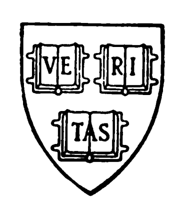

Fr
1377
17
45


VE RI
TAS

Mme LA COMTESSE

DE GENLIS

EN MINIATURE.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT DE MA LIBRAIRIE,
Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Mme LA COMTESSE

DE GENLIS

EN MINIATURE,

OU

ABRÉGÉ CRITIQUE

DE SES MÉMOIRES.

PAR M. L. DE SEVELINGES,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS.



PARIS.

J.-G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU COLOMBIER, Nº 21.

M DCCC XXVI.

AVIS DE L'AUTEUR.

A L'ÉPOQUE même où furent publiées les premières livraisons des *Mémoires de Mme la comtesse de Genlis*, j'en donnai l'analyse dans un journal hebdomadaire qui existait alors sous le titre de *l'Oriflamme*. Cette feuille ayant cessé de paraître, je n'en continuai pas moins mon travail sur les livraisons qui suivirent. Il est résulté de l'ensemble un abrégé complet de l'ouvrage. Mme la comtesse de Genlis s'y est peinte en pied : j'ai réduit son portrait en *miniature*.

Quelqu'attrait que puisse avoir

pour le public tout ce qui sort de la plume d'une dame qui fatigue la Renommée depuis un demi-siècle, beaucoup de personnes trouvèrent que huit volumes de souvenirs plus ou moins fidèles excédaient les bornes de leurs facultés et de leurs loisirs. Le livre que je leur offre suffira donc, je l'espère, à leur curiosité.

J'ai suivi l'illustre auteur page à page : quand sa mémoire la trompe, je viens à son secours; quand son jugement l'égare, j'y oppose l'autorité des faits; lorsqu'enfin elle proclame des vérités utiles, j'ai soin de lui en faire honneur. C'est ainsi, par exemple, que si je réclame avec la France entière contre l'insulte faite aux mânes d'une aimable et bienfai-

sante princesse, première victime des assassins de septembre, je rends hommage, avec tous les hommes instruits, au zèle éclairé qui fait briller dans Louis XIV des qualités trop long-temps méconnues. En un mot, je n'ai voulu faire ni une satire ni un panégyrique.

Mme LA COMTESSE

DE GENLIS

EN MINIATURE.

Après dix-huit mois consumés dans les tourmens d'une curiosité trop lentement et trop imparfaitement satisfaite, les voilà donc enfin conduits à leur terme, ces fameux Mémoires dont nous attendions la révélation de tous les mystères que renferme l'histoire des soixante-dix dernières années!

Cette grande publication devait être, selon l'usage, *ornée* non d'un, mais de deux portraits; le premier représentant l'auteur à 18 ans, et le second à 80. Qu'on ne se hâte point, sur ce dernier chiffre, de nous taxer d'un manque de courtoisie : c'est Mme la comtesse de Genlis elle-même qui, avec une franchise d'autant plus louable qu'elle est plus rare, commence ses confessions par celle de son âge. Les huit volumes ont paru, et les deux lithographies se font encore attendre (1).

(1) Nous apprenons que les deux portraits paraissent au moment même où cette feuille est sous presse.

Mais, grâces soient à jamais rendues au zèle de l'éditeur ! Le papier lui manque-t-il, c'est le bronze, c'est l'argent qui, à sa voix, reproduisent les traits de Mme la comtesse. Son image a déjà pris place dans tous les médaillers. Si l'antiquité eût toujours été aussi soigneuse, nous ne serions pas jetés aujourd'hui dans un si cruel embarras sur les deux *Saphos* et les trois *Corinnes*.

Mme de Genlis a pris elle-même ses précautions à l'égard de la postérité ; elle les a consignées dans sa préface.

« Je m'applaudis d'être le premier auteur, dit-elle, qui ait donné l'utile exemple de publier ses Mémoires de son vivant. J'ai eu quelque mérite à prendre cette résolution ; car j'imaginais qu'en général les gens du monde la désapprouveraient par ces phrases banales si souvent appliquées sans discernement, et qui, néanmoins, font tant d'impression sur les esprits irréfléchis. Je croyais que l'on répéterait qu'il ne faut pas *se mettre en scène, qu'une femme surtout doit éviter l'éclat*, etc., etc.

« Un auteur n'est que trop accoutumé à *se mettre en scène*, lorsqu'il a fait imprimer une grande quantité de volumes, et que, depuis un demi-siècle, il attaque *sans interruption* les mauvaises doctrines, et par conséquent les philosophistes.

Aussi, depuis long-temps suis-je entièrement blasée sur les injustices, les écrits satiriques, les libelles et la crainte de me mettre en scène. D'ailleurs, dans un siècle où l'on voit les biographies sur les personnages vivans se multiplier, il devient presque indispensable de publier ses Mémoires, lorsqu'on a pris la peine de les écrire, afin de rectifier un nombre infini d'erreurs et de calomnies qui sont presque toujours involontaires. »

Mme de Genlis ajoute ici, en note, qu'on s'est permis de placer dans trois biographies un *abrégé de sa vie;* elle a lu ces trois articles, et elle relève quelques faits matériellement faux qui peuvent les rendre justement suspects. Mais parmi ces trois notices, il en est une sur laquelle ne tombe aucun des reproches articulés par Mme la comtesse; c'est celle qui parut, il y a huit ans, dans la *Biographie des vivans* Cette lecture est un préparatif indispensable pour ne pas s'égarer dans le dédale des récits de toute nature, qui composent les huit volumes de Mme la comtesse de Genlis. D'ailleurs, qui sait si, à l'imitation d'une autre femme célèbre, elle ne se sera pas bornée *à se peindre en buste?* Le biographe, au contraire, a cru de son devoir de la peindre *en pied* et vue de face (ceci soit dit en tout bien, tout honneur).

« Stéphanie-Félicité Ducrest naquit aux environs d'Autun, en 1746. Connue d'abord à Paris sous le nom de *Mlle de Saint-Aubin*, nom d'un fief de son père, elle devint, à dix-sept ans, comtesse de Genlis (1). Nièce de Mme de Montesson, elle trouva naturellement accès dans la maison d'Orléans. Le duc de Chartres se décida sans peine à confier l'éducation de ses enfans à une aussi belle et aussi spirituelle institutrice. Ce fut trop peu pour elle que de prodiguer ses leçons aux jeunes princes, et même d'inventer des méthodes nouvelles et de nouveaux exercices de gymnastique : la docte gouvernante voulut faire jouir le public du fruit de ses méditations et de ses découvertes. Le *Theâtre d'éducation*, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du château*, *les Annales de la vertu*, se trouvèrent bientôt dans les mains de toutes les mères de famille. La gouvernante des enfans du premier prince du sang, par une faveur inouïe, devint leur *gouverneur;* et les flatteurs, qui s'empressaient autour d'elle, osèrent même affirmer qu'une femme parée d'autant

(1) Nous passons très-rapidement sur les premières années de Mme de Genlis, parce qu'il faudra y revenir dans l'analyse des Mémoires. Nous en agirons de même pour tous les faits qui entrent dans sa narration; nous nous attachons de préférence à ceux qu'elle en a exclus.

de connaissances et de talens, devait élever ses prétentions encore plus haut. On raconta dans le temps qu'un personnage de la cour ayant hasardé, en présence de Louis XVI, de vanter l'utilité dont pourrait être Mme de Genlis pour l'éducation de l'héritier du trône, ce prince, doué d'un si bon jugement naturel, n'avait répondu que par un mouvement d'épaules et un sourire très-expressifs. Ce fait, s'il était constaté, suffirait pour en expliquer bien d'autres. La réticence est ici de rigueur.

La docte institutrice s'aperçut un jour qu'elle n'avait encore traité que la partie profane du cours qu'elle avait entrepris : son principal élève approchait cependant de l'âge où il devait faire sa première communion. Mme de Genlis, qui avait la prétention de lui tenir lieu de toute espèce de maître, se constitua docteur en théologie, et composa un livre où elle se proposait de démontrer que la religion est la base du bonheur et de la véritable philosophie. On s'étonna de voir sortir un écrit religieux des boudoirs du Palais-Royal. Au reste, ce qui s'y trouvait de doctrine orthodoxe était tiré des Lettres de l'abbé Gauchat *sur la Religion*; et l'abbé Lamourette, qui fut depuis si utile à Mirabeau, passa pour avoir arrangé cette compilation édifiante. Mais Mme de Genlis

y ajouta des notes qui furent critiquées p
théologiens. Un second ouvrage sur l'Écr
sainte, qui suivit de près, acheva de ré
combien peu Mme de Genlis s'était prépa
paraître dans l'arene comme controversiste.

« C'est de cette époque qu'éclata entre el
les philosophes cette guerre quelquefois si vi
jamais mortelle, puisqu'en aucun temps el
l'a brouillée avec eux. En effet, dès que la
lution éclata, le parti philosophique, qui la
geait, trouva Mme de Genlis très-disposée
rapprochement; elle a imprimé elle-même qu
aimait la révolution avec sincérité, qu'elle
vait chez elle les révolutionnaires les plus ex
tels que Péthion et Barrère; enfin, qu'elle
sisté aux séances des jacobins. Nous pou
attester, pour notre compte, que des gens
dignes de foi qui s'introduisaient dans ce
dæmonium pour tâcher d'en surprendre le
freux secrets, y ont vu, de leurs yeux vu, M
Genlis, à l'époque la plus effroyable, conv
amicalement avec des hommes dont le nom
rappelle tous les crimes. Peut-être était-c
raffinement de politique de sa part : Dieu ve
nous aider à le croire! Mais bientôt la rage
lutionnaire dévora ses instigateurs eux-mêm
il fallut fuir. . . . .

« Les détails suivans doivent être considérés comme authentiques, puisqu'ils sont tirés d'un écrit où Mme de Genlis a pris plaisir à les consigner elle-même, sous le titre de *Précis de ma conduite*. Voulant passer en Angleterre, mais ne se dissimulant point les dangers de la route, elle sentait surtout le besoin d'avoir avec elle un homme qui pût haranguer le peuple, si elle était arrêtée. Péthion, qui était alors au plus haut point de sa popularité, offrit à Mme de Genlis de la conduire à Londres : elle accepta *avec la plus grande joie* l'offre de ce scélérat, encore tout palpitant des attentats du 20 juin, parce qu'elle avait pour lui *une véritable estime*. Elle s'établit à Bury, dans le comté de Suffolk : des émigrés y vinrent ; et comme ils n'aimaient pas les gens *qui passaient pour avoir aimé la révolution*, ils firent quelques *méchancetés* à Mme de Genlis. Elle se rendit à Londres : les méchancetés l'y suivirent.

« Rappelée à Paris par le duc d'Orléans, à l'époque même des massacres de septembre, elle se vit de nouveau forcée de quitter la France avec la jeune princesse son élève. Elle fixa son séjour à Tournai, alors occupée par l'armée de Dumouriez. C'est dans cette ville qu'elle maria la belle Paméla, sa fille adoptive, avec lord Fitzgerald, qui fut depuis condamné à être pendu à Dublin

comme révolutionnaire. Cependant les Autrichiens reconquirent la Belgique : la crainte de tomber entre leurs mains, et d'en être traitée *comme M. de La Fayette*, agissait si violemment sur Mme de Genlis, qu'à la nouvelle de leur approche elle faillit perdre la raison. Dumouriez lui rendit visite en se retirant par Tournai : il y passa quatre jours, et dîna trois fois chez elle. Dans l'espoir que ce général, *fameux par tant d'exploits* (ceci n'est que risible), pourrait lui être utile, elle le suivit à Saint-Amand ; mais quand elle sut qu'il voulait rétablir la royauté, « désapprouvant, *à tous égards*, ses desseins, et pensant que les Français seraient le dernier peuple de la terre s'ils renonçaient si légèrement et si promptement *à la république*, » elle se hâta de quitter ce Dumouriez, trop monarchique pour elle, et prit le chemin de la Suisse.

« Mme de Genlis voulut d'abord s'établir à Zug ; mais le magistrat lui signifia l'ordre de s'éloigner. Elle eut recours alors au général Montesquiou, réfugié à Bremgarten, qui lui procura un asile dans le couvent de Sainte-Claire. Ce fut là que Mlle d'Orléans se sépara de sa gouvernante, pour se retirer chez Mme la princesse de Conti, sa tante, qui habitait Fribourg. Quant à Mme de Genlis, elle ne tarda pas à quitter la Suisse. Elle

se rendit à Altona, où elle ne voulut descendre que dans l'auberge « dont le maître passait *pour aimer le mieux la révolution française.* » Elle y demeura neuf mois, et habita ensuite Hambourg pendant quelque temps. Beaucoup d'émigrés français se rappellent parfaitement encore y avoir vu Mme de Genlis, se disant émigrée comme eux. Mais trop de distance les séparait : aucun d'eux ne voulut la voir. Elle fût même parvenue à jouir d'une certaine obscurité, au milieu des nombreux rassemblemens où se trouvait l'élite des sociétés qu'elle avait fréquentées autrefois, sans une querelle qu'elle eut l'imprudence de chercher à un homme d'une force trop supérieure à la sienne. Rivarol, sans cesser d'être Français et homme de bonne compagnie, accabla sa téméraire ennemie de mots piquans et de vers satiriques. Les curieux conservent encore quelques-unes des pièces qui mirent les rieurs du côté du spirituel et malin Languedocien.

« Pour se dérober à ses traits, Mme de Genlis alla se cacher dans une ferme, à Silk, dans le Holstein. C'est de cette retraite qu'elle publia un ouvrage d'un genre tout à fait nouveau pour elle et pour ses lecteurs. Qui n'a point connu ses *Chevaliers du cygne*, non point tels qu'ils furent réimprimés à Paris en 1805, mais tels qu'ils pa-

rurent à Hambourg dix ans plus tôt? D'outrageantes allusions et des déclamations anti-monarchiques étonnèrent encore moins de la part d'une femme, qui avait eu des relations ouvertes avec les chefs de la révolution, que l'extrême licence de plusieurs tableaux ne scandalisa de la part d'une grave institutrice qui, en d'autres temps, avait combattu pour la religion et la morale.

« A cet écrit en succéda un autre plus extraordinaire encore : c'est l'espèce de *factum* publié en 1796, hors de France, et l'auteur jouissant de toute liberté de penser et d'écrire. Nous en avons fait mention plus haut, sous le titre de *Précis de la conduite de Mme de Genlis*. Croirait-on toutefois qu'il est quelque chose de plus étrange que les assertions et les aveux contenus dans ce volume? c'est la lettre qui le termine. Ignorant, à ce qu'elle affirme, le lieu qu'habitait alors l'aîné de ses augustes élèves, Mme la gouvernante imagina de lui faire parvenir, par la voie de l'impression, une lettre de quinze pages, où elle l'exhortait à repousser la couronne si on la lui offrait. Est-ce parce qu'elle appartenait de droit incontestable au jeune Louis XVII? Nullement; c'est afin de respecter et de maintenir « *la république*, qui paraissait se fonder sur les bases

solides *de la morale et de la justice.* » Quelque peu accoutumés que dussent être les pentarques du Luxembourg à entendre vanter leur *morale* et leur *justice*, ils ne se montrèrent pas fort sensibles à ce langage adulateur. On a prétendu que, suspecte à ce gouvernement ombrageux, à cause de ses anciennes relations, Mme de Genlis ne put en obtenir la permission tant sollicitée de se faire revoir à Paris.

« Le consulat lui fut plus favorable : Buonaparte lui donna même un logement à l'Arsenal, et une pension dont elle se montra fort reconnaissante, si on en juge par l'espèce de culte qu'elle lui voua. Non contente de brûler sans cesse de l'encens à ses pieds, elle déclara la guerre à tout mortel qui refuserait de fléchir le genou devant l'idole. On n'a point oublié la querelle véhémente qu'elle fit à un journaliste, pour avoir témoigné de la répugnance à citer un portrait du *magnanime* qu'elle avait découvert dans Mlle de Scudéri, portrait dont elle prétendait faire une application démentie par l'opinion publique.

« Néanmoins, à l'époque de la restauration, Mme de Genlis annonça la publication prochaine d'une *Histoire de Henri-le-Grand.* Les gens d'un cœur droit et d'un esprit simple crurent que c'était, de sa part, une manière détournée de

célébrer le retour des petits-fils du bon roi; mais qu'ils furent promptement détrompés! Le 20 mars arriva : Mme de Genlis publia son ouvrage, et déclara, dans sa préface, que si elle avait composé son ouvrage au moment où les Bourbons reparaissaient en France, loin d'être guidée par un esprit de flatterie, elle avait eu l'intention, au contraire, de leur donner de sévères leçons. Nous adoucissons beaucoup les expressions dont elle se servit. Fidèle à ce principe, Mme de Genlis s'est toujours montrée extrêmement favorable aux doctrines et à la conduite de l'opposition libérale. »

Voilà ce que dit en propres termes le biographe quelquefois un peu indiscret des *vivans*. Notre respect pour l'héroïne de cet article ne nous a pas permis de le transcrire sans un profond chagrin. Au reste, c'est elle-même présentement qui va prendre la parole. Ce sera d'abord pour nous faire comprendre comment il lui a été possible, dans un âge aussi avancé, de recueillir les matériaux de huit gros volumes de Mémoires qui embrassent un espace de quatre-vingts ans, puisqu'ils commencent au premier jour de l'existence de Mme la comtesse. C'est ce qu'elle va prendre la peine de nous expliquer.

« Je recueillais, dit-elle, dans un journal par-

ticulier auquel j'ai travaillé tous les soirs, sans interruption, les choses qui se passaient sous mes yeux. Lorsque je quittai la France, ces manuscrits, qui étaient tous de mon écriture, ont été perdus avec beaucoup d'autres que je ne pus emporter; mais ce qu'ils contenaient est parfaitement gravé dans ma mémoire. »

On pourrait donc dire que les Mémoires de Mme de Genlis ne sont que des souvenirs de souvenirs, ce qui pourrait, aux yeux de certaines personnes, les faire ranger dans la classe des fictions; mais elle nous tire bien vite d'embarras, en se rappelant tout à coup que, sur les sept volumes de son journal, elle en a retrouvé quatre : c'est donc plus de moitié. Or, n'y a-t-il pas de quoi contenter les lecteurs les plus difficiles? Avons-nous beaucoup d'auteurs chez qui nous soyons sûrs de rencontrer la vérité dans une aussi large proportion? D'ailleurs, la perte des trois volumes qui manquent est-elle bien de nature à faire couler des larmes intarissables? Il s'en trouvait un dans le nombre qui était consacré, *presqu'en entier*, aux tracasseries que fit éprouver à Mme la comtesse une de ses compagnes, dans le temps où elle était attachée à Mme la duchesse de Chartres et à l'éducation de ses enfans. Les tracasseries et les picoteries de ces deux dames de-

vaient sans doute offrir un intérêt puissant; mais un volume presqu'entier de caquetages ne serait-il pas de nature à fatiguer la patience des amateurs les plus intrépides? La querelle de Célimène et de la prude Arsinoë est délicieuse; mais Molière ne lui a donné qu'une scène : il s'est bien gardé d'en faire un acte entier.

Qui dit *Mémoires* aujourd'hui, dit à peu près *Recueil d'anecdotes scandaleuses*, parce que, sous prétexte d'écrire sa propre vie, on trouve plus commode et plus drôle d'écrire celle des autres. Mais que les amateurs du scandale ne s'attendent pas à trouver ici de quoi alimenter et délecter la funeste passion qui les dévore! la plume de Mme le comtesse est inoffensive comme le paisible volatile qui la lui a fournie. Peut-on craindre qu'elle lui ait jamais permis de s'égarer dans l'expression de quelque vieille haine, lorsqu'on l'entend s'écrier si chrétiennement : « Si le juge souverain demande : *As-tu pardonné?* je lui répondrai : « Oui, Seigneur! j'ai pardonné sans restriction, et du fond de cette âme que vous n'avez créée que pour vous connaître et vous aimer; de cette âme formée pour un amour sublime, et que tout sentiment haineux souille et dénature. J'ai pardonné! c'est vous seul que je prends pour juge. Daignez guider ma plume, ne

souffrez pas qu'il s'en échappe un seul mot d'aigreur! Que la candeur et la bonté brillent surtout dans cet ouvrage, et que, pour être utile, tout y soit pur! *Amen.* »

La prière de Mme la comtesse a été exaucée, n'en doutons point; elle a demandé *la candeur*, et la candeur lui a été accordée. N'en faut-il pas beaucoup, en effet, chez une belle dame, pour écrire, de sa propre main, cette ligne terrible, qui ferait tomber en défaillance plus des neuf dixièmes du sexe féminin : *Je naquis le 25 janvier* 1746; ce qui peut se traduire par ces paroles : *Je compte aujourd'hui quatre-vingts ans révolus.* C'est un bel âge, et il n'est pas un des lecteurs de Mme la comtesse qui ne doive la féliciter d'y être parvenue, lorsqu'il apprend que, le jour même de sa naissance, elle faillit être écrasée par le bailli du lieu, qui voulait s'asseoir sur le coussin dans lequel on l'avait emmaillotée; que jamais elle ne prit le sein d'aucune nourrice, et qu'au lieu de lait on ne lui donna que de la *miaulée*, c'est-à-dire du vin et de la mie de pain de seigle; qu'à dix-huit mois elle fut repêchée du fond d'un étang; qu'à cinq ans elle se donna un contre-coup qui l'eût tuée, si l'abcès ne fût sorti par l'oreille; que, peu de temps après, elle tomba dans la cheminée, et qu'il en résulta

deux brûlures dont la trace n'est pas sur le vi-sage.

Tant d'aventures présageaient une vie orageuse Une éducation que Mme la comtesse qualifie elle même d'*extraordinaire*, dut y préparer. C'est Paris que l'on commença à s'en occuper sérieu sement. On débuta par lui arracher deux dents puis on la cuirassa par devant et par derrièr d'un corps lacé au crochet; ses pieds furent em prisonnés dans des souliers si étroits, qu'il fallu renoncer à marcher; on lui mit trois à quatı mille papillottes sur la tête (1); on l'affubla d'u panier d'une aune et demie, qui la rendait deu fois plus large que haute; et pour lui ôter son a provincial, on lui passa un collier de fer qui l forçait d'avoir constamment la tête en arrière comme une reine de théâtre; enfin, comme el louchait un peu, on lui attachait dès son réve une paire de bésicles, qui l'empêchait de voir d bon œil comme du mauvais.

Quand la pauvre enfant fut ainsi accoutré on se rappela qu'elle n'était qu'ondoyée, et c

---

(1) Il y a dans le texte, et en toutes lettres, *trois à qu tre mille;* nous soupçonnons cependant une erreur; et no croyons que l'on peut, sans inconvénient, réduire le noı bre des papillottes de la petite comtesse *à trois* ou *quat cents*.

la baptisa. Elle eut pour parrain Bouret, ce financier si riche, si fastueux, et qui mourut si pauvre, qu'il ne put trouver à emprunter cinquante louis dans Paris entier. Enfin, on mena la petite personne à l'Opéra, ce qui était alors une grande affaire; elle y vit jouer *Roland-le-Furieux* par le fameux Chassé, qui la faisait frémir en arrachant tous les arbres des coulisses. « Il est remarquable, ajoute l'auteur, que dans un temps où l'on attachait tant de prix à la noblesse, on ait anobli cet acteur *à cause de sa voix et de son beau chant.* » Nous en demandons bien pardon à Mme la comtesse; mais il n'y a ici de *remarquable* que le petit trait satirique qu'en violation de sa promesse elle a voulu lancer à l'ancien régime. Jamais il n'est venu à l'idée d'aucun de nos rois, ni même à celle d'un de leurs ministres, de récompenser, par des lettres de noblesse, un beau port de voix ou une cadence bien martelée. Tout ce que daigna faire Louis XIV, pour favoriser son Académie royale de musique, ce fut de décider, dans l'édit même de sa création, que les gentilshommes pourraient y chanter sans déroger. Lulli, qui ne paraissait qu'aux fêtes de la cour, et jamais en public, ne fut anobli que parce qu'il acheta une charge de secrétaire du roi. Si Mme de Genlis eût pris la

peine de consulter un bon dictionnaire historique, ou simplement le *Dictionnaire des musiciens*, elle y eût appris que Chassé appartenait à une famille noble de Bretagne, ruinée par le système de Law. Avant d'entrer au théâtre, où ses moyens extraordinaires lui assurèrent de grands avantages, il avait servi dans les gardes-du-corps. On ne vit qu'une seule fois récompenser, par les décorations de la chevalerie, un chanteur fameux, qu'il n'était pas même possible de décorer du nom d'*homme;* et cette ridicule prostitution d'honneurs est du fait d'un despote pour qui Mme de Genlis a brûlé beaucoup d'encens.

Lorsque la jeune demoiselle Ducrest de Saint-Aubin eut fait briller ses talens naissans dans les fêtes de famille, tantôt sous le costume de Savoyarde, tantôt sous celui de *l'amitié*, on pensa pour elle à des choses un peu plus sérieuses. On la conduisit à Lyon pour la faire recevoir chanoinesse du chapitre noble d'Alix, situé à peu de distance de cette ville. Elle supporta tout le cérémonial *héroïquement*, comme elle s'en vante à juste titre, quoiqu'en lui coupant une mèche de cheveux, le grand-prieur lui eût coupé aussi un bout d'oreille. Depuis ce moment, la petite demoiselle Ducrest prit le nom de *comtesse de Lancy*, parce que M. son père était seigneur de

Bourbon-Lancy. Quelle maladresse de n'avoir pas pris celui de *comtesse de Bourbon!* Mme la comtesse, âgée de sept ans, reprit la route de Bourgogne. Pour y achever la belle éducation qu'elle avait ébauchée à Paris, on fit venir de la Basse-Bretagne une jeune personne, fille de l'organiste de Vannes, et pompeusement appelée *Mlle de Mars.* Mlle de Mars, qui avait tout au plus seize ans, reçut commission d'instruire l'héritière qui lui était confiée, *et de la guider en tout.* On voit que ce n'est pas sans raison que l'auteur des Mémoires nous a confessé que son éducation avait été *extraordinaire.* Devinerait-on, par exemple, quelles furent les premières lectures que sa docte gouvernante lui fit faire? C'étaient la *Clélie* de Mlle de Scudéry, et le théâtre de Mlle Barbier. Ce choix bizarre avait-il pour objet de la piquer d'émulation en lui montrant que les femmes aussi pouvaient faire des livres, ou de la préserver, par le ridicule, du malheur d'en faire à son tour? Ce qu'il y a de sûr, c'est que Mlle Ducrest prit la chose au sérieux, et que d'écolière, jalouse de devenir maîtresse, elle convoquait au pied de la terrasse du château une bande de petits garçons et de petites filles. Là, du haut de la muraille, elle leur distribuait ses leçons. C'était merveille que de voir

ces petites bonnes gens, le nez en l'air pour regarder leur institutrice, répéter en patois bourguignon les phrases boursoufflées de la *Clélie*, et les longues tirades de la reine *Tomyris*.

La comédie, et même la tragédie, variaient les plaisirs du château. Mlle Ducrest joua *Iphigénie* en robe de lampas cerise et argent, fourrée de martre. Dans la pièce suivante, ce fut un rôle d'*amour* qui lui échut; elle avait une petite tunique rose qui ne lui venait que jusqu'aux genoux, des ailes bleues, et des bottines queue de serin. Ce costume lui parut si séduisant, qu'elle ne se promenait plus dans le village et les environs, que l'arc à la main et le carquois sur l'épaule. Elle avait son habit de *Cupidon* des jours ouvriers, et son habit des dimanches. On ne l'appela plus que l'*amour*, et le nom lui en est resté jusqu'à ce moment.

Un bon père capucin qui passa par le pays, conçut le projet édifiant de convertir le fils de Vénus. Il lui donna les premières notions de l'Evangile, et lui mit entre les mains l'*Imitation* et les *Pensées chrétiennes*. Il était temps : un des familiers du château, le fils du docteur Pinot, jeune homme de dix-huit ans, s'éprit d'une belle passion pour la fille de la maison, qui n'en avait pas encore douze. Il glisse un billet doux : la pe-

tite châtelaine commence par le lire avec une secrète joie ; mais elle réfléchit ensuite qu'il est bien audacieux, de la part d'un soupirant qui n'est point gentilhomme, de lever les yeux sur une demoiselle noble, et, qui plus est, chanoinesse. Le jeune Pinot fut dénoncé, gourmandé ; dans son désespoir, il disparut, et alla s'engager. Nous verrons, dans la suite de ces édifians Mémoires, que jamais Mme la comtesse n'a traité aucun adorateur plus favorablement que l'infortuné Pinot.

La province commençait à n'être plus digne des talens précoces de la jeune chanoinesse : sa mère la mena donc à Paris. Son goût ne tarda pas à s'y perfectionner : elle lut *Télémaque*, et le trouva fort inférieur à la *Clélie* de Mlle de Scudéry. Elle vit Marmontel, et jura une guerre à mort à ses *Contes moraux*. « Il ne se doutait pas, dit-elle aujourd'hui même, que cette petite fille qu'il voyait là, ferait imprimer un jour une critique de ses contes qui lui causerait les plus violens accès de colère. » Voilà un petit *memento* qui s'écarte encore un peu de cette charité toute chrétienne, de ce sincère pardon des injures dont Mme la comtesse nous avait donné l'assurance en prenant la plume. Mais peut-être l'accusons-nous injustement d'un peu de malice : il faudrait donc

la soupçonner d'en avoir mis aussi une petite dose dans ce qu'elle nous fait l'honneur de nous dire de M. le marquis Ducrest, son frère, que nous avons eu l'avantage de connaître : « Il était gauche, maladroit, et *d'une inconcevable simplicité.* » Dieu nous garde, quant à nous, de parler aussi légèrement d'un homme qui conçut et enfanta trois ou quatre mille plans, dont un seul eût suffi pour sauver la France !

Mlle Ducrest habitait Paris depuis peu de temps, lorsqu'elle y reçut l'affreuse nouvelle de la ruine entière de sa famille. Il fallut loger rue Traversière, dans un petit appartement bien mesquin et bien triste. Les soins du riche et fameux fermier-général la Popelinière vinrent, fort heureusement, adoucir la pénible situation de la mère et de la fille. Il les conduisit dans sa charmante habitation de Passy, où elles passèrent tout l'été. Ses bons procédés ont laissé des traces dans l'âme reconnaissante de Mme la comtesse. « On a pu, dit-elle, donner quelques ridicules à cet homme, mais il eût été impossible de lui trouver un vice, ou même un tort. Il faisait des vers, des chansons, des comédies et des romans. » Et (aurait pu ajouter Mme de Genlis) il avait 3 ou 400,000 livres de rente.

C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance

de plusieurs autres personnages marquans du dix-huitième siècle; du philosophe d'Alembert, par exemple, « qui avait une figure ignoble, et contait des histoires burlesques avec une voix de fausset aigre et criarde; » de Rameau, qu'on ne prise plus assez; de Philidor, qu'on avait porté beaucoup trop haut; des peintres Latour et Vanloo, et enfin du fameux comte de Saint-Germain, le thaumaturge, ou, en terme vulgaire, le charlatan. L'auteur prend ici soin de nous avertir, dans une note, que tout ce que le *Journal de l'Empire*, au mois de mai 1813, raconta du susdit comte, est entièrement faux. Ce qu'en dit Mme de Genlis s'accorde, au contraire, parfaitement avec ce que rapporte Mme du Hausset, qui avait beaucoup vu cet homme singulier chez Mme de Pompadour, sa maîtresse. On ignorait quel était son pays, mais il parlait également bien, et sans aucun accent, le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il était excellent musicien, peintre unique pour le coloris, grâce à des compositions qu'il devait à la chimie, science qu'il possédait à un degré alors inconnu. Ses discours étaient pleins de sens et de morale, ses actions remplies de bienfaisance. Veut-on savoir maintenant ce que pense Mme de Genlis des qualités occultes de ce personnage mystérieux?

« Si ce n'était pas un charlatan, dit-elle, c'était du moins un homme exalté par quelques secrets particuliers qui lui avaient procuré certainement une santé très-robuste, et une vie plus longue que la vie ordinaire de l'homme. J'avoue que je suis persuadée que M. de Saint-Germain, qui paraissait alors avoir tout au plus quarante-cinq ans, en avait au moins quatre-vingt-dix. Si l'homme n'abusait pas de tout, il vivrait cent ans, et même cent cinquante ou cent soixante. » Nous abandonnons cette dernière assertion de Mme la comtesse à tous les physiologistes de l'Europe.

Nous allions oublier un petit trait qui complète le chapitre du comte de Saint-Germain : « Quand vous aurez dix-sept ou dix-huit ans, dit-il un jour à Mlle Ducrest, seriez-vous bien aise d'être fixée à cet âge-là ? » Elle répondit fort naïvement qu'elle en serait charmée. « Eh bien ! reprit le comte, je vous le promets ; » et aussitôt il parla d'autre chose. Malheureusement, la mère de la jeune personne se brouilla avec ce vainqueur du temps, et Mlle Ducrest se vit réduite à subir la loi commune : ce qui est encore infiniment plus fâcheux pour nous que pour elle, puisqu'au lieu de quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix volumes auxquels se bornera l'édition complète de ses œuvres, nous, ou nos enfans du moins, aurions

pu avoir l'espérance de la voir pousser jusqu'à trois ou quatre cents.

Depuis que la mauvaise fortune ne permettait plus à la mère de l'héroïne de ces Mémoires d'avoir une maison à elle, il fallait bien qu'elle eût recours à celle des autres. En quittant M. de la Popelinière, elle alla donc chez un homme de robe fort riche, que l'on nommait *M. de Jouy*. Ce M. de Jouy avait une maison délicieuse à Chevilly, non loin de Paris; et l'on s'y amusait prodigieusement, lorsque ses créanciers eurent l'impolitesse extrême de venir l'en arracher pour le conduire en prison. Mme et Mlle Ducrest plièrent donc encore une fois bagage, et allèrent louer une petite maison, rue d'Aguesseau, faubourg Saint-Honoré. Elles y recevaient des gens de lettres, entre autres Sainte-Foix le férailleur, et Bertin le poëte érotique. L'un avait une figure atroce, et l'autre un visage blême; on les appelait *le crime et le remords*. Au milieu de ces beaux esprits, Mlle Ducrest s'occupait encore fort peu de la culture du sien: son érudition littéraire se composait de quelques odes de Rousseau, du *Ver-Vert* de Gresset, et du petit *Dictionnaire de la fable* de Chompré, qu'elle savait par cœur. Mais en revanche, ses connaissances et ses talens en musique prenaient tous les jours un nouvel accroisse-

ment : elle jouait de la harpe, du clavecin, de la guitare, de la mandoline, du pardessus-de-viole, de la musette, de la vielle, et du tympanon.

Les mariages, dit-on, sont écrits dans le ciel; celui de Mlle Ducrest est une nouvelle preuve que les jeunes demoiselles doivent se pénétrer de cette maxime, et attendre patiemment. Le père de notre auteur avait été pris en revenant de Saint-Domingue, et conduit en Angleterre. Parmi ses compagnons d'infortune, se trouvait un comte de Genlis, qui, en voyant le portrait de Mlle Félicité sur la tabatière de son papa, se sentit frappé au cœur. Sa passion n'eut plus de bornes quand il eut pris lecture de quelques lettres de cette charmante inconnue. Le premier usage qu'il fit de sa liberté, en rentrant en France, fut d'aller se jeter aux pieds de l'original du portrait qui lui avait tourné la tête. Il avait vingt-sept ans, il était colonel, et neveu du marquis de Puisieux, ministre des affaires étrangères; il plut, et le mariage se fit, mais secrètement. Le ministre avait d'autres vues sur ce cher neveu : il fallut le tromper. Il devint furieux : à son exemple, toute la famille tourna le dos aux nouveaux mariés; ils se virent réduits à aller s'ensevelir dans une terre en Picardie.

Voulant faire diversion à ses chagrins, Mme la

comtesse se battit les flancs pour retrouver la gaîté folle de son enfance. Au nombre de ses passe-temps, il faut mettre en première ligne toutes les espiègleries dont fut le plastron un malheureux peintre de Saint-Quentin, nommé *M. Tirmane*. Le recueil des *mystifications* du pauvre Poinsinet pâlit auprès des narrations bouffonnes de Mme la comtesse. Ne croyez pas, toutefois, qu'elle consume tout son temps dans de semblables niaiseries : il ne lui était pas encore arrivé d'ouvrir l'histoire romaine. Il s'en trouva une dans les bouquins du château; elle profita de l'occasion. Le goût de la science lui prit; elle voulut que le chirurgien de l'endroit lui enseignât à panser les blessés, et même à saigner les malades. Pour achever son cours d'éducation, elle apprit à monter à cheval, et, comme elle le dit, d'une singulière façon. Quand elle voulait prendre un bain, on allait chercher l'eau à la rivière, dans un tonneau traîné par un gros cheval de charrue. Un jour, Mme la comtesse avisa de sa fenêtre le charretier Jean, qui allait se mettre en route; elle descend précipitamment, et lui fait confidence du désir qui la tourmente. « Sans aucune représentation, Jean établit madame, *jambe de ci, jambe de là*, sur le cou de la grosse bête, et on part. » Depuis ce jour, Mme la comtesse devint

écuyère aussi intrépide que Clorinde ou Bradamante.

L'une ou l'autre de ces deux héroïnes eût-elle même fait ce que fit Mme de Genlis? Elle se trouvait seule en Picardie; son mari l'y avait laissée pour aller recueillir les derniers soupirs et la succession d'un frère qui se mourait à Paris. Mais voilà l'épouse délaissée qui s'ennuie de son veuvage, et prend la résolution d'aller rejoindre la moitié d'elle-même! Toute autre femme eût bien été forcée de rester dans son manoir champêtre; il ne s'y trouvait pas une seule voiture; mais n'y avait-il pas des chevaux à la poste voisine? Mme la comtesse déclare donc à Mlle Victoire, sa femme de chambre, qu'elle va partir pour Paris à franc-étrier. La pauvre soubrette est toute interloquée; avant qu'elle ait le temps de se récrier, sa maîtresse lui fait mettre des culottes et des bottes fortes. Mme la comtesse trouvait les siennes trop larges : elle imagine fort ingénieusement de se faire empailler les jambes, s'élance sur son bidet, et prend le galop. Elle court toute la nuit, descend à toutes les postes, est enchantée d'être prise pour un homme, demandant toujours du jambon pour faire relever les servantes, à qui elle disait toutes sortes de folies. Les agaceries de Mlle Victoire n'étaient

pas aussi bien reçues : une servante lui répondit brusquement : *Vous êtes trop laid;* paroles inciviles, que Mme la comtesse a pris la peine de nous expliquer, en disant que sa femme de chambre, faute de chapeau, s'était affublée d'un mouchoir rouge, que la pluie avait fait déteindre sur sa figure. M. le comte de Genlis fut fort surpris, mais pas plus que ne doit l'être le lecteur, de voir arriver Mme la comtesse dans cet équipage.

Elle ne fit que toucher barre à Paris : son beau-frère se rétablit, et toute la famille reprit le chemin de Genlis. M. le marquis Ducrest était de la partie ; c'était avec lui que Mme la comtesse faisait des tours qui étonneraient peu de la part d'un page, mais qui peuvent à peine se concevoir de celle d'une dame de paroisse, qui devait l'exemple à ses vassaux. Nous allons lui laisser faire ces récits elle-même ; il serait très-possible, sans cela, que l'on refusât de nous croire.

« Un jour qu'il y avait du monde au château, et que l'on jouait au reversi après le souper, mon frère me proposa d'aller faire un tour dans le village : je ne demandai pas mieux. Il était dix heures : tous les cabarets étaient éclairés, et l'on voyait à travers les vitres les paysans buvant du

cidre. Je remarquai avec surprise qu'ils avaient tous l'air très-grave. Il prit à mon frère une gaîté; il frappa contre les vitres, en criant : *Bonnes gens, vendez-vous du sacré chien?* et après cet exploit, il m'entraîna en courant dans une petite ruelle obscure, à côté de ces cabarets, où nous nous cachâmes en mourant de rire. Notre joie s'augmenta encore en entendant le cabaretier, sur le pas de sa porte, menaçant de coups de gourdin les *polissons* qui avaient frappé aux vitres. Mon frère m'expliqua que *sacré chien* voulait dire de *l'eau-de-vie*.

« Je trouvai cela si charmant, que je voulus aller à un autre cabaret voisin faire cette jolie demande, qui eut le même succès. Nous répétâmes plusieurs fois cette agréable plaisanterie, nous disputant à qui dirait *sacré chien*, et finissant par le dire en duo, et toujours, à chaque fois, nous sauvant à toutes jambes dans la petite ruelle, où nous faisions des rires à tomber par terre. »

Il fallut renoncer à ces nobles amusemens pour aller faire ses couches à Paris, et avoir ensuite l'honneur d'être présentée au roi et à toute la famille royale par la marquise de Puisieux. Louis XV eut l'air de trouver la jeune présentée jolie, et la comtesse le trouva bien beau; elle

admira ses yeux *bleus de roi;* enfin, dans toute sa personne, quelque chose de majestueux et de royal qui le distinguait extrêmement de tous les autres hommes.

De retour à la campagne, Mme la comtesse ne jugea plus à propos de faire des niches à ses paysans : elle employait une partie de son temps à la lecture. Marivaux, le croirait-on ? Marivaux avait su se faire aimer d'elle à la folie, parce qu'il a parfaitement connu *un coin du cœur des femmes*, et qu'il l'a dévoilé avec une finesse et une grâce qu'on ne trouve dans aucun autre auteur *masculin*. Il fallait cependant bien quelques délassemens après l'étude; mais cette fois ils ne troublèrent point la paix publique. Voici, par exemple, une petite partie de plaisir toute innocente :

« Il y avait à Genlis la plus grande baignoire que j'aie jamais vue : on aurait pu y tenir à l'aise quatre personnes. Un jour, je proposai à ma belle-sœur de nous y baigner dans du lait pur, et d'aller acheter dans les environs tout le lait des fermes. Nous nous déguisâmes en paysannes, et, montées sur des ânes, nous partîmes de Genlis à six heures du matin, et nous allâmes à deux lieues à la ronde, de tous les côtés, demander tout le lait des chaumières. Nous prîmes ainsi un bain de

lait, ce qui est la plus agréable chose du monde. Nous avions fait couvrir la surface du bain de feuilles de roses, et nous restâmes plus de deux heures dans ce charmant bain. »

Nous ne rangerons pas parmi les divertissemens, mais parmi les plus nobles occupations de Mme la comtesse, les excursions médicales qu'elle faisait dans le canton, son Tissot à la main, et le barbier du village à sa suite. Mais plus discrète que Sganarelle, elle ne s'amusait pas à faire avaler des picotins de pillules aux sujets du roi; elle se contentait de leur faire prendre de la tisane de chiendent ou de bourrache. Quelquefois pourtant, car il faut tout dire, elle saignait les paysans de sa belle main, et chaque coup de lancette était suivi d'une pièce de 24 sous. Il en résulta que les pratiques accouraient de tous les hameaux voisins; ce que voyant Mme la comtesse, elle ne saigna plus que sur l'ordonnance du chirurgien de La Fère, qui venait à Genlis tous les huit jours. M. de Genlis eut bientôt besoin lui-même du talent phlébotomique de sa compagne; mais elle s'y refusa opiniâtrément, en disant avec autant de grâce que de tendresse, que l'émotion du cœur ferait trembler sa main.

L'hiver suivant se passa à Paris. Mme de Genlis allait une fois par semaine dîner chez Mme de

Montesson, sa tante, qui ne l'aimait pas, et à qui elle le rendait bien. Elle y rencontrait le poëte Colardeau, qu'elle dépeint comme le plus maussade des hommes. Elle se plaisait infiniment plus chez l'opulent Grimod de la Reynière, fameux par sa belle maison de la place Louis XV, sa bonne table, et plus fameux encore pour avoir donné le jour au premier gastronome du siècle. Mme de Genlis voyait chez lui et Marmontel, à qui elle applique les épithètes de *long, lent, lourd,* dont l'affubla l'abbé Arnaud, et l'abbé Delille, *d'une spirituelle laideur,* et le fat Chamfort, et l'honnête Le Mierre, plus célèbre par la naïveté de son amour-propre que par ses vers rocailleux.

Le temps était arrivé où Mme de Genlis allait être jugée elle-même comme elle se permettait déjà de juger les autres. Elle fut invitée à passer une partie de la belle saison à l'Ile-Adam, chez le prince de Conti. La petite cour de ce prince était tenue par la maréchale de Luxembourg et la comtesse de Boufflers, juges suprêmes de tout ce qui débutait dans le monde. Or, c'était un véritable début qu'allait faire là Mme de Genlis, puisqu'elle n'avait encore ouvert la bouche dans aucun cercle, et qu'on ne louait en elle, comme elle prend soin de nous en avertir, que *sa harpe et*

sa figure. Or, la figure de Mme la comtesse était ronde alors, ainsi que l'atteste l'arrêt rendu par la vieille maréchale, qui déclara que la débutante faisait mentir le proverbe, qui dit que les visages ronds n'ont pas de physionomie. Cette décision n'empêcha pas le prince de trouver Mme de Genlis *bien médiocre*.

Bien médiocre! Que Son Altesse était donc loin de se douter de tout ce que valait l'objet de ses dédains! Aux talens que possédait déjà la jeune comtesse, il lui prit fantaisie d'ajouter l'anatomie. La chirurgie et la médecine ne lui étaient pas étrangères, comme nous l'avons vu. Pour décider plus amplement sa vocation, il ne lui fallut que quelques conversations avec une certaine comtesse de Coigny, qui avait un goût si passionné pour la dissection, qu'elle ne voyageait jamais sans avoir un cadavre dans la vache de sa voiture.

En quittant l'Ile-Adam, Mme de Genlis alla chez un autre prince, où elle eut plus de succès. C'était à Villers-Cotteret : le duc d'Orléans se piquait d'y réunir tous les plaisirs. La comédie était au premier rang; le prince y excellait lui-même dans les rôles de paysan. Les répétitions étaient dirigées par Sédaine et Collé, qui n'étaient aimables ni l'un ni l'autre, si nous en croyons notre

auteur. Carmontelle fournissait les proverbes, et les jouait mieux que personne. Mais il joua aussi un fort mauvais tour à Mme de Genlis : il fit son portrait, et il le fit très-ressemblant, mais *fort en laid*.

De Villers-Cotteret, nous passons à Sillery, Sillery, fameux par son vin mousseux, et plus fameux encore pour avoir donné quelque temps son nom à notre héroïne. Cette belle terre appartenait alors au marquis de Puisieux, dont il a été question plus haut. Sa fête arriva : Mme de Genlis voulut la célébrer par un vaudeville, où sa femme de chambre, jolie, fraîche et potelée, jouant le rôle d'une madame Milot, en bottes fortes et le fouet à la main, disait à M. le marquis, en lui présentant un bouquet :

« Pour vous prouver mon zèle,
J'ai pris le mors aux dents :
Jamais pour une belle
Vous n'en fîtes autant. »

Le couplet était beaucoup plus piquant que ne le pensait probablement l'auteur elle-même. Les rires qu'il excita redoublèrent quand le duc de Civrac, qui avait aussi son rôle dans la pièce, s'avisa, pour faire preuve de diligence, de dire qu'il était venu *sur la croupe de madame Milot*. Fort irritée d'être soupçonnée d'une telle incar-

tade, Mme la comtesse s'élança hors de la coulisse, et s'empressa de s'écrier que son manuscrit portait : *En croupe derrière Mme Milot.* Le scandale cessa.

L'hiver ramena Mme de Genlis à Paris. Les plaisirs de la campagne ne l'y suivirent pas, témoin le petit récit que va nous faire Mme la comtesse.

« Il prit à ma tante de Montesson, cette année, des fantaisies qui me causèrent *beaucoup d'ennui.* Elle voulut jouer de la harpe et essayer de faire des vers. Je lui donnais des leçons de harpe tous les jours où j'allais dîner chez elle, et c'est une écolière *qui ne m'a jamais fait honneur.* Quant aux vers, l'essai ne fut pas heureux. Elle était en tout d'*une ignorance absolue.* Je ne crois pas qu'elle eût jamais lu deux pages d'un bon livre : elle ne lisait même pas de romans. C'est elle qui, plusieurs années après, en parlant de M. de Saint-Priest, ambassadeur en Turquie, dit qu'il avait auprès de Constantinople une charmante maison de campagne sur les bords de *la mer Baltique.* Enfin, avec ce fonds d'érudition, elle se mit à versifier. Sa première pièce de vers fut son portrait : il n'y en avait pas un qui eût la mesure, et l'on y trouvait des *hiatus* à chaque ligne. Je corrigeai cette singulière production.

J'étais loin de penser que ma tante, qui avait trente ans, ferait, sept ou huit ans après, des *tragédies*. Il est vrai qu'elle ne les aurait pas faites, toutes mauvaises qu'elles fussent, sans le secours de M. Lefèvre. »

On se rappelle qu'en commençant ses Mémoires, Mme la comtesse introduit le Souverain juge lui demandant : *As-tu pardonné?* et que Mme la comtesse lui répond : « Oui, Seigneur, j'ai pardonné sans restriction. » Il paraît cependant qu'il y a par-ci par-là quelques petites *restrictions*, et que Mme de Montesson, par exemple, n'est pas comprise dans l'amnistie. Mais qui sait si un jour cette bonne tante ne sera pas vengée? Qui oserait garantir à Mme de Genlis qu'il ne s'élevera pas dans l'avenir quelque nièce qui, lui rendant critique pour critique, ne cherche et ne trouve plus d'une fois le côté faible dans ses quatre-vingt-dix volumes?

Le premier de ces volumes, nous l'avons déjà dit, commence par le plus terrible aveu qu'une femme puisse faire, celui de son âge; le second s'ouvre non moins héroïquement par ces deux lignes : « Ma première entrevue avec J.-J. Rousseau ne fit pas honneur à mon esprit et à mon discernement. »

Jean-Jacques était à Paris depuis six mois.

Quoique Mme la comtesse n'eût jamais lu *une seule ligne de ses ouvrages*, elle brûlait du désir de voir l'auteur du *Devin de village*. Arrive ici un grand éloge de ce petit opéra, éloge tellement hors de mesure, que nous en concluons très-hardiment que si Mme de Genlis fut une excellente harpiste pour son temps, elle ne fut jamais musicienne. Quoi qu'il en soit, un de ses amis la prévient un jour que son mari, voulant la mystifier, compte lui amener le fameux comédien Préville, déguisé en J.-J. Rousseau. Elle se promit bien de faire semblant d'être dupe, afin de mystifier les mystificateurs. Le jour de la présentation arrive; mais le présenté était bien réellement le vrai philosophe de Genève. Mme de Genlis ne s'en persuade pas moins que c'est le comédien travesti qu'elle a devant les yeux. Son habit de paysan, ses bas marron, sa perruque ronde, son maintien, toute sa personne excite en elle un rire qu'elle a bien de la peine à réprimer. Du reste, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer le naturel exquis du jeu de Préville, qui lui paraissait bien plus grand acteur encore dans cette occasion que dans ses plus beaux rôles. Enfin, le philosophe se retire, et voilà Mme la comtesse qui, cessant de se contraindre, rit à gorge déployée au nez de M. le comte son époux, en se

vantant d'avoir reconnu Préville dès le premier instant. Mais aussitôt, voilà aussi M. le comte et tous ses amis qui rient encore plus fort en voyant que Mme la comtesse, dans la crainte d'être dupe, s'était mystifiée elle-même.....

S'il était de bonne guerre de battre les gens avec leurs propres armes, nous nous hasarderions peut-être à répéter, d'après Mme de Genlis elle-même, que cette scène ne fait honneur ni à son esprit ni à son discernement; mais, comme si ce n'était pas assez de cette explication, elle pousse la cruauté envers sa propre personne jusqu'à traiter sa conduite d'*inconsidérée*, de *niaise*, et enfin de *bêtise*. Quel lecteur, à moins d'avoir un cœur de roche, ne se sentira pas ici la larme à l'œil?

Jean-Jacques revint le lendemain, et, cette fois, les choses se passèrent plus sérieusement. Le philosophe demande à Mme de Genlis, en la regardant fixément, si elle avait lu ses ouvrages. Elle lui répond franchement que non, parce qu'elle a ouï dire qu'il y avait beaucoup de choses contre la religion. « Vous savez, dit-il, que je ne suis pas catholique; mais personne n'a parlé de l'Evangile avec plus de *conviction* et de sensibilité. »

Jean-Jacques aurait pu dire, non je ne suis *pas*, mais je ne suis *plus* catholique, puisqu'il

avait fait précédemment abjuration du calvinisme, auquel il était revenu plus tard avec la même facilité. Mme de Genlis n'en fait pas la remarque, mais elle ajoute très-judicieusement en note : « Si j'eusse connu les ouvrages de Rousseau, j'aurais dit qu'il avait en effet parlé de la religion avec la plus touchante éloquence ; mais j'aurais eu le courage d'ajouter que son incompréhensible inconséquence à cet égard n'en était que plus coupable et plus révoltante, puisque souvent dans le même volume, dans *Emile*, par exemple, il avait placé un éloge parfait de l'Evangile et des blasphêmes. »

Nous avons vu plus haut quel était l'enthousiasme de Mme la comtesse pour *le Devin de village*. Ce n'est donc pas sans surprise que nous l'entendrons tout à coup parler avec dédain des autres compositions musicales de l'auteur. Dans une foule de romances qu'il lui donna, elle n'en trouva *pas une seule jolie ou même chantante*, et elle ajoute qu'il avait fait un *très-mauvais air* sur une imitation des *Adieux à Nice*, de Métastase. Les hommes qui, dans le temps, soutinrent que Rousseau n'était pas l'auteur du *Devin*, toute faible que soit cette composition, auraient trouvé un nouvel argument dans les paroles de Mme de Genlis.

A peine avait-on fait connaissance avec l'homme qui ne refusait pas le surnom d'*ours*, qu'il fallait s'attendre à une rupture subite. Elle arriva bientôt en cette occasion : *l'ours* aimait beaucoup le vin de Sillery ; M. de Genlis convint de lui en envoyer deux bouteilles, et il en mit vingt-cinq dans le panier. Jean-Jacques renvoya le tout avec un billet qui exprimait *le dédain, la colère et un ressentiment implacable.* L'irascible philosophe s'était brouillé pareillement avec Dussaulx pour quelques bouteilles de vin, et avec Bernardin de Saint-Pierre pour quelques livres de café. Mais, comme d'autres exemples l'ont appris, il y avait manière de s'y prendre avec ce singe de Diogène. Il suffisait de faire plus de bruit que lui. Si donc M. le comte de Genlis lui eût dit nettement son fait, il aurait vu *l'ours* devenir doux et poli comme le Parisien le mieux élevé, et se faire un devoir de boire les vingt-cinq bouteilles à la santé du donateur.

Si M. de Genlis se fit un ennemi implacable de Jean-Jacques pour lui avoir fait un cadeau de son excellent vin de Sillery, madame, qui semblait d'abord ne point partager la disgrâce de son époux, eut bientôt son tour pour l'avoir empêché de se compromettre dans un endroit public. Il s'agit ici de l'aventure de la loge grillée,

que Mme de Genlis avait déjà consignée dans *les Souvenirs de Félicie.*

Occupons-nous plutôt de Mme de Genlis elle-même. Son instruction faisait des progrès, mais fort lents. Elle était déjà mariée depuis un certain temps, lorsqu'elle se mit à lire l'*Histoire de France*, qu'elle savait, dit-elle, fort mal. Nous sommes persuadés qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. Voir les grands auteurs était une préparation à le devenir elle-même. Au premier rang était La Harpe, ce La Harpe, dont, par un jeu de mots fort joliment tourné, on osa faire, pendant quelque temps, *l'instrument* de Mme la comtesse. S'il en remplit jamais l'emploi auprès d'elle, il faut convenir qu'elle s'en montre peu reconnaissante présentement. Elle tue sa fameuse *Mélanie* d'un mot, parce que ce mot est vrai, en disant que ce drame n'est qu'une imitation bourgeoise d'*Iphigénie*. C'est un père qui veut sacrifier sa fille, et une mère et un amant qui s'y opposent. C'est dans cette page que se trouve un autre mot qui aura plus d'un approbateur : « Le suicide est plus odieux encore dans une femme que dans un homme : une femme qui se tue n'est plus une femme. »

On apprend mal à connaître la société dans les livres. Mme de Montesson voulut que sa nièce

l'étudiât d'après nature, et elle la conduisit dans les cercles les plus brillans qu'offrît alors la capitale. Tels étaient ceux de la duchesse de Mazarin et de la comtesse de Brione. Mme de Genlis y vit une foule de personnages des deux sexes qui jouaient tous alors un rôle plus ou moins remarquable sur cette scène d'un jour que l'on appelle *le monde*. La débutante observa toutes les figures, et sa mémoire n'en a peut-être que trop fidèlement conservé l'image ; car une fois le portrait de l'un de ces visages commencé, le lecteur croit tenir le registre des passeports de la police. Un homme, une femme quelconque n'est pas nommé, qu'aussitôt un signalement exact de son visage ne vous fasse connaître la longueur de son nez, la grandeur de sa bouche, la couleur de ses yeux, de ses chevenx et de ses joues. Au reste, Mme de Genlis est un peintre indulgent; son pinceau ne fait grimacer les figures que lorsqu'elles ont le malheur d'appartenir à des êtres dont elle croit avoir eu à se plaindre. Il y avait par exemple, de par le monde, une certaine Mme de Cambis, qui, entendant louer la gaîté de Mme la comtesse, s'avisa de dire : *Oui, une gaîté de jolies dents!* comme si Mme la comtesse ne riait que pour montrer ses dents, que nous savons ainsi, par parenthèse, avoir été d'ivoire ou d'émail. Eh

bien! lors même que cette plaisanterie aurait eu un moment de succès, voilà Mme de Cambis bien payée! Eût-elle eu le teint lisse comme une pomme d'api, il faut que la postérité croie qu'elle était *criblée de la petite-vérole;* et fît-elle des chansons comme Collé ou Désaugiers, ses couplets sont à jamais déclarés *mal rimés, mal tournés et sans sel.* D'autres belles dames, en revanche, se trouveront fort brillamment placées dans l'histoire, pour avoir été avenantes envers Mme la comtesse. D'un trait gracieux elle acquitte ses dettes; en voici un qui, pour la singularité, mérite de fixer l'attention des dames. Dire que la vicomtesse de Laval se mettait avec un goût exquis, que toutes les parures lui allaient à ravir, ne serait que répéter ce qu'on a dit de mille autres jolies femmes. Mais admirez le coup de pinceau! « Le charmant visage de la vicomtesse pouvait tout supporter. Un jour elle parut, dans une grande fête, coiffée par Léonard, avec une serviette damassée, coupée par bandes, et elle eut beaucoup de succès. » En lisant cette merveilleuse histoire, le Léonard moderne, notre illustre *Plaisir,* ira se pendre, et peut-être plus d'une de nos belles dames avec lui.

Nous voudrions bien toutefois leur conter auparavant une petite aventure du genre burlesque,

dont l'héroïne est l'auteur elle-même de ces graves Mémoires. M. de Montesson mourut : Mme de Genlis alla aussitôt prendre sa place dans son lit pour consoler sa veuve. Mais que cette action charitable fut mal récompensée! La tante et la nièce venaient à peine de tomber dans les bras de Morphée, qu'on vient les éveiller en sursaut, pour les prévenir que la maison est pleine de gens de loi qui instrumentent et mettent les scellés partout. Mme de Montesson saute en bas de son lit, passe une robe, et dit à Mme de Genlis de rester couchée, qu'elle ne tardera pas à revenir auprès d'elle. La jeune nièce reste dans ses draps; mais elle entr'ouvre les rideaux pour voir ce qui se passe. Un commissaire en grande robe noire (notez bien la grande robe), arrive avec deux ou trois hommes. Il met les scellés dans la chambre, et se retire ensuite fort discrètement. Mais dès que Mme la comtesse se voit seule, elle perd la tête, et la perd si complètement, qu'elle s'élance hors du lit, court après le commissaire et l'attrape par sa robe, en lui criant : « Mon cher monsieur, ne m'abandonnez pas! » Mais tout à coup elle fait réflexion à son costume; il ne pouvait être plus léger; il consistait en une simple chemise. La pudeur de Mme la comtesse s'alarme; que faire? Elle s'enveloppe brusquement

dans la longue queue de l'homme noir. Qu'on juge maintenant de l'effroi de ce pauvre commissaire! Il ne savait pas même qu'il y eût un être vivant dans le lit : est-ce l'ombre du défunt qui le tient ainsi empaqueté? Il pousse des cris affreux; la tante accourt, la cause de ce vacarme s'explique; mais l'histoire n'est pas finie, et le dénouement vaut bien le début. Mme la comtesse, par un caprice dont elle ne nous rend pas compte, voulut être habillée dans la queue de son cher commissaire, ce qui dut être extrêmement commode pour sa femme de chambre. Elle ne sortit enfin de sa cachette que lorsqu'elle y eut passé un jupon et une robe. On fit une chanson sur cette aventure, Mme la comtesse l'avoue; mais pourquoi avoir privé ses lecteurs de ce petit morceau joyeux? Au reste, nous aurons peut-être mieux qu'une chanson : nos auteurs dramatiques cherchent partout des sujets neufs; qui sait s'ils ne nous donneront pas quelque jour *la queue du commissaire?*

C'était la semaine aux aventures : le lendemain de celle que l'on vient de lire, Mme la comtesse veut entrer pour affaire urgente dans la chambre du mort. A peine en a-t-elle ouvert la porte, qu'elle sent *très-distinctement* une grande main froide et décharnée s'appliquer toute entière sur

son visage, en la repoussant avec force. Elle crie; on accourt avec des flambeaux. Qu'était-ce que cette main de spectre qu'elle avait sentie *très-distinctement?*..... une branche d'oranger. Nous ne savons si l'auteur a beaucoup compté sur l'effet de cette histoire; mais nous sommes persuadés qu'elle aura infiniment moins de succès que celle des petits talons de son revenant, dans *les Chevaliers du cygne.*

Quand on eut assez pleuré M. de Montesson, il parut convenable de prendre quelque distraction à la campagne. On alla dans une très-belle terre en Normandie, dont le seigneur, vieux et fort riche, avait un goût passionné pour les fêtes bruyantes. Celle qui fut donnée pour célébrer l'arrivée de Mme de Genlis était assurément d'un goût tout nouveau. On la reçut d'abord vestale, et tout de suite après sultane favorite. La transition était assez brusque; elle lui causa tant d'humeur, que lorsque son sultan, qui était un M. de Caraman, vint pour la placer sur le superbe palanquin qui lui était destiné, elle le pinça, elle l'égratigna, elle lui donna des coups de pied dans les jambes. Ces manières de cour parurent tant soit peu étranges au sultan. Il devint furieux à son tour; cependant, il ne pinça ni n'égratigna la beauté mutine qui le bravait, et, peu à peu,

les choses se civilisèrent si bien, que Mme la comtesse finit par avouer qu'elle dansa toute la nuit avec le grand-turc, et qu'oncques depuis elle ne s'est trouvée à plus belle fête.

A la suite des narrations bouffonnes, arrive le récit très-circonstancié de tous les grands stratagêmes et de toutes les petites ruses que Mme de Montesson mit en œuvre pour parvenir à épouser le premier prince du sang. Mais Son Altesse elle-même n'est pas très-favorablement traitée par l'auteur : le beau rôle, dans cette longue intrigue, est réservé au duc de Chartres, qui depuis fut duc d'Orléans, et puis après.....! et puis après.....! Mme de Genlis affirme que s'il a existé des *préventions contre ce malheureux prince*, il ne faut en accuser que Mme de Montesson, de laquelle, comme sa nièce, elle s'est chargée de faire les honneurs en toute circonstance.

Détournons nos regards de ces objets de si triste mémoire, et tâchons de retrouver Mme de Genlis parlant un langage que nous puissions entendre.

« Je relus dans ce temps, dit-elle, les *Lettres de Mme de Sévigné*, celles de *Mme de Maintenon*, les *Souvenirs de Mme de Caylus*, les *Mémoires du cardinal de Retz* : c'est une lecture dont on ne se lasse point. Comme on aimait,

comme on pensait, comme on écrivait, comme on contait dans ce temps! Que d'esprit, que de raison, que de naturel, que de grâce, quelle élévation de sentimens, et quelle sensibilité sans étalage et sans ostentation! *Que nous étions Français alors!* »

Tout cela est vrai, parfaitement senti, parfaitement exprimé : mais que cette dernière exclamation peut coûter cher à Mme de Genlis! Dans quelle noire fureur ne doit-elle pas jeter ces petits docteurs libéraux dont la science, les souvenirs ou les affections ne remontent pas au-delà de 1789! Mais qu'elle s'en console d'avance! ce retour sur le temps passé ne lui a pas dicté seulement quelques lignes qui honorent son jugement : il l'a conduite à des réflexions qui pourraient, au besoin, expier, aux yeux des lecteurs bien instruits, des erreurs et des torts que nous ne retracerons pas ici. Mme la comtesse de Genlis avait la promesse d'une place dans la maison de *Madame*, comtesse de Provence; mais ayant appris que Louis XV exigeait que toutes les dames attachées aux princesses se fissent présenter chez Mme du Barri, elle aima mieux renoncer à la place qui lui avait été promise; et en se rappelant la détermination qu'elle prit, il y a plus d'un demi-siècle maintenant, elle dit, avec trop de

raison : « Si j'avais eu cette place, ma destinée eût *été bien différente!* J'aurais certainement suivi la princesse à laquelle j'anrais été attachée (1). Le roi, dans les loisirs de l'exil, m'aurait distinguée peut-être; je me serais trouvée *dans une noble situation*, à l'abri des calomnies et de toutes fausses démarches : que de travaux, que de chagrins de moins! »

Nous aurons plus d'une fois occasion, malheureusement, dans le cours des évènemens qui nous restent à parcourir, de nous rappeler ces paroles extrêmement remarquables. Elles sont chez Mme de Genlis le cri de sa conscience. Ah! sans doute que sa destinée eût été *différente*, que sa situation eût été *noble*, si elle eût été dans l'heureuse obligation de rester fidèle aux bons principes, en même temps qu'elle se fût montrée fidèle à ses devoirs et à ses affections! Que de *fausses démarches* elle se fût épargnées, pour nous servir du mot extrêmement doux dont elle s'est servie elle-même! Mais n'anticipons pas sur les évènemens; contentons-nous de suivre Mme la comtesse pendant qu'elle est en bonne veine.

---

(1) *Madame*, belle-sœur de Louis XVI, était à Coblentz avec son auguste époux, et avec Mgr le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X.

« J'ai oublié de parler d'un personnage très-remarquable que j'ai vu sans cesse chez M. de Puisieux : c'était l'abbé Raynal. Il n'a jamais existé dans la société un homme d'esprit si tranchant, si contrariant, si peu aimable. Je l'ai entendu disputer avec le maréchal d'Etrées sur des opérations de guerre, et avec une décision, une impertinence dont rien ne peut donner l'idée. Le maréchal finit un soir par lui dire : « Vous avez raison, monsieur l'abbé, car je vois que vous entendez toutes ces choses-là beaucoup mieux que moi. » Une autre fois que je venais de jouer de la harpe, il voulut me questionner, et à tue-tête, sur le mécanisme des pédales. Mme de Puisieux se hâta de l'interrompre en lui disant : « Epargnez-vous une dissertation inutile, monsieur l'abbé, parce que Mme de Genlis est bien sûre d'avance que vous êtes en état de lui donner des leçons de harpe. » Il n'avait pas fait son *Histoire philosophique des deux Indes*; et s'il eût publié alors ce lourd, cet emphatique et pernicieux ouvrage, j'aurais éprouvé bien du mépris et bien du dégoût, en me trouvant assise à côté du vieux libertin apostat qui a fait avec tant de complaisance une peinture si licencieuse des Bayadères, et de l'impie séditieux qui a écrit ces exécrables paroles : *Peuples! voulez-vous être heureux?*

renversez tous les autels et tous les trônes..... Il a été obéi; il l'a vu : c'était un châtiment; aussi s'est-il repenti. Mais sa rétractation, si diffamatoire pour la philosophie, ne fut pas assez humble pour satifaire la religion, qu'il avait si indignement outragée. »

Toute cette tirade est fort édifiante, sans doute, et, pour notre compte, nous en félicitons bien sincèrement Mme la comtesse de Genlis : mais ne pourrait-il pas se faire qu'elle rencontrât des esprits chagrins, qui ne verront dans ces belles paroles qu'une abondante matière à des récriminations remplies d'amertume? Qui sait s'il ne s'élevera point des voix téméraires qui la poursuivront des interpellations suivantes : « Mais, madame, vous qui nous faites aujourd'hui de si belles phrases sur les philosophes qui méditaient la subversion de l'autel et du trône, avez-vous toujours ressenti la même aversion pour eux, ou pour leurs adeptes et leurs complices? N'avez-vous pas été liée, très-étroitement liée, au contraire, avec des hommes qui, non contens, comme votre abbé Raynal, de rêver la ruine de l'autel et du trône, les ont abattus de leurs propres mains, et en ont ensuite arrosé les débris du sang des ministres de Dieu et de l'oint du Seigneur? N'est-ce pas vous-même qui, dans un écrit tracé de

votre main, nous avez appris que vous comptiez au nombre de vos connaissances les plus chères, et les *Barrère* et les *Péthion?* que vous acceptâtes *avec la plus grande joie* l'offre que vous fit ce dernier de vous accompagner en voyage, parce que vous aviez pour lui *une véritable estime?* N'est-ce pas vous enfin qui, aujourd'hui encore, vous montrez si zélée pour la mémoire du plus horriblement fameux de tous les assassins de Louis XVI, que vous voudriez nous représenter ce grand criminel comme victime d'injustes *préventions?* » Oui, nous le craignons fort, voilà ce que pourront dire ces austères amis de la vérité, qui exigent de tout prêcheur ou prêcheuse de morale, de la conséquence dans ses actions et dans ses discours. Nous ne savons vraiment ce que nous leur répondrons.

Il en sera peut-être de même du rapprochement que fait M[me] la comtesse de la catastrophe qui ensanglanta les fêtes du mariage de Louis XVI, et de la journée d'horrible mémoire où les deux augustes époux furent immolés sur la même place. On lui demandera si elle n'a pas eu le malheur de voir très-familièrement les chefs des régicides, soit chez eux, soit chez elle, soit enfin au club des jacobins, dont plus d'une fois elle honora les tribunes de sa présence.

Passons à des récits moins lugubres : Mme de Genlis avait une amie très-vertueuse, très-éclairée, Mme de Custines, qui lui avait fait promettre de ne jamais entrer au Palais-Royal. Malheureusement cette excellente amie mourut, et Mme de Genlis n'écouta plus que l'esprit malin qui la tenta. Elle commit donc, c'est sa propre expression, *une des plus grandes fautes de sa vie ;* elle accepta une place de dame de la duchesse de Chartres. La présentation se fit sous de sinistres auspices. En entrant dans la rue de Richelieu, le cocher, voulant couper un fiacre, passa sur une borne, et Mme la comtesse s'écria : « Dieu! quel présage! » Comme son logement au Palais-Royal n'était pas encore prêt, on lui avait assigné, en attendant, les petits appartemens du régent. Ils avaient encore les mêmes décorations : tous les panneaux et l'alcove de la chambre à coucher étaient en glaces. Tout ce luxe déplut horriblement à Mme la comtesse : les orgies, les *roués* de la régence lui revinrent à la mémoire, et sa pudeur en soupira profondément. Ses *compagnes*, c'est ainsi qu'elle les appelle, lui firent assez bonne mine, et elle trace de chacune d'elles un portrait assez flatteur. Il n'y en eut qu'une seule, la marquise de Barbantane, qui se déclara son ennemie dès la première vue. Mal en prit,

certes, à cette téméraire marquise : la postérité saura qu'elle avait une tournure commune, et, ce qu'il y a de pis, un nez *d'un rouge éclatant*.

Au signalement des dames succède celui des hommes : le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans, depuis Egalité) passe le premier. Il était alors dans tout l'éclat de la première jeunesse; mais, observe Mme la comtesse, avec un visage déjà gâté par une vie licencieuse. Son gouverneur ne s'était attaché qu'à lui donner des manières agréables. Pour compléter cette belle éducation, voici ce qu'imagina le duc d'Orléans, son père. Ce bon prince, si l'on en croit Mme de Genlis, crut que son premier *soin paternel* devait être de lui donner une maîtresse. Il faut convenir que Son Altesse la choisit jolie : c'était la fameuse demoiselle Duthé, alors âgée de quinze ans. Après un tel début, doit-on s'étonner que le jeune prince, en entrant dans le monde, trouvât de l'affectation et de la pruderie dans les dames qui n'avaient pas toutes les grâces enfantines, tout le *laisser aller* de la petite demoiselle Duthé?

Mais déjà nous entendons une question que l'on nous adresse à voix basse : « Est-ce que l'auteur, nous dit-on, qui rapporte si complaisamment les aventures galantes dont elle fut témoin, n'aurait rien à raconter pour son propre compte? »

La question est téméraire, et, s'il faut le dire, tout à fait impertinente. Qui dit aventures galantes, suppose un consentement mutuel, une intelligence secrète. Eh bien! dans les huit volumes que nous avons attentivement parcourus, nous ne voyons point que Mme la comtesse ait fait un seul pas qui ne fût dirigé par l'honneur le plus ombrageux et la vertu la plus farouche. Mais, avec tout l'honneur et toute la vertu de ce monde, une femme aimable et belle peut-elle empêcher qu'on l'adore? Non, certes: aussi Mme la comtesse, avec très-grande raison, n'a-t-elle trouvé aucun inconvénient à mettre ses lecteurs dans la confidence de la très-singulière histoire amoureuse que voici :

Le vicomte de Custines avait vingt-sept ans, une taille et une figure *particulièrement* élégantes, des cheveux blonds, des yeux bleus, de l'esprit, de la finesse, une jolie conversation, un ton parfait, et la réputation d'un jeune homme sage, instruit et fort aimable. Dès qu'il aperçut Mme de Genlis, il parut fort *occupé* d'elle. Amateur passionné de musique, il ne pouvait l'entendre jouer de la harpe sans ravissement, et quelquefois même sans tomber en syncope. Un soir, après une pâmoison plus longue que de coutume, il glissa dans l'oreille de la jeune com-

tesse quelques mots qui ressemblaient beaucoup à une déclaration d'amour; et le lendemain, craignant de n'avoir pas été compris, il hasarda une lettre brûlante de quatre pages. Mme la comtesse lit, est fort contente du style, mais elle ne répond point. Le soir même, toutefois, elle va souper chez la comtesse de Custines; non pas, on s'en doute bien, parce que le vicomte habitait le même hôtel, mais par pure distraction. Le beau jeune homme se met à table à côté d'elle, et lui dit, dans la conversation, qu'elle est restée bien long-temps, le matin, aux bains de Poitevin. « Comment le savez-vous? s'écrie-t-elle. — Je sais tout ce que vous faites, répond le vicomte à voix basse; je vous suis partout, et sous mille déguisemens. Hier vous étiez, à midi, au Luxembourg; vous aviez une robe bleue. Ce matin, en revenant du bain, vous avez été à la messe aux Carmes. J'ai été derrière vous pendant un quart d'heure; ensuite, j'ai été vous attendre à la porte; vous m'avez donné l'aumône en passant. » Mme la comtesse était stupéfaite. « Eh bien! vicomte, combien vous ai-je donné? — Deux sous, et je les ferai enchâsser dans de l'or, puis je les porterai toute ma vie sur mon cœur! » Mme la comtesse s'efforça de rire; mais elle était, dans le fond de l'âme, un peu *incertaine*. Le mot est dé-

licat : une bourgeoise aurait peut-être dit *touchée*.

Ici, lecteur, Mme la comtesse vous fait une confidence; mais c'est dans l'espoir que vous n'en abuserez pas pour vous livrer à de malignes conjectures. « J'ai toujours aimé la singularité, dit-elle : c'est un défaut dans une femme, parce qu'il peut en résulter beaucoup de fausses démarches. » Cela est très-sagement pensé; mais cela n'empêcha cependant point que, dominée par une curiosité insurmontable, Mme la comtesse ne lût les lettres du vicomte, au lieu de les lui renvoyer toutes cachetées. Or, ces lettres étaient des *volumes :* celle qui arrivait ponctuellement tous les dimanches rendait un compte exact d'une foule d'observations faites pendant la semaine, à l'aide de vingt déguisemens divers. Ce galant espionnage amusait Mme la comtesse; elle ne prétend pas le nier. C'est elle-même qui nous confie qu'elle finit par se persuader que ce véritable *amant protée* était toujours à sa suite, sur son chemin, à la promenade, dans les rues, dans les églises, souvent même dans la cour de sa maison, enfin jusque dans son petit jardin, et toujours si bien déguisé, qu'elle ne pouvait le reconnaître. En un mot, « *quand je l'aurais aimé,* dit-elle tout bas et avec une ingénuité semi-

virginale, *je n'aurais pas plus souvent pensé à lui.* » Si Figaro était là, il dirait à Mme la comtesse ce qu'il dit à Rosine : « Eh! non, madame, vous ne l'aimiez pas : tudieu! l'amour a bien une autre allure! »

Le beau vicomte avait cependant la présomption de croire que la chose n'était pas impossible; et fort de cette idée, il continuait ses poursuites. Un soir, pendant que la dame de ses pensées accordait sa harpe, il s'approche d'elle, et entr'ouvrant sa veste, il lui fait voir ses deux sous encadrés dans une jolie monture, et suspendus à un cordon de cheveux bruns. La comtesse *sourit*, et lui demande de qui sont ces cheveux. « Je ne pouvais les attacher qu'aux vôtres. — Comment! aux miens? — Assurément, et je vous conterai cela à souper. » Il y avait ce soir-là vingt personnes à table; il était donc possible d'y causer *sans craindre d'être entendu.* Mme la comtesse ne perd pas de temps; elle renouvelle sa question sur les cheveux. « Eh bien! je les ai moi-même coupés sur votre tête, en vous coiffant. » A ces mots, Mme la comtesse éclate de rire. « Ce n'est point une plaisanterie, reprend le vicomte; votre coiffeuse (1) vous envoie souvent une de

(1) L'auteur prend ici la peine d'apprendre, dans une

ses apprenties; je le savais : en conséquence, je me suis habillé en femme, et je suis allé vous coiffer sous le nom d'une de ces jeunes filles que j'avais gagnée. »

Le lecteur va peut-être se montrer incrédule sur la vérité de l'aventure; mais c'est ce que ne fit pas Mme de Genlis, et voilà ce qu'il nous faut pour l'intérêt de l'histoire. Elle crut même se rappeler que, parmi les petites grisettes qui étaient venues la coiffer, il y en avait une très-silencieuse qui poussait des soupirs continuels. Une seule réflexion laissait des doutes dans son esprit : le talent de coiffeur, ajouté à toutes les belles qualités du vicomte, était une merveille qu'elle ne pouvait concevoir. Elle interroge, et, ô prodige d'amour! elle apprend que, pendant six semaines, cette fleur des chevaliers, en petite veste et en tablier blanc, n'avait fait autre chose que de rouler des cheveux au compas ou à l'épingle noire, ta-

---

note, à la génération présente, que, de son temps, les plus grandes dames avaient des coiffeuses; elles auraient trouvé de l'indécence à se faire coiffer par des hommes. L'heureux *Larseneur* fut le premier auquel il fut permis de porter le peigne dans une chevelure féminine. « *Enfin* « *Léonard vint*, et les coiffeuses tombèrent dans le mépris « et dans l'oubli. » On voit que Mme de Genlis a lu Boileau, et l'a lu avec fruit.

per une *grecque*, trousser un chignon, et faire jouer légèrement le soufflet à poudre.

Tout cela, sans contredit, est bien galant, bien séduisant; mais voici vraiment de l'héroïque. Un soir, dans la conversation générale, on parlait de quelques jeunes gens de la cour qui étaient partis, sans permission, pour aller faire la guerre en Corse. Tout le monde les blâmait : Mme de Genlis seule prend vivement leur défense; elle ajoute que cette résolution a quelque chose de chevaleresque qui doit plaire à toutes les femmes. Le beau vicomte écoutait, et ne disait rien; mais en reconduisant l'objet de son culte : « Avez-vous, lui dit-il, quelques ordres à me donner pour la Corse? je pars dans quatre heures. » La folâtre comtesse croit qu'il badine; mais les quatre heures s'écoulent, et son chevalier est parti. « J'avoue, dit-elle, que ma vanité fut assez flattée de cette aventure, qui fit beaucoup de bruit dans le monde (1). »

Faut-il s'étonner qu'en revenant de Corse, ce vicomte si ardent à prévenir les volontés de sa souveraine, soit allé courir à Bruxelles, à franc-étrier, rien que pour y savoir des nouvelles d'une

---

(1) Une note avertit ici que l'auteur a placé ce trait héroïque dans une de ses nouvelles : *Lindare et Valmire*.

amie de Mme de Genlis? Peut-on éprouver la moindre surprise de ce que désespéré, un jour, d'un refus un peu brusque, il soit tout de suite rentré chez lui pour prendre ses pistolets et se brûler la cervelle? Il est vrai, pour tout dire, qu'il ne se brûla pas même les sourcils; et que, cru mort et pleuré pendant huit jours, il se fit revoir dans le jardin du Palais-Royal, déguisé en Arménien; qu'ensuite il alla se faire ermite dans la forêt de Senars. En apprenant sa résurrection, la tendre comtesse ne put se défendre d'un premier mouvement de joie; mais le second fut une révolte de son amour-propre indigné d'avoir ajouté foi à un suicide qui, avec une passion plus réelle, n'aurait pas dû se borner à une simple menace. On voit que Mme la comtesse connaissait ce vers de comédie :

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit!

Mais où trouver la force d'achever cette amoureuse et touchante histoire? Quel dénouement imprévu! S'il n'était que tragique comme celui de *Werther*, nous n'hésiterions pas : le lecteur doit y être tout préparé. Mais quel bouleversement va-t-il se faire dans son esprit? quelle effroyable opinion vont concevoir les âmes encore pures du degré de perversité où peut atteindre

l'espèce humaine, nous voulons dire l'espèce *masculine*, car il n'existe point de cœur de femme capable de recéler tant d'astuce et de noirceur? Il faut pourtant déchirer le voile : la passion du vicomte de Custines pour Mme la comtesse de Genlis, cette passion ardente, extravagante, délirante, n'était......... qu'un jeu!!! oui, qu'un jeu! Le perfide adorait une autre beauté; et s'il feignait de brûler un encens si pur aux pieds de la trop crédule comtesse, ce n'était que pour mieux abuser les yeux d'un malheureux époux. Des lettres trouvées sous le double-fond d'une cassette dévoilèrent tout le mystère. Mais pourquoi aussi les belles dames conservent-elles leurs correspondances amoureuses, au lieu de s'en servir pour faire des papillottes, ou plutôt pour allumer leur feu, ce qui est encore plus prudent?

Ariane, abandonnée par le barbare Thésée, éprouva-t-elle de plus cruelles angoisses que notre belle et infortunée comtesse, quand, de ses yeux, de ses propres yeux, elle lut ces mots, tracés de la main trop connue de son perfide : « Ne « me reprochez point, mandait-il à sa bien- « aimée, l'artifice que j'emploie envers *elle* « (Mme de Genlis). Pourvu qu'elle s'amuse, « qu'elle soit bien cajolée, bien adulée, c'est « tout ce qu'il lui faut. Son amour-propre sur

« ses talens lui tiendra toujours lieu de raison ;
« et elle n'éprouvera jamais un grand sentiment....
« fiez-vous-en à sa vanité..... etc. »

Qui de nous, maintenant, osera n'être point de l'avis de Mme la comtesse, quand elle déclare solennellement que ce nouveau *Lovelace* était infiniment plus artificieux, et beaucoup plus scélérat que celui de Richardson ?

Nous pensons qu'après un aussi terrible récit, le lecteur a besoin, ainsi que nous, de prendre haleine, et de dilater son cœur oppressé. Mais il n'y a pas de repos à espérer avec Mme de Genlis : à peine sortons-nous du long et très-long récit des intrigues amoureuses ourdies contre sa vertu, que nous voilà relancés dans des intrigues politiques où la candeur de son âme a couru de bien plus grands dangers encore. Comment ne pas se prendre de l'intérêt le plus affectueux, le plus vif, pour une jeune femme qui apportait dans le monde tant de charmes et de qualités ! Ce fut tout le contraire qui arriva : elle n'avait pas encore passé six semaines à la cour du Palais-Royal, qu'elle aurait eu un volume à faire de toutes les méchancetés, de toutes les noirceurs dont elle était l'innocente victime. Il n'y avait que la duchesse de Chartres qui l'aimât : cette amitié dégénéra en *une espèce de passion.* Mais

la jalousie n'en devint aussi que plus acharnée, et, pendant neuf ans entiers, elle poursuivit de ses serpens l'intéressante comtesse.

Ils sifflèrent quelquefois avec de tels redoublemens de rage, que, pour éviter leurs morsures, notre héroïne fut contrainte de fuir jusque dans les Pays-Bas. Heureusement, ils étaient gouvernés à cette époque par le prince Charles de Lorraine. Il était fort aimable, et il eut *beaucoup de grâce* pour le belle fugitive. On voyait alors, à cette petite cour de Bruxelles, le prince de Ligne, Belge qui, comme on le sait, et comme on le voit dans ses écrits, avait la prétention d'être plus Français que les Français mêmes. Croirait-on que ces Brabançons osèrent concevoir le projet de mystifier une belle dame de Paris, et qu'ils y réussirent quelquefois complètement? Par exemple, une duchesse d'Ursel, que Mme de Genlis voyait tous les jours, se met dans la tête de se faire présenter à elle sous le nom d'une dame hollandaise arrivant de La Haye; il ne lui fallut que se retrousser le nez avec un cheveu, et se faire des gencives d'écorce d'orange, pour duper complètement la crédule parisienne. Quel dommage, avec tant de naïveté, d'être obligée de revenir respirer l'air impur des cours! De celle du duc d'Orléans, la jeune comtesse passait à celle

du prince de Conti. Chemin faisant, elle attrapait quelques livres quand elle pouvait; mais ils étaient plus rares, à ce qu'il paraît, de ce temps-là que du nôtre. Le duc d'Orléans, qui se le persuaderait? avait de superbes tableaux, des pierres gravées admirables, et il n'avait pas de bibliothèque! Mme de Genlis se sentait cependant le louable désir d'apprendre ce qu'elle ignorait encore, et malheureusement elle ignorait beaucoup. Mais il y a toujours un certain mérite à l'avouer. Elle avait, par exemple, trente ans bien sonnés quand elle prit une maîtresse de géographie. Ceux qui le lui reprocheront devront se souvenir que saint Ignace n'était pas plus jeune, quand il vint étudier le latin au collége de Sainte-Barbe, en se soumettant humblement aux mêmes corrections que ses petits camarades. Mais ici la différence est toute à l'avantage de Mme la comtesse; il ne fallait la menacer ni du martinet ni de la férule pour la contraindre à l'application; à peine lui restait-il le temps de boire, manger et dormir. Au milieu de la nuit, la duchesse de Chartres l'envoyait appeler pour lui faire ses brouillons de lettres. Et quelles étaient ses récréations pendant la journée? de ramasser des coquillages et des cailloux de toutes couleurs. Il en résulta peu à peu un fort joli cabinet d'histoire

naturelle. Hélas! ce ne fut pas Mme la comtesse qui recueillit le fruit de ses peines! « Mon cabinet, dit-elle avec un profond soupir, fut confisqué et vendu *au profit de la nation.* » Elle a souligné ces derniers mots : elle a donc voulu qu'ils fixassent l'attention du lecteur. Son intention sera remplie, qu'elle n'en doute pas! Mais, oserons-nous le dire? nous craignons qu'il ne se rencontre ici des esprits assez malins pour rire du malheur de Mme la comtesse; ce sera pour eux quelque chose de plaisant de voir *la nation* faire main basse sur les propriétés de ceux qui avaient le plus fait pour elle. Ils ne trouveront là qu'un châtiment tout naturel de ces êtres ignorans ou pervers, qui voyaient ou affectaient de voir *la nation* entière dans une poignée de conspirateurs et de bandits. Tant d'autres et de bien plus odieuses spoliations ont été consommées sous nos yeux, qu'il nous reste bien peu de larmes pour les coquilles et les cailloux de Mme de Genlis.

Elle en était déjà parvenue au point de faire marcher de front les sciences et les lettres. En même temps qu'elle rivalisait avec Buffon, elle aspirait à rendre Molière à la France. Elle fit des comédies, et les envoya, sous le voile de l'anonyme, au fameux critique Fréron, pour avoir son avis. Fréron, ne sachant pas qu'il avait affaire à

une dixième muse, répondit assez crûment qu'il y avait du *marivaudage* dans le style de l'auteur.

Si ce jugement eût été capable de faire une impression fâcheuse sur un esprit moins ferme que celui de Mme la comtesse, les distractions et les consolations ne lui eussent point manqué. Ce fut à cette époque même qu'elle fut présentée à la cour d'un prince qui, dès la première entrevue, sembla vouloir se ranger au nombre de ses adorateurs : c'était le prince de Condé, qui, avec une grâce toute particulière, s'étudiait à faire les honneurs de son superbe Chantilly à Mme la comtesse. Mais, le croirait-on, si on n'avait déjà connaissance de la longue et terrible histoire du vicomte de Custines? éclairée par l'expérience, Mme de Genlis ne voyait plus dans l'empressement et les attentions d'un homme aimable, qu'un piége tendu à sa candeur. Elle prétendit, d'ailleurs, en cette occasion, être instruite des principes de Son Altesse, qui, à l'en croire, déclarait, sans trop de façons, qu'il n'y avait *qu'une seule manière* de s'assurer d'une jolie femme. L'historienne nous assure que cette manière ne lui convint pas, et qu'en conséquence le prince de Condé devint son ennemi, et l'a toujours été. En prenant les choses au pied de la lettre, il faut convenir que Mme de Genlis n'est pas demeurée

en reste à l'égard de Son Altesse. Voilà, de compte fait, cinquante-six bonnes années que ces hostilités éclatèrent à la sourdine; et oubliant le serment solennel du pardon des injures qui décore la première page de son livre, Mme la comtesse se complaît à tracer un portrait odieux d'un prince dont la France vénère la mémoire. Il est vrai que c'est la France monarchique, et Mme la comtesse ne se croit probablement point appelée à payer les dettes de celle-là : ce n'est point la sienne.

Nous la retrouvons malheureusement un peu plus fidèle à payer les dettes de ses vieilles haines. Le nom d'une de ses anciennes rivales, nom que, par parenthèse, elle ne sait pas écrire correctement (1), tombe-t-il sous sa plume, elle jette négligemment ces petits mots à deux tranchans : « J'ai vu d'elle d'étranges choses; je n'en parlerai point. » Ne croit-on pas entendre certaine dévote dont parle Mme de Sévigné? Etait-il question, pendant qu'elle marmottait ses prières, d'une femme qu'elle n'aimait point : « Oh! pour celle-là, disait-elle, c'est une bonne chienne : quand

---

(1) Elle écrit toujours *Mme du Nolstein;* c'est *d'Hunolstein* qu'il faut dire. Cette faute est singulière dans une femme de cour.

j'aurai fini mes patenôtres, je vous en dirai des nouvelles. »

Si l'auteur se montre inflexible envers les personnages qui n'ont point captivé son cœur, ses souvenirs, au contraire, ne retracent que bienveillance et tendresse pour ceux qui avaient su s'insinuer dans ses bonnes grâces. C'est peu, sans doute, que de se montrer assez reconnaissante de quelques petits vers de Dorat, pour dire que s'il vivait encore, il serait de l'Académie, et qu'il y figurerait tout comme bien d'autres; mais n'est-ce point passer toutes les bornes que de ne prononcer le nom d'un des plus atroces révolutionnaires, que pour dire l'*infortuné* Hérault de Séchelles? En quoi donc cet homme fut-il *infortuné?* Né avec tous les dons de la nature et de la fortune, honoré, dès son entrée dans le monde, d'une magistrature importante, il se lie avec tout ce que la révolution avait enfanté de plus hideux scélérats, il se fait l'apologiste des massacres de septembre et de l'assassinat de Louis XVI (1), l'apôtre de l'athéisme, et il va enfin porter sa tête

(1) Hérault de Séchelles était en mission avec l'abbé Grégoire pendant le jugement du roi-martyr : comme cet abbé, il écrivit à la Convention que l'on ne pouvait trop se hâter d'immoler *le tyran*.

sur l'échafaud teint du sang de ses victimes : est-ce donc pour de telles *infortunes* que Mme de Genlis réserve sa compassion et ses pleurs? Quoi! elle accorde un soupir à la mémoire d'un Hérault de Séchelles, et quand le nom de la princesse de Lamballe se présente immédiatement après sous sa plume, elle ne pense pas même cette fois à lui adjoindre l'épithète de commisération qu'elle n'a pas refusée à un grand criminel! Elle consacre cependant quatre grandes pages à cette charmante, aimable et trop malheureuse princesse; mais dans quelle intention? Pour dire qu'elle avait une taille *sans aucune élégance* et des mains *affreuses*, pour lui prêter enfin des petitesses et des ridicules! Quel droit peut-on avoir à l'indulgence et à la pitié, quand on se montre soi-même aussi froidement insensible, aussi lâchement cruel (1)?

(1) L'atrocité des procédés de Mme de Genlis envers une des victimes les plus intéressantes de la révolution, nous détermine à insérer ici une anecdote que nous aurions peut-être eu la bonté de passer sous silence. Le marquis de Clermont-Gallerande, pair de France, mort récemment, tenait, jour par jour, note des faits dont il était témoin. Voici une de ces notes telle qu'on peut la lire dans ses Mémoires, qui viennent de paraître (chez J.-G. Dentu; 3 vol. in-8°) :

« Mme de Sillery (c'est le nom que porta pendant quel-

Et c'est dans la page suivante que Mme de Genlis veut nous appitoyer sur elle-même, en nous racontant qu'elle fut un jour sur le point d'être ravie à la France et à son siècle! Elle était assise, à Marly, sur un canapé au dessus duquel était une glace. Le duc d'Orléans, qui était dans le jardin, et qui lui tournait le dos, s'amusait à tirer au pistolet. Il avait pris pour point de mire une statue de marbre placée en face de lui, et par conséquent de Mme la future gouvernante de ses enfans. La balle alla frapper la statue, et revint, dit-elle, *par ricochet*, casser la glace à deux doigts au dessus de sa tête. Or, si les lois de la physique étaient dans ce temps-là ce qu'elles sont aujourd'hui, ce que nous sommes assez portés à croire, il est démontré d'avance à tout homme qui a manié une arme à feu, que la balle du prince n'a pu revenir par ricochet, et en suivant exactement la ligne de tir en sens inverse,

---

que temps Mme de Genlis) était avec ses élèves sur la terrasse de la maison de Passy, qu'ils occupaient, pour voir passer les brigands qui allaient à Versailles, le 5 octobre. Elle y était aussi le jour où le malheureux Louis XVI se rendit à l'Hôtel-de-Ville. Il se tenait sur cette terrasse les propos les plus offensans pour la reine et pour Mme la princesse de Lamballe. Ces propos furent entendus par plusieurs personnes. »

en deçà du pistolet dont elle était sortie. Les balles de plomb s'aplatissent sur un corps dur, ou ne font que des ricochets à peine sensibles. Mme la comtesse est-elle parvenue à 80 ans sans savoir qu'il y a certaines histoires qu'il ne faut jamais conter, avant de s'être informé si du moins elles sont dans l'ordre des choses possibles ?

Cette petite inadvertance, nous le craignons, va inspirer quelque méfiance pour la suite des récits de Mme la comtesse. Ainsi, par exemple, nous ne pouvons plus lui garantir qu'elle sera crue sur parole, quand elle raconte que la reine se cacha pendant une heure et demie, derrière une cloison, pour l'entendre jouer de la harpe; que, saisie, ravie, enthousiasmée, cette princesse fit prier Mme de Genlis de faire partie de ses concerts particuliers, et que Mme de Genlis rejeta les prières de la reine de France, parce qu'elle avait assez de *chaînes*, et que le temps qu'elle aurait accordé à Sa Majesté aurait *bouleversé toutes ses études*.

Ajoutera-t-on plus de foi à la vision qu'eut Mme la comtesse à cette époque, et qu'elle n'hésite pas à raconter avec d'amples détails, au risque, dit-elle, de faire rire de pitié les *esprits forts?* Elle avait la rougeole et la fièvre, ce qui

est à noter; son fils, âgé de cinq ans, eut la même maladie, et en même temps. Il en mourut, et on cacha ce malheur à sa mère. Mais un pouvoir surnaturel se chargea de le lui apprendre. A l'heure où l'enfant rendit le dernier soupir, Mme de Genlis, qui a soin de nous prévenir qu'elle ne dormait pas, lève par hasard les yeux vers le ciel de son lit, et soudain, dans une grande rosace dorée, elle voit *distinctement* son fils sous la figure d'un ange avec des ailes bleues. Elle se frotte et refrotte les yeux; l'ange et ses ailes bleues sont toujours là. Mme Ducrest, en bonne mère, vient pour préparer sa fille au malheur qui vient d'arriver. Elle la trouve si agitée, qu'elle lui dit : « Qu'avez-vous, ma chère enfant? auriez-vous aperçu une araignée?—Non, maman, ce n'est point une araignée, c'est un ange avec des ailes bleues, et cet ange est mon fils. » La vision dura douze heures, et, probablement, l'accès de fièvre aussi.

Riez donc, *esprits forts!* Mais quand vous aurez assez ri, prêtez l'oreille aux paroles édifiantes que ce souvenir, au bout de cinquante ans, arrache à Mme la comtesse : « Hélas! d'après la « vision que j'avais eue, d'après une telle grâce de Dieu, j'aurais dû devenir *une sainte!*... Il ne suffisait pas de croire et d'être touchée, il fal-

lait consacrer à Dieu seul toute son imagination, toute sa *sensibilité*!.... J'ai attribué tous les malheurs particuliers qui m'ont accablée depuis, à la légèreté, à l'ingratitude qui m'ont empêchée de reconnaître cette faveur miraculeuse comme je l'aurais dû. »

Dire à Mme la comtesse qu'elle est réellement devenue *une sainte*, comme elle en forme ici le vœu, serait une grosse flatterie que son humilité toute chrétienne lui ferait une loi de repousser; mais si quelque chose a dû la consoler de n'être point arrivée encore à ce degré de perfection, c'est d'avoir été, depuis long-temps, proclamée *mère de l'Eglise ;* et quoique ce titre lui ait été décerné par un réprouvé, il n'est pas moins glorieux de l'avoir conquis par soixante ans d'une vie exemplaire, et dix volumes d'écrits ascétiques et mystiques. . . . . . .

Mme la comtesse n'étant point morte de sa rougeole, elle alla prendre les eaux de Spa pour recouvrer la fraîcheur de son teint. Elle avait pour compagnon de voyage un major d'infanterie qui était bien, certes, l'homme le plus sensible de toutes les troupes du roi, tant à pied qu'à cheval. Mais que le lecteur alarmé pour l'innocence de sa belle compagne se rassure promptement! La sensibilité merveilleuse du major n'a-

vait pas le beau sexe pour objet : elle eût fait de lui, s'il eût vécu un peu plus tard, le premier gastronome du siècle. Il se met à table à Colmar, avec Mme de Genlis : on sert un poisson nommé *férare*, dont le foie est bien plus gros et bien meilleur que celui de la lotte. Mme de Genlis, pour en goûter, le mange tout entier. Le pauvre major, qui la regardait faire, sent son cœur qui crève, et le voilà qui se met à fondre en larmes! Ah! que feu d'Arnaud-Baculard n'a-t-il su ce trait touchant! Quelles belles pages à ajouter aux *Délassemens de l'homme sensible!*

Quant à Mme la comtesse, avec un cœur et un estomac de fer, elle n'en continua pas moins de faire ses quatre repas à la barbe du malheureux major. Ce chapitre, que Montaigne, dans le langage encore non poli de son temps, eût appelé le chapitre *de la gueule*, durerait encore, si Mme de Genlis, tout en dévorant à Lausanne les belles truites saumonées du lac de Genève, n'eût rencontré Mme de Crouzas, qui fut depuis beaucoup plus connue sous le nom de *Montolieu* (1). Elle fit connoissance chez elle avec le fameux médecin Tissot; mais pendant que le docteur gué-

(1) Mme de Genlis dit, dans le second volume de ses Mémoires, qu'elle fut le premier éditeur du roman de *Caro-*

rissait les malades, Mme la comtesse tuait, ou du moins mettait en danger les hommes qui se portaient le mieux du monde. Elle jouait de la harpe et chantait tous les soirs chez sa nouvelle amie. Il s'y trouvait, un jour, un des premiers amateurs du pays, qui était en grand deuil. Mme la comtesse, qui chantait merveilleusement l'air fameux : *J'ai perdu mon Eurydice*, se fait un plaisir d'en régaler la société de Mme de Crouzas. Mais à peine en a-t-elle chanté les six premières mesures, que voilà l'amateur suisse qui, aussi sensible que le major dont nous venons de parler, pleure, sanglotte, et tombe sans connaissance sur sa voisine. Mme la comtesse s'arrête, interroge, et elle apprend que l'infortuné vient lui-même de perdre une *Eurydice* qu'il adorait. Aussitôt elle changea de ton et de mouvement ; et le sourire reparut sur les lèvres de ce trop tendre époux. Y a-t-il beaucoup de traits semblables dans la

---

line de Lichtfield, par Mme de Crouzas, présentement Mme de Montolieu. Cette assertion est formellement démentie par la *Gazette de Lausanne* du 25 mars 1825. Ce premier éditeur fut M. d'Eyverdun, auquel l'auteur avait confié son manuscrit.

La même lettre dément l'anecdote rapportée par Mme de Genlis, sur la déclaration d'amour faite par le célèbre historien Gibbon à Mme de Crouzas.

vie de cet Orphée, dont Mme la comtesse jouait alors le rôle?

Maintenant, attention! Nous allons partir de Lausanne pour Genève et Ferney. Notre belle voyageuse n'avait point de lettres de recommandation pour le patriarche. Elle se contenta de lui écrire un petit billet, et le data assez maladroitement du mois d'*août*, au lieu du mois d'*Auguste*, ce qui était s'exposer à passer pour une *Welche*. Voltaire lui fit néanmoins une réponse fort gracieuse; mais à peine eut-elle reçu son invitation, qu'il lui prit une frayeur enfantine. Elle n'ignorait pas quelle était l'étiquette établie pour les jeunes femmes : dès qu'elles apercevaient la robe de chambre du grand homme, il fallait frissonner, pâlir, prononcer des mots entrecoupés, puis se précipiter dans ses longs bras, suffoquer, sanglotter, et enfin tomber dans une pâmoison complète. Tout le calcul de Mme la comtesse se trouva dérangé : trompée par une montre qui allait en dépit du bon sens, chose impardonnable, on l'avouera, dans le pays de l'horlogerie, elle arrive à Ferney trois quarts d'heure trop tôt. « Je suis sûre, dit-elle, que j'aurai coûté quelques pages au philosophe; mais je m'en console, en songeant qu'il ne faisait plus de tragédies. Je ne l'aurai empêché que d'é-

crire quelques impiétés, quelques tirades licencieuses. »

Rien n'était encore disposé pour la présentation ; il fallait aller attendre le moment propice en se promenant dans le jardin. La mauvaise étoile de Mme la comtesse la conduit sous un berceau de treillage fort bas ; elle y brise toutes les plumes qui ombrageaient sa tête ; elle se baissait à chaque pas, et, en se baissant, elle marchait sur sa robe, elle déchirait ses jupons. Tant était profond son désespoir, qu'elle eût voulu être transportée, d'un coup de baguette, dans son auberge de Genève. Mais un domestique accourt tout essoufflé : monsieur venait de descendre au salon. Mme la comtesse s'achemine vers le château.

Avant d'entrer dans le salon, elle jette les yeux sur une glace : elle se voit décoiffée, ébouriffée, enfin une mine *véritablement piteuse ;* mais il n'y avait plus moyen de reculer : elle entre, et s'avance gravement. Le patriarche lui baise la main : aussitôt elle l'embrasse de très-bon cœur, mais *intérieurement.* Son maintien était toujours calme et digne. Bientôt pourtant elle fut sur sur le point de perdre son aplomb. Un peintre qui se trouvait là montra quelques-uns de ses ouvrages : dans le nombre était une

Vierge tenant l'Enfant Jésus. A cet aspect, le philosophe lâche un de ces quolibets dont il a sali vingt volumes de ses œuvres. Mme de Genlis pensa, non sans raison, que c'était blesser toutes les bienséances, de s'exprimer avec ce cynisme devant une jeune femme qu'il recevait pour la première fois, et qui ne s'était pas affichée pour un esprit fort. Extrêmement choquée, elle se tourna vers Mme Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle. Il changea d'entretien, parla de l'Italie et des arts comme il en a écrit, c'est-à-dire sans connaissance et sans goût (cette observation est de l'auteur). Après le dîner, il conduisit ses convives dans le village de Ferney. Il y avait fondé plusieurs établissemens très-utiles : Mme de Genlis le trouva là plus grand que dans ses livres.

De retour à Paris, la jeune comtesse partagea son temps entre l'histoire naturelle, la chimie et l'art dramatique. Mais, hélas! elle n'eut que trop de succès dans ce dernier genre. Ses petites comédies, jouées par de petites filles, excitaient un véritable *enthousiasme :* c'est elle-même qui le dit, et qui le dit deux fois dans la même page. Faut-il s'étonner si les serpens de l'envie se dressèrent et se mirent à siffler avec un redoublement de violence? Les dames de la duchesse de

Chartres refusèrent toutes d'assister aux représentations, c'est-à-dire aux triomphes de leur illustre compagne. Bien plus, le croirait-on? Mme de Montesson, sa propre tante, et le duc d'Orléans lui-même affectèrent de ne point y paraître. L'amitié s'alarma pour l'objet de tant de jalousie et de haine. Dans un moment où les applaudissemens ébranlaient la salle, le chevalier de Chastellux accourut, les yeux pleins de larmes, vers la muse qui enfantait tant de prodiges : « Ce jour est beau, noble comtesse, s'écria-t-il, mais il annonce des orages qui me font trembler pour vous. » C'est absolument ce que Nicole avait dit à Racine, quand ce grand poëte eut cueilli ses premières palmes tragiques. Mais on ne peut fuir sa destinée : Racine n'en composa pas moins *Britannicus* et *Phèdre*, et Mme de Genlis, *la Colombe*, *les Flacons* et *l'Enfant gâté*.

Il ne fallut rien moins qu'un évènement aussi extraordinaire que l'arrivée de Voltaire à Paris pour détourner l'attention publique, exclusivement fixée, jusque-là, sur notre belle et docte comtesse. On voit bien, et il faut le lui pardonner, qu'elle ne sut pas fort bon gré à l'illustre vieillard d'être venu troubler son triomphe. Le petit article qu'elle lui consacre est d'un laconisme admirable : « M. de Voltaire vint et mou-

6

rut à Paris. » Nous avons, en revanche, plusieurs pages sur la visite de la galerie du Palais-Royal par l'empereur Joseph II; et savez-vous pourquoi? C'est que ce fut Mme la comtesse ellemême qui servit de *cicerone* à ce prince; c'est elle qui, se trouvant dans cette galerie comme par hasard, lui expliqua le sujet et la *généalogie* de chaque tableau avec tant de netteté et de goût, que S. M. impériale parut prendre *le plus vif intérêt* à la conversation de Mme la comtesse. En revanche, Mme la comtesse lui trouva une figure fort agréable et d'excellentes manières.

L'éditeur des *Mémoires de Mme de Genlis* a mis un assez long intervalle entre les deux premiers volumes et les suivans. Nous imiterons sa marche, et nous profiterons de cette pause pour faire quelques observations sur le style de l'auteur. Le rédacteur d'une notice citée plus haut (1) a dit : « Le style de Mme de Genlis est généralement pur, correct, et même élégant. Il est permis toutefois de s'étonner que les critiques les plus estimés semblent avoir une phrase toute faite sur ce point. Comment, au milieu de ces louanges banales, ne s'est-il pas élevé encore un homme de goût qui ait fait observer que très-fréquem-

(1) *Biographie des vivans.*

ment les longues périodes de Mme de Genlis, hérissées de pronoms relatifs, de particules et de conjonctions, se traînent avec pesanteur, et gagneraient beaucoup à être coupées? » S'il avait pu nous rester des doutes sur l'équité de ce jugement, ils se seraient dissipés à la simple lecture des deux volumes que nous venons de parcourir page par page. Sans contredit, des Mémoires ne doivent pas être écrits du style élevé et soutenu d'un éloge académique; il doit y régner de l'aisance, du naturel, et, si l'on veut même, une sorte de familiarité; mais cet aimable abandon doit-il jamais aller jusqu'à la négligence et la trivialité? Nous ne parlons pas ici des anecdotes de mauvais goût, comme celles du *sacré chien*, et du voyage à franc-étrier, *les jambes empaillées;* nous ne nous arrêtons même pas à des traits comme celui-ci : « L'aubépine, *enseigne du printemps*, » qui pourrait rappeler le violon des *Précieuses ridicules* : « *L'âme des pieds*. » Nous glisserons légèrement sur l'accord parfait de la musique terrestre, formé de trois tons donnés par la nature, de même que celui des cieux est formé par trois sentimens qui, *comme la Trinité*, n'en font qu'un seul, l'amour, la reconnaissance et l'admiration. » Nous doutons que cette définition de la Trinité, com-

parée à l'accord de *ut mi sol*, quoiqu'elle vienne d'une mère de l'Eglise, fasse fortune en Sorbonne ou dans la Faculté de théologie. Mais bornons-nous au langage, et demandons, non aux académiciens, mais à toutes les personnes des deux sexes qui ont l'habitude des bons écrits, de quel style sont les phrases suivantes :

« Cette nouvelle la frappa d'un trait *mortel*, et aussitôt elle tomba dans une consomption *mortelle*. »

« Je coupai mes *longs* cheveux, ce qui fut *long*. »

« Je me *promenais* au Palais-Royal; je vis une femme qui se *promenait*. »

« En passant près d'un *bois*, il entendit crier dans le *bois*....... et, mettant l'épée à la main, il s'enfonça dans le *bois*. »

« J'aimais alors beaucoup la *danse*, et quand on *dansait*, je *dansais* toutes les *contredanses*, et ne quittais la *danse* que la dernière de toutes les *danseuses*. »

Si nous ne craignions de prolonger cette triste nomenclature de tous les *lapsus calami* de Mme la comtesse, nous nous permettrions de relever quelques locutions étranges, comme *jeune personne*, employé à tout moment pour *jeune femme*, ce qui est tout à fait contre l'usage,

jeune personne signifiant exclusivement une jeune demoiselle. A chaque page on lit des phrases telles que celles-ci : « Là, je rencontrai M. le présideut, *un* respectable vieillard; M. le comte, *un* Polonais de haute distinction; Mme la marquise, *une* charmante petite femme; Mme la vicomtesse, *une* railleuse impitoyable, etc. Cet *un* et cette *une* sont de purs anglicismes; et cependant, comme nous le verrons par la suite, Mme de Genlis n'a jamais été forte sur l'anglais.

Elle nous annonce de *nouvelles nouvelles*, pour célébrer sa quatre-vingtième année. Espérons qu'elle les écrira avec une autre plume que ses Mémoires, et qu'elle n'y laissera pas autant de taches que celles que nous venons d'indiquer.

En publiant sa seconde livraison, Mme la comtesse de Genlis se serait écriée en latin, si elle l'avait su : *Paulò majora canamus!* Prenant la chose pour faite, nous dirons de notre côté, *paulò pejora*, et nous espérons que Mme la comtesse voudra bien agréer la petite variante. Le temps des joyeuses aventures est passé; nous ne verrons plus la nouvelle héroïne de ces Mémoires faire des niches à ses vassaux picards, courir la poste à franc-étrier, *les jambes empaillées*, se rouler en chemise dans la queue d'un commissaire, et divertir, en un mot, par ses bouffonneries, le monde

qu'elle édifiait par ses vertus. Elle n'achevera point ses deux nouveaux volumes, sans atteindre à la terrible époque où toute joie cessa en France.

La folâtre déité qui avait présidé aux vertes années de Mme la comtesse de Genlis, parut lui tourner le dos, du jour où elle fit partie de la petite cour du Palais-Royal. Ce temps fut le plus malheureux de sa vie, quoiqu'elle fût, ainsi qu'elle a pris soin de nous en prévenir, *dans tout l'éclat de sa fraîcheur, de ses grâces et de ses talens.* Mais voilà précisément pourquoi tant de jalousies et de haines s'armèrent contre elle; aussi la mélancolie, et, si l'on veut même, la misanthropie, s'emparèrent-elles si profondément de son âme, qu'un jour, au milieu des plaisirs bruyans d'une société nombreuse, elle se retira dans un petit coin, et, sans plume ni papier, y composa une pièce de vers qui commençait ainsi :

Secret ennui, sombre langueur,
Dégoût du monde et de la vie,
Poison qu'une main ennemie
Semble répandre dans mon cœur, etc.

Ce fut pourtant au milieu de ce *secret ennui*, de cette *sombre langueur*, que la grave institutrice des enfans du premier prince du sang conçut le projet d'un petit divertissement auprès duquel pâlit l'histoire du *sacré chien*, ou toute autre

gentillesse dont les lecteurs n'ont sûrement point perdu le souvenir. Il y avait dans ce temps-là à Paris une grande et belle dame polonaise, qui était au moment de retourner dans son pays. La comtesse Potocka, c'était son nom, se vantait d'avoir vu tout ce que la capitale de la France renfermait de curieux. « Je parie, lui dit Mme de Genlis, que c'est justement le plus curieux que vous avez oublié de voir. Comme vous ne le devineriez jamais, je vais vous le dire : ce sont les guinguettes où le peuple prend ses ébats ; en un mot, *les Porcherons*. Il faut absolument qu'avant votre départ, je vous fasse faire connaissance avec *le Grand-Vainqueur*. » La belle Polonaise accepte, sans trop savoir à quoi elle s'engageait. Au jour dit, elle vient souper chez Mme de Genlis ; elle était excessivement parée ; l'or et les diamans étincelaient sur toute sa personne. On lui déclare qu'il faut dépouiller toutes ces merveilles, pour se travestir en cuisinière. Pendant qu'elle hésite, Mme la comtesse lui donne l'exemple ; mais que cet exemple était facile à donner et difficile à suivre ! Déguisée en grisette, Mme de Genlis, c'est elle qui nous le dit, ne perdit rien de ce que son visage avait *d'élégant et de distingué ;* elle était même *plus remarquable qu'avec un bel habit ;* tandis que l'infortunée Polonaise,

qui avait besoin de parure (remarquez le trait), avait réellement toute la tournure d'une Margoton. Ces deux dames prirent le bras de M. de Genlis et d'un de ses amis, travestis en domestiques à livrée, et elles firent leur entrée, à minuit, au *Grand-Vainqueur*. On croit y être soi-même avec elles, quand on lit le récit suivant :

« Nous trouvâmes une très-nombreuse assemblée à la guinguette. *J'y eus les plus grands succès :* je fis tout de suite la conquête du coureur de M. le marquis de Brancas, qui, en servant son maître, avait dû me voir vingt fois à table; mais il ne me reconnut nullement. Ce costume, qui vieillissait la comtesse Potocka, me rajeunissait de dix ou douze ans. Nous jouâmes si bien nos rôles, que personne n'eut le moindre soupçon de nos déguisemens. Je commençai par danser, avec toute la niaiserie villageoise, un menuet avec le coureur, et ensuite une contredanse. Pendant ce temps, un de nos cavaliers nous commandait une salade et des pigeons à la crapaudine *pour nous rafraîchir.* Nous nous établîmes à une petite table, où nous fûmes d'une gaîté folle.

« Une scène très-inattendue vint mettre le comble à notre joyeuseté. Il était fort commun d'entrer à la guinguette en chantant; tout à coup,

nous entendîmes crier à tue-tête la chanson si connue :

Lison dormait dans un bocage,
Un bras par-ci, un bras par-là (1)

Nous regardâmes du côté de la porte, et nous vîmes deux personnes qui entraient en chantant ces paroles et en dansant, l'une vêtue en servante, et l'autre avec l'habit de livrée d'un de mes gens. Je les reconnus à l'instant. Je me lève, et je vais en courant me jeter au cou de la servante : c'était ma mère, à laquelle un chambellan du roi de Pologne donnait le bras. Notre joie redoubla ; il y avait, en effet, *bien de la grâce* dans cette plaisanterie de la part d'une personne de l'âge de ma mère. Cette soirée fut assurément l'une des plus gaies *et des plus charmantes* que j'aie passées de ma vie. Nous ne nous arrachâmes du *Grand-Vainqueur* qu'à trois heures du matin. »

La comtesse Potocka prit le chemin de la Pologne, et la comtesse de Genlis celui d'Italie, où elle devait avoir le plaisir d'accompagner Mme la duchesse de Chartres, qui s'était proposée de faire ce voyage *alla sordina*, c'est-à-dire sans permission du roi. La princesse, pour donner le change,

---

(1) Un vieil amateur nous fait observer que ce n'est pas *bras* qu'il y a dans la chanson, mais un autre mot qui donne à Lison une attitude un peu moins honnête.

se dirigea d'abord sur Bordeaux avec le prince son époux. On leur y donna de très-belles fêtes; mais Mme de Genlis affirme n'avoir rien vu de plus *miraculeux* dans cette ville, que la chevelure d'une certaine baronne de Clugny, belle-sœur de l'intendant de la province. Cette chevelure était en effet un miracle qui ne s'était pas renouvelé depuis Absalon. Ce fils de David est immortalisé, parce que les cheveux qu'il se faisait couper tous les ans pesaient deux cents sicles ou trente-une onces, poids de Paris; mais qu'eussent-ils été ces cheveux si célèbres, si on les eût comparés à ceux de notre baronne? Ce n'était point une petite femme, nous dit la véridique voyageuse; elle portait, selon la mode du temps, des robes à longue queue : eh bien! si, étant debout, elle venait à détrousser son chignon, les spectateurs confondus voyaient sa chevelure l'envelopper entièrement, et dépasser *d'un demi-pied* la queue de sa robe. Nous avons calculé que, d'après cette donnée, les cheveux de Mme la baronne ne pouvaient avoir moins de sept pieds de longueur, et un savant géomètre a bien voulu approuver notre calcul. Si on eût osé abattre cette forêt, elle eût pesé, non pas seulement trente-une onces, comme la tonte du bel Absalon, mais au moins trois ou quatre livres.

Après avoir donné la description des réjouissances qui se firent à Bordeaux en l'honneur du duc de Chartres, Mme la comtesse fait l'observation très-exemplaire que les acclamations redoublées des habitans exprimaient l'amour *qu'ils avaient* encore *pour le sang royal.* Qui donc leur apprit ensuite à le répandre, ce sang si cher et si vénéré? Les yeux de Mme la comtesse ne découvrent-ils pas au premier rang, dans les fêtes brillantes dont elle nous parle avec complaisance, celui qui n'était alors si bien accueilli des Bordelais qu'à cause du roi, dont il avait l'honneur d'être le parent, et qui depuis..... Ce n'est pas la seule occasion, nous le verrons, où Mme de Genlis a eu des distractions aussi malheureuses en parlant du premier et du plus coupable des révolutionnaires et des régicides.

« Notre voyage, dit-elle, fut un enchantement continuel. Que dut penser, dix-sept ou dix-huit ans après, *l'infortuné prince* objet de tant d'hommages, lorsqu'il traversa cette même route, déchu de son rang, dépouillé, prisonnier et proscrit!..... »

Eh quoi! madame la comtesse, la plume ne vous est pas tombée des mains en traçant ces incroyables paroles! Vos oreilles n'ont pas été assourdies à l'instant même par des millions de voix qui,

d'un bout à l'autre de l'Europe, vous crient : « Est-ce que vous seriez assez malheureuse pour que votre esprit, à défaut de votre cœur, vous suggérât ce que *devait penser* votre *infortuné prince*, lorsqu'une main, à laquelle nul mortel n'échappe, se fut enfin appesantie sur l'auteur de tant de désastres? Où était notre roi, que vous voudrez bien nous permettre aussi d'appeler *infortuné*, lorsque celui qui avait prononcé son arrêt de mort et fraternisé avec ses bourreaux, était emmené prisonnier dans le midi de la France? Où était, à la même époque, notre *infortunée* reine? n'attendait-elle pas dans les cachots de la Conciergerie le coup qui devait la rejoindre à son auguste époux? Demanderez-vous encore ce que *dut penser* le personnage objet d'une compassion si louable? Quant à vos lecteurs, ils penseront ici qu'il existe un Dieu vengeur.

Mais Mme la comtesse ne laisse point d'accès dans son esprit à des idées aussi importunes; et après cette légère exclamation, elle poursuit la relation de tous les plaisirs qu'elle goûta dans sa route. Un des moins vifs ne fut pas celui que lui procura un certain M. de Roufignac, qu'elle avait connu jadis, et qui se trouvait alors à Antibes.

Ce M. de Roufignac, qui, malgré son nom, n'était pas un personnage de comédie, fut averti

par un courrier que *la dame de ses pensées* passerait entre onze heures et minuit devant sa porte, et qu'elle espérait qu'il aurait la galanterie *romanesque et chevaleresque* de lui donner une tasse de bon bouillon. Le billet reçu, qu'imagine le tendre Roufignac? une chose très-extraordinaire, comme le dit fort bien notre voyageuse. Ce tendre Gascon avait entendu dire que rien au monde n'était meilleur que le bouillon d'ours, et précisément il avait chez lui un ours apprivoisé. Son cœur n'hésite pas entre sa dame et son ours : la sentence du pauvre animal est prononcée, et le voilà dans la marmite! M[me] la comtesse arrive, et demande son bouillon; il était fort rouge, mais le meilleur qu'elle eût jamais savouré. Elle s'étonne, elle interroge; la vérité lui est dévoilée. Les larmes d'attendrissement lui en vinrent aux yeux. « Ah! cher Roufignac, s'écria-t-elle, quel sacrifice! Vous avez donc renouvelé pour moi, et en grand, l'histoire du *Faucon* de La Fontaine! — Ah, belle et chaste comtesse, put s'écrier aussi l'amoureux chevalier, vous avez donc lu les *Contes de La Fontaine?*

L'ours bu et mangé, on se remet en chemin; mais voici que les choses ne se passent plus comme dans le *Faucon* du bonhomme! Il nous montre sa *Clitie* récompensant du don de sa main

la tendre attention du pauvre *Fédéric*. Mais qu'il n'en alla pas de même avec notre volage comtesse! Elle avait encore son bouillon d'ours dans l'estomac, quand elle rencontre l'ambassadeur de France, qui se rendait à Gênes. Il avait pour secrétaire un *très-aimable jeune homme*, appelé *M. de Moustiers*. Adoptant déjà les usages d'Italie, il s'offre à Mme la comtesse pour son *sigisbé*, et Mme la comtesse, pour ne pas se singulariser, accepte la proposition du très-aimable secrétaire; mais en tout bien, tout honneur, nous n'avons pas besoin d'en faire la remarque. Qui pourrait ignorer que notre héroïne n'a jamais connu que l'amour platonique? Nous allons, au reste, en avoir une nouvelle preuve.

Mme la duchesse de Chartres s'arrêta quelques jours à Modène, chez le duc son grand-père. Ce prince avait pour premier chambellan un certain comte de Lascaris, qui n'était ni jeune, ni beau, ni aimable. Dès le premier coup-d'œil, la jolie compagne de la princesse française tourne la tête du vieux seigneur italien, et il dresse aussitôt ses batteries. Il donne à la belle comtesse un appartement magnifique : tout y était glace, et même le plafond. Un soir, Mme de Genlis était fort occupée de la rédaction de son journal; elle entend soudain un petit bruit; elle lève les yeux,

et voit avec beaucoup d'étonnement un panneau de glace s'entr'ouvrir. Qu'en sort-il ? on l'a déjà deviné : et voilà le gros petit chambellan aux pieds de la vertueuse comtesse. Scandalisée plus encore qu'effrayée, elle se lève brusquement ; la table sur laquelle elle écrivait tombe sur l'entreprenant Italien, la lumière s'éteint, les combattans se trouvent dans une éclipse totale. La comtesse pousse des cris aigus, sa femme de chambre accourt en chemise, une bougie à la main ; le chambellan furieux regagne sa porte secrète, et disparaît comme un personnage de mélodrame. Mais par malheur, il avait reçu une grande écorchure à la joue ; et le lendemain matin, autant de personnes il rencontrait, autant de questions sur cette joue meurtrie. Il eût bien voulu dissimuler ; mais l'indiscrétion de la soubrette, et même un peu celle de la maîtresse, à ce qu'elle avoue, apprirent à toute la ville de Modène ce que c'était que de se jouer à la vertu de Mme la comtesse.

Elle place ici une autre aventure nocturne sur laquelle nous glisserons très-rapidement ; l'amour n'y joue aucun rôle, et d'ailleurs, l'auteur en avait déjà fait part au public dans ses *Souvenirs de Félicie* : c'est la grande et mémorable histoire du seul coup de poing qu'elle ait donné

dans sa longue vie. Le lieu de la scène est à Reggio, et le personnage sur qui s'appesantit la main de la dixième muse, une grosse vilaine servante folle, qui s'était mise en devoir de l'étouffer avec un oreiller, précisément comme Othello étouffa la tendre Desdemona. A ce trait de vigueur personnelle dont nous ne doutons point, l'historienne a cousu un trait de niaiserie d'une de ses compagnes de voyage, auquel nous refusons absolument de croire, et que voici : La folle entra dans la chambre de la jeune comtesse de R***, aujourd'hui femme d'un duc et pair, pendant qu'elle se coiffait pour le bal de la cour, et elle lui versa un pot à l'eau sur la tête. Les gens de la comtesse de R*** voulurent assommer la folle; mais leur maîtresse, persuadée que tel était l'usage des servantes de Reggio, dit fort posément qu'il fallait respecter la coutume des pays où l'on se trouvait. Quoique la scène se passe en Italie, nous ne dirons pas avec le proverbe : *Se no è vero, è bene trovato;* nous y ferons cette petite variante : *Non è vero, e male trovato.* Nous traiterons avec aussi peu de respect cette autre assertion de Mme la comtesse, que la harpe, il y a quarante ans, était un instrument *inconnu* à Venise et dans toute l'Italie. « Aussi, dit-elle, j'excitai *beaucoup d'admiration* avec

la mienne. » Quant à l'admiration, nous ne nous permettrons pas d'en douter, quoique la noble virtuose revienne un peu trop souvent sur le chapitre des admirations dont elle était l'objet; mais nous ne serons pas d'aussi bonne composition pour la harpe. Sans remonter jusqu'à celle du roi David, dont l'existence est en quelque sorte un article de foi, nous ne dissimulerons pas notre surprise de voir une dame qui sait tant de choses, ignorer que nulle part la harpe n'a été aussi connue, de tout temps, que dans la Calabre, réputée jusqu'ici partie de l'Italie. Mme de Genlis nous répondra que ces petites harpes sans pédales ne sont pas dignes d'être comparées à celle qui la suivait dans ses voyages; mais nous lui répliquerons que l'instrument, pour le fond, est toujours le même; et qu'elle serait aussi bien venue à soutenir qu'une harpe n'est point une harpe, parce qu'elle n'est pas à double mouvement, comme celles de la nouvelle invention de MM. Erard. Voilà comme, en croyant se vanter d'une prouesse, Mme de Genlis ne nous fournit qu'une triste preuve de plus que son savoir, même dans les choses qui sembleraient devoir lui être le plus familières, est loin d'égaler son assurance.

Partout et sans cesse, néanmoins, elle se dépeint comme plus zélée pour les sciences que ne

le furent jamais Philaminte et sa docte fille Armande. Entend-elle dire aux postillons que l'on découvre la ville de Rome, une émotion profonde s'empare de tous ses sens, et finit par produire une espèce de folie. Il lui semble qu'elle va rencontrer Horace, Virgile et Cicéron : dans son délire, elle embrasse tout ce qui est dans la voiture, et son visage est inondé de larmes. Elle ne recouvre un peu de sang-froid, que lorsqu'elle voit devant elle le cardinal de Bernis, l'homme le plus aimable, dit-elle, qu'elle ait jamais connu. Que d'attentions, en effet, eut ce noble et magnifique prélat pour Mme la comtesse! Non content de lui avoir donné un superbe appartement dans son hôtel, il lui envoyait tous les matins un immense plateau chargé de glaces et de petits pots de blanc-manger, que l'on renouvelait deux ou trois fois par jour. A table, si le cardinal était obligé d'avoir la duchesse de Chartres à sa droite, il avait soin que Mme de Genlis fût à sa gauche. Que de galanterie! La belle comtesse imagina un moyen de la reconnaître : elle se baignait tous les soirs, et aussitôt qu'elle était dans le bain, on avertissait Son Eminence, qui venait, *avec son neveu,* causer avec elle pendant trois quarts d'heure. Il n'est plus question de ce neveu, et c'est dommage. En revan-

che, l'aimable voyageuse a grand soin de nous dire que, comme il faut absolument, dans ce pays-là, qu'une belle dame ait un *cavaliere servente* (qu'elle écrit *servante*), le bon cardinal prit la peine de lui en donner un de sa main : c'était un certain prince de Palestrine, galant de soixante-douze ans bien comptés. Peut-on rien voir de plus édifiant ?

Il ne fallut rien moins que les beaux yeux et la harpe de Mme la comtesse (car cette harpe et ces beaux yeux reviennent à toutes les pages), pour distraire son cavalier-servant du chagrin que lui causait un petit vol dont il venait d'être la victime. On voyait dans ses jardins un obélisque antique de cinquante pieds de haut. Le cardinal Albani, qui était passionné pour l'antiquité, devint tellement épris de l'obélisque de son voisin, qu'il en avait perdu le boire et le manger. Il va le trouver, et lui en offre un fort beau prix; mais le prince de Palestrine n'était pas moins amoureux de son obélisque, et il ne veut entendre à aucune proposition quelconque. La passion du cardinal s'en irrite, comme c'est l'usage : que devenir ? Il n'y a plus que l'enlèvement qui puisse le rendre possesseur de l'objet de ses vœux, et l'enlèvement est résolu. Mais ce ne sont point de ceux que l'on exécute seul, ou

avec l'aide d'un confident. Dès la nuit suivante, quatre mille hommes musculeux escaladent le jardin du vieux prince, enlèvent son obélisque chéri, et l'*apportent* (c'est l'expression de l'historiennc) à la triomphante éminence, qui le *mit* (autre expression de choix) au milieu d'une belle pelouse de sa *villa Albani*. Comme on ne peut pas faire mettre l'épée à la main à un cardinal, et qu'on ne la tire pas très-facilement du fourreau à soixante-douze ans, on s'attend du moins à voir le prince dépouillé intenter un bon procès au cardinal; mais Son Eminence était si puissante, si redoutable, que force fut à Son Altesse de concentrer son désespoir dans son cœur.

La comtesse ne nous dit pas jusqu'à quel point elle était parvenue à consoler son vieux *servente*, lorsqu'elle accompagna la duchesse de Chartres à Naples. Les aventures extraordinaires l'y suivirent elle-même : la première fut que d'audacieux fripons lui volèrent en plein midi, tout en arrivant, deux porte-manteaux qui contenaient ses vertugadins. Sa présentation était cependant fixée au lendemain : quel embarras! l'ambassadeur de France s'empressa d'emprunter des vertugadins à des dames napolitaines; mais ils se trouvèrent tellement construits, qu'ils relevaient d'un pied les jupes de Mme la comtesse, de tellc sorte qu'elle

montra tout à la fois son visage et ses jambes à la cour des Deux-Siciles. Mais bientôt nous allons la voir consolée de cette petite tribulation : voici sa harpe, cette céleste harpe dont il a déjà été question deux ou trois cents fois dans le cours de ses Mémoires, qui va encore jouer son rôle.

« Comme cet instrument, répète-t-elle, *n'était point connu en Italie*, la reine eut une envie démesurée de m'entendre : elle me le demanda avec toute la grâce possible, en me disant que *nous ferions de la musique entre nous*, et qu'elle y chanterait. En effet, ce petit concert se passa dans son cabinet. Il commença par ma harpe : la reine, pour me voir jouer, était assise à côté de moi, à ma droite; elle fut si *enthousiasmée*, que dans un de ses transports *elle me baisa la main*. Je pus donc écrire sur mon journal que je n'avais pas voulu baiser la main de la reine, et qu'elle avait baisé la mienne. » Pour entendre ces dernières lignes, il faut savoir que lorsque Mme de Genlis fut présentée à la reine de Naples, on lui dit qu'après avoir fait ses trois révérences, elle verrait Sa Majesté lui tendre la main, et qu'aussitôt elle ne devait pas manquer de la porter à ses lèvres. Mais c'est justement d'après cet avis que s'arrangea l'altière comtesse. Dès que la reine lui tendit la main,

elle fit trois révérences en arrière, et s'applaudit intérieurement d'avoir ainsi éludé l'étiquette. Au reste, c'est un devoir et une satisfaction pour nous d'observer ici, qu'après avoir fait la part de son amour-propre, comme elle la fait partout et avant toutes choses, Mme de Genlis se montre parfaitement juste envers la reine Caroline, sœur de notre infortunée Marie-Antoinette. Vainement le Corse farouche, qui fit descendre du trône de Naples les enfans de saint Louis, pour y faire monter un palefrenier, prodigua-t-il, dans sa rage, à une reine qui ne fléchit jamais devant lui, les noms d'*Athalie* et de *Jésabel;* Mme de Genlis, qui avait su apprécier cette princesse, en trace le portrait suivant : « La reine de Naples ressemblait beaucoup à la reine de France, sa sœur. Elle avait moins d'éclat et de noblesse; mais sa physionomie était extrêmement douce, ses manières étaient remplies de grâces ; elle avait des talens, de l'esprit, de l'instruction; elle aimait beaucoup la musique, elle chantait agréablement l'italien. Nous la vîmes deux ou trois fois, dans son intérieur, donner des leçons aux princesses ses filles. Elle leur expliquait des livres d'histoire en estampes, et parfaitement bien. Lorsqu'elle sortait de l'appartement de ses enfans, ils se mettaient tous à pleurer, ce

qui prouve combien elle avait de tendres soins pour eux, et combien elle avait su s'en faire aimer. »

En vérité, Mme de Genlis est si royaliste dans cette page et les suivantes, que nous sommes tentés de la dénoncer aux libéraux. Après avoir fait un éloge aussi franc de la reine de Naples, voici ce qu'elle dit du roi Ferdinand, son auguste époux :

« Ce prince était très-bon et très-affable : il était tellement chéri de ses sujets, que lorsqu'il traversait à cheval les quartiers les plus populeux de la ville, il ne pouvait plus en sortir; c'était à qui se précipiterait sur lui pour lui baiser la main, et le combler de bénédictions dans le langage le plus familier. Son éducation avait été si négligée, qu'il ne savait pas alors parfaitement l'italien; il ne parlait que le napolitain : c'est pourquoi tous les opéras comiques, genre de spectacles qu'il aimait particulièrement, étaient en patois du pays. »

Or, maintenant, messieurs les docteurs libéraux, vous tous enfin *garçons philosophes*, comme vous appelait votre maître Voltaire, écoutez bien ce que vous allez ouïr :

« Qu'on se figure (nous copions mot à mot), qu'on se figure un usurpateur dans son conseil,

n'y pouvant parler qu'un jargon particulier de son pays; cet usurpateur, fût-il le conquérant et le guerrier le plus redoutable, paraîtrait, dans ce cas, d'un ridicule intolérable; *mais la légitimité ennoblit tout;* et le respect qu'elle inspire, fondé à la fois *sur la justice, l'habitude et l'opinion,* ne peut être affaibli que par des vices et de mauvaises actions, et non par de frivoles imperfections qui ne viennent ni de l'âme ni du caractère. »

Mme de Genlis va nous conduire encore à la cour d'une des sœurs de notre malheureuse reine, la duchesse de Parme. Là, comme à Naples, et bien plus encore, ce fut la harpe de l'aimable voyageuse qui joua le principal rôle. Le nom de cet instrument, que Mme la comtesse s'obstine toujours à donner pour inconnu, se lit dix ou douze fois en autant de lignes. La duchesse de Parme ne baisa point, il est vrai, la main de l'habile harpiste, comme l'avait fait la reine de Naples; mais elle ne pouvait plus parler d'autre chose que de la harpe de notre comtesse. Elle lui dit le lendemain qu'elle en avait *la tête remplie,* et qu'elle avait écrit une grande lettre à l'impératrice sa mère, tout exprès pour lui faire envier le bonheur dont elle avait joui de voir la fameuse Française et d'entendre sa harpe.

Nous ne dissimulons pas que nous avons un peu abrégé ce chapitre : la harpe de Mme la comtesse commence à nous peser tant soit peu. Elle se vengera de la franchise de cet aveu en disant comme Sosie :

« Cet homme, assurément, n'aime pas la musique, »

et elle se trompera beaucoup ; car on peut aimer la musique et prendre en aversion les musiciens qui ne parlent que d'eux-mêmes. Tâchons donc de trouver une page où il soit question d'autre chose que de la harpe de Mme de Genlis. Voici un article plus digne d'attention : c'est celui de la campagne navale d'un prince trop fameux, dans la guerre de 1778. On sait tous les bruits qui en coururent ; l'histoire même ne dédaignera pas de recueillir l'épigramme sanglante renfermée dans ces mots amphibologiques d'un psaume : *Mare vidit et fugit;* et jamais biographe n'oubliera la réponse piquante d'une femme mise au rang des laides par Son Altesse : « Monseigneur ne se connaît pas mieux en signalemens qu'en signaux. » Quoi qu'il en soit de la malignité de ces railleries, Mme de Genlis, constamment prête à faire le panégyrique de son *infortuné prince* (on sait que c'est son expression), nous affirme qu'il se conduisit en héros au combat naval d'Ouessant,

et que, *sans l'envie et la calomnie*, la France lui aurait décerné les honneurs du triomphe. S'il eût triomphé, il se fût laissé faire, et serait resté bon prince. Mais écoutons son apologiste raconter ce qui advint : « Le dépit s'empara de monseigneur, et ce dépit eut la plus malheureuse influence sur son caractère et sur sa destinée. Si l'on eût été équitable pour lui, il n'aurait jamais souillé un nom cher à la France et une *grande renommée*. » Sans la *grande renommée*, qui ressemble un peu ici à de la dérision, il y aurait bien quelque chose de vrai dans cette réflexion : mais était-ce à Louis XVI, à la reine Marie-Antoinette, à répondre des sarcasmes des Parisiens? et quelle vengeance que le 6 octobre et le 21 janvier!

Mais nous n'en sommes pas encore là : notre auteur profite des momens qui lui restent pour nous raconter quelques petites anecdotes qui lui sont personnelles; car il faut lui rendre cette justice : jamais elle n'oublie rien de ce qui la concerne. Croirait-on que, tout en témoignant un profond mépris pour les devins et les sorciers, elle se soit mise elle-même à faire la sorcière? Voici pourtant ce qu'elle confesse : elle avait une bonne amie à Bruxelles. Cette comtesse de Mérode, dont il a été question dans les premiers

volumes, ne rougit pas d'écrire à la grave gouvernante des enfans d'Orléans, pour lui donner la plus étrange des commissions. Le croirait-on jamais? elle la prie d'aller trouver le fameux nécromancien Léveillé, dans un taudis enfumé du faubourg Saint-Marceau, et de faire parler cet oracle infaillible, moyennant le prix convenu. Le faubourg indiqué est fort loin du Palais-Royal; et quoique Mme la gouvernante eût les chevaux du prince à sa disposition, elle calcule que ce sera toujours une couple d'heures de dérobées à l'Europe, dont elle est un des flambeaux. En conséquence, qu'imagine-t-elle pour satisfaire sa bonne amie sans se déranger? Elle avait un moyen tout trouvé, direz-vous; c'était de prendre ce ton sententieux et mystique qui lui a valu depuis le titre de *mère de l'Église*, et de tonner contre la présomption coupable de sa jeune amie, assez audacieuse pour vouloir lier commerce avec le prince des ténèbres. Eh bien! il faut vous l'avouer, puisque notre vertueuse comtesse l'avoue elle-même : égarée sans doute par l'esprit tentateur, elle prend la plume, et empruntant le nom profane du nécromancien, elle fait passer à Bruxelles un oracle conçu en ces termes : « La « personne qui veut connaître ses destins fera faire « un anneau de plomb qu'elle portera pendant trois

« jours au petit doigt gauche; ensuite, elle mettra « ledit anneau dans un verre d'eau de fontaine, « qu'elle exposera durant trois nuits au clair de « lune. Au bout de ce temps, elle aura un songe « prophétique qui lui annoncera son sort futur. » Or, maintenant, incrédules, écoutez ce qui advint. La comtesse belge suit aveuglément l'ordonnance magique de la comtesse française, croyant obéir à l'oracle du grand Léveillé; et apparemment, en pareil cas, la foi suffit, car voilà la prédiction qui s'accomplit de point en point! Au bout du temps prescrit, on retire l'anneau du verre d'eau, et la nuit suivante, la jeune amie de Mme de Genlis a un songe prophétique. Elle se voit en grand deuil; un amant qu'elle avait congédié vient tomber à ses pieds et lui baiser la main avec transport. Huit jours après, le comte de Mérode, qui était en parfaite santé, meurt pour avoir bu un verre d'eau fraîche, et l'amant disgracié prend sa place. Convenons que, pour un coup d'essai, Mme de Genlis dut être assez contente d'elle.

Une plus grande joie lui était réservée : elle lance dans le monde son *Théâtre d'éducation,* et aussitôt.....! Elle seule peut peindre dignement la commotion que produisit cet ouvrage dans le monde littéraire.

« A peine mon premier volume eut-il paru, qu'il y eut pour moi enthousiasme général, et dans la société et parmi les littérateurs. Les lettres, les vers se multiplièrent, un nombre infini de personnes demanda à me voir, entre autres M. de La Harpe, qui rédigeait alors *le Mercure*. Tous les journalistes, sans exception, louèrent à l'envi mon ouvrage, et sans aucun mélange de critique. L'ouvrage fut bientôt traduit dans toutes les langues. L'impératrice de Russie le fit traduire avec le russe en regard; cependant, je ne le lui avais point offert; je n'ai jamais fait hommage de mes ouvrages aux princes, à moins qu'ils ne l'aient demandé (1). L'électrice de Saxe me fit l'honneur de m'écrire *pour me demander mon amitié*, et sa lettre était signée d'avance : *votre amie Amélie*. Quand j'allai faire ma cour à Versailles, la reine et toutes les princesses me dirent

(1) Nous ne pensons pas cependant que le roi de Prusse ait demandé à Mme de Genlis de lui faire l'honneur de lui dédier son *Histoire d'Henri IV*. Nous savons seulement qu'il existe une lettre de la main de la susdite dame, écrite pendant les cent-jours, à certain personnage qui avait repris sa place de directeur de l'esprit public. Mme de Genlis se plaint beaucoup, dans cette lettre, de ce qu'on l'a cru capable d'avoir écrit cette histoire pour faire sa cour aux Bourbons, *elle qui les a toujours détestés*.

un mot obligeant sur cet ouvrage. Enfin, jamais on n'est entré dans la carrière des lettres *avec plus d'éclat* et de bonheur. »

Qui croirait pourtant que ce fut du haut de son char de triomphe que Mme la comtesse prit la résolution désespérée de fuir ce monde qui l'idolâtrait, et de se jeter dans un cloître! Héloïse, dira-t-on, en fit autant; mais Héloïse avait tout perdu dans le mortel qu'elle adorait; au lieu que notre comtesse voyait encore à ses pieds des myriades d'hommes aimables qui briguaient l'honneur d'un regard. Elle avait au plus trente ans, et, *à la figure qu'elle avait conservée*, elle aurait pu s'ôter facilement un grand quart de son âge. Nous invitons néanmoins le lecteur à ne pas s'alarmer trop vivement à ces noms de *cloître* et de *couvent*. Celui de Belle-Chasse, où se retira l'illustre gouvernante avec ses élèves, ne ressemblait nullement aux Carmelites, où la tendre La Vallière pleura de douces erreurs pendant trente-six ans. Nous sommes en état de donner, en bien peu de mots, une idée fort juste de la rigueur du couvent de Belle-Chasse, qui reçut notre comtesse au sortir du Palais-Royal. Le lendemain même de son entrée dans ce pieux asile, elle y donna à dîner à quatre militaires. Penserait-on, d'ailleurs, que ce fut une cellule ou un dortoir qui

déroba au monde profane son plus bel ornement? L'erreur serait grande : la retraite préparée pour la nouvelle recluse était un pavillon charmant, bâti au milieu des jardins de Belle-Chasse, et sur les plans mêmes de Mme la comtesse. Son appartement était complet. Une des pièces contenait, dans des armoires de glaces, le beau cabinet d'histoire naturelle que lui avait formé le savant Valmont de Bomare. C'était tout ce qu'elle avait emporté du Palais-Royal, sans oublier pourtant certain bureau, qui occupe ici trois grandes pages de prose et de vers.

Mme la gouvernante nous apprend qu'elle était alors la seule femme qui eût un *bureau*. Ce meuble fut l'objet de maintes critiques ; il semblait, à cette époque, d'un usage si exclusivement masculin, qu'une femme qui avait un bureau devait absolument avoir de la barbe au menton. Le propre frère de Mme la comtesse, l'aimable marquis Ducrest, en fut tellement scandalisé lui-même, qu'il ne put s'en taire. Ce fut à sa sœur même qu'il adressa l'expression de sa surprise ; mais toujours spirituel et gracieux, il crut que la langue des muses était la seule qui convînt à la circonstance. La tendresse fraternelle lui dicta ces vers, il y a cinquante ans ; et la tendresse fraternelle les trouve encore si jolis aujourd'hui, qu'elle

s'imagine faire un véritable présent au public, en le mettant à même d'admirer l'épître du cher petit frère. Mais n'est-il pas à craindre que le lecteur ou la lectrice, qui ne sera ni frère ni sœur, ne prenne la liberté d'observer succinctement que cette *jolie* épître n'est composée que de quarante-six petits vers, que sur ce nombre on compte onze fois le mot *bureau*, presque toujours à la rime, et qu'enfin presque toute la pièce est aussi élégamment tournée que le passage suivant :

« Ah! si du *soin* qui me travaille
Vous pouviez, partageant les *soins*,
Avec moi venir à Versaille,
Je pourrais me flatter du moins,
De vous guérir de la folie
Des bureaux; et de notre vie
Vous n'y voudriez retourner,
Ni même en entendre parler. »

Le poëte qui tournait si galamment une épître, était ce même jeune homme qui, quelques années auparavant, courait de porte en porte dans un village avec Mme la comtesse sa sœur, pour demander du *sacré chien* aux paysans. Oh! qu'il s'était bien formé depuis ce temps-là!

De l'éloge du frère Ducrest, notre héroïne nous fait passer, pour la troisième ou quatrième fois, et ce ne sera pas la dernière, à celui du

vertueux et bon prince dont elle élevait les enfans. Il voulait absolument lui donner 12,000 fr. pour cette besogne, mais elle n'en voulut absolument recevoir que six; et elle sortit victorieuse de ce généreux combat. Elle avait cependant quelque chose de plus glorieux à faire; c'est qu'étant réellement impayable, elle aurait dû ne point se faire payer du tout. Se douterait-on jamais jusqu'où se portaient ses soins, sa vigilance, son économie? Il nous suffira d'apprendre au lecteur stupéfait qu'il n'y a pas de petite bourgeoise, de femme d'artisan dans le faubourg Saint-Germain, qui ne payât le riz, le vermicelle, le beurre et le sucre plus cher que le premier prince du sang. « C'est ainsi, s'écrie Mme la ci-devant gouvernante, que j'ai acquis le surnom de *bonne ménagère*, titre qu'on accorde avec tant de répugnance aux femmes qui aiment la lecture, et qui cultivent la littérature et les arts. »

Et en effet, quelle surprenante manière avait Mme la comtesse de cultiver tout cela! Elle s'était fait un point d'honneur de rendre instructif jusqu'à l'ameublement de son pavillon de Belle-Chasse. On y voyait l'histoire romaine en tapisserie, l'histoire de France en paravents, la mythologie en écrans, la géographie en devants de cheminée, et la géométrie en dessus de porte.

Enfin, la grille d'entrée faisait lire cette inscription, qui était en anglais, probablement pour rappeler aux passans que c'est là qu'étaient élevées des princesses françaises : « Le vrai bonheur est d'une nature retirée, et l'ennemi de l'éclat et du bruit. »

Il se passait quelquefois pourtant dans ce pavillon des scènes bien bruyantes. Nous n'en citerons qu'une, qui nous paraît assez bien choisie, parce que les deux auteurs principaux nous avaient semblé, sur leur nom, promettre plus de calme et de modération. Mme la comtesse nous a déjà dit qu'elle n'aimait que très-médiocrement le grand-vicaire du patriarche de Ferney, le fameux Jean Lerond, dit *d'Alembert*, qu'elle trouvait tour à tour pédant ou bouffon, et toujours ennuyeux. Un familier de Belle-Chasse s'avise cependant d'y amener un jour cet illustre personnage. Mme de Genlis venait de publier les premiers volumes de son *Théâtre d'éducation* : il s'y trouvait des pièces tirées de l'Ecriture sainte. Après les premiers complimens, d'Alembert dit à l'auteur qu'il lui conseillait de prendre garde, à l'avenir, de parler encore de religion, *parce que la mode en était passée*. Pour prix de sa soumission, il lui faisait entrevoir une faveur sans exemple : il ne s'agissait de rien moins qu'un

fauteuil à l'Académie française. Le parti philosophique se faisait fort d'obtenir la création de quatre places de femmes, et de décerner la première à Mme de Genlis, si elle voulait abjurer sa *bigoterie*. Les trois autres académiciennes devaient être Mmes de Montesson, d'Angevilliers et d'Houdetot. Indignée de cette proposition d'apostasie, la comtesse répond intrépidement que, loin de renier le christianisme, elle combattra jusqu'au dernier soupir les sycophantes qui le calomnient. « Souvenez-vous de ce qui vient de vous échapper, s'écrie le philosophe ; *vous vous en repentirez!* Si *la grâce* est de votre côté, *la force* n'y sera pas! — Avec la raison, la droiture et la persévérance, réplique la comtesse, on est toujours fort. » Jean Lerond écumait de rage ; on ne sait ce qu'il en serait advenu, si le témoin de ce colloque, sans respect pour la philosophie et pour deux académies, n'eût mis le secrétaire perpétuel à la porte.

« Tel a été, dit Mme de Genlis, le commencement de ma brouillerie avec les philosophes. »

Pourquoi, hélas! après les avoir combattus dans le sanctuaire, être allé fraterniser avec eux dans les ateliers de la révolution! Mais n'anticipons point sur les évènemens : il nous en reste assez à raconter.

Si le *Théâtre d'éducation* brouilla l'aimable auteur avec d'Alembert, cet ouvrage lui valut, en revanche, des complimens *sans nombre*. Un de ceux qui la flatta le plus, fut celui d'une femme que Rousseau a rendue à jamais célèbre, Mme d'Epinay. Comme elle était infirme, au lieu d'aller offrir ses félicitations à Mme de Genlis, elle la pria de venir les recevoir chez elle. La proposition se trouva du goût de la comtesse : elle se rendit dès le même jour chez Mme d'Epinay, et se loua si fort de son accueil, qu'elle se promit d'y retourner. Un homme non moins connu, Grimm, logeait chez son amie. Mme de Genlis ne le trouva point précisément aimable; mais sa conversation lui plaisait, parce qu'il avait beaucoup voyagé, et qu'il répondait avec complaisance à toutes les questions. Quant à Mme d'Epinay, malgré toute l'affabilité de ses manières, elle ne put empêcher que la docte institutrice des enfans d'Orléans ne jugeât son esprit fort commun et son instruction fort bornée. Une note avertit même le lecteur que Mme la comtesse aurait jugé la bienfaitrice de Jean-Jacques bien plus défavorablement encore, si elle avait connu, dans ce temps-là, les Mémoires qui portent son nom, et dans lesquels règne, dit-elle, *la plus dégoûtante perversité*. Il est à regretter que nous

ne puissions savoir ce que dirait à son tour Mme d'Epinay des Mémoires de Mme de Genlis, si elle revenait en ce monde pour en prendre lecture.

Au portrait de Mme d'Epinay, succède celui de sa belle-sœur, à qui les *Confessions* de Rousseau ont assuré une célébrité bien plus étonnante encore. « Voilà donc, dit notre indulgente historienne, la beauté dont le philosophe de Genève fut passionnément amoureux ! Cependant elle était extrêmement louche, et ses traits, d'ailleurs, n'avaient rien d'agréable. Elle me fit beaucoup d'avances et d'invitations d'aller chez elle ; elle vint chez moi, et je lui rendis sa visite à l'heure où je savais que je trouverais rassemblée dans son salon toute sa société de beaux esprits. J'y vis pour la première fois M. de Saint-Lambert ; je restai là une heure et demie, fort silencieuse, et fort appliquée à écouter. La conversation manquait d'agrément, parce que chacun n'était occupé que du désir d'y briller. C'était le second bureau d'esprit que je voyais, et je ne le trouvai pas plus amusant que celui de Mme Geoffrin. J'en vis, étant à Belle-Chasse, un troisième qui me plut davantage. »

Le lecteur hésite-t-il pour savoir quel était ce *troisième* bureau d'esprit ? alors, qu'il ferme le livre ; il n'est pas digne de suivre la comtesse

dans ses narrations, s'il ne sait pas deviner à demi-mot ce que sa modestie très-connue lui fait taire.

Passons au quatrième bureau d'esprit; c'est celui que tenait Mme du Deffand, à Saint-Joseph. Elle était parente de M. de Genlis; mais comme elle avait tenu dans sa jeunesse, et même dans son âge mûr, une conduite *très-philosophique* (entendez-vous, philosophes?), une vieille tante de notre comtesse lui avait défendu de la voir. Mais Mme du Deffand ayant envoyé, comme tout Paris, son petit compliment sur le *Théâtre d'éducation*, et ses quatre-vingt-quatre ans commençant à rendre ses galanteries d'un exemple moins dangereux pour les jeunes beautés, Mme de Genlis obtint enfin la permission d'aller lui faire visite. Elle se rendit, le soir même, à Saint-Joseph. « Il y avait assez de monde, dit-elle, chez la vieille marquise; et j'y aperçus avec plaisir deux ou trois hommes de ma connaissance. Mme du Deffand me reçut à bras ouverts; et je fus agréablement surprise en lui trouvant beaucoup de naturel, et l'air de la bonhomie. C'était une petite femme maigre, pâle, blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle avait la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille. Cependant elle ne paraissait pas aussi âgée qu'elle l'était en effet. Lorsqu'elle ne s'animait pas en

causant, on voyait sur son visage l'expression d'une morne tristesse; et en même temps, on remarquait sur sa physionomie et dans toute sa personne, une immobilité qui avait quelque chose de très-frappant. La perte de la vue n'était plus ce qui l'attristait; elle y était parfaitement accoutumée; mais que de peines lui coûtait le soin d'écarter de funestes idées inspirées par l'âge et par les souffrances! Un jour, je hasardai de lui parler de la mort religieuse du président Hénault. Elle m'interrompit, et avec un ton ironique et un sourire forcé : « Est-ce un sermon que vous me préparez-là? » me dit-elle. Je me mis à rire, en l'assurant que j'aimais beaucoup mieux l'écouter que prêcher. Elle n'avait point de religion, mais elle n'était point impie; et malgré tout le pouvoir d'une longue habitude, elle n'était point philosophe. Son existence, comme celle de tant d'autres, n'a dépendu que de ses liaisons; on sentait que si elle eût vécu avec des gens religieux, elle eût été dévote. »

Tout cela est fort sensé, par conséquent un peu grave. Sans sortir du cercle des philosophes et des beaux esprits, nous allons trouver des tableaux un peu plus animés. Voici, par exemple, un personnage qui doit à l'ouvrage classique le plus répandu, l'avantage d'être en quelque sorte vivant

encore au milieu de la génération qui lui a succédé.

La Harpe avait obtenu la faveur d'être présenté à Mme la comtesse de Genlis, quand elle habitait encore le Palais-Royal, en qualité de dame de la duchesse de Chartres. Il avait payé cette distinction par maintes petites pièces de vers où, à chaque proverbe qu'elle faisait jouer pour amuser la petite cour de la princesse, il lui affirmait très-sérieusement qu'elle avait retrouvé le pinceau de Molière. On sent donc de quel crédit jouissait un juge aussi intègre dans le cabinet d'études de la dixième muse. Il lui vint un beau jour l'idée de se procurer une admission, plus flatteuse encore, dans son boudoir. Voilà donc le Quintilien français qui, avec beaucoup de morgue dans son maintien et beaucoup de pédanterie dans son langage, se constitue admirateur éperdu des charmes comme des écrits de Mme la comtesse. Les femmes, comme l'a dit la plus célèbre d'entre elles, ne se méprennent jamais au genre d'admiration qu'elles excitent ou qu'on leur témoigne. Mme la comtesse saisit donc le premier instant favorable, pour dire au brûlant académicien ce que disait à Clitandre la Bélise du dix-septième siècle :

Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas !

Etourdi du coup, le pauvre La Harpe eut de la peine à reprendre ses esprits ; mais dès que la réflexion lui fut revenue, il prit la résolution de traiter les choses *dans le grand genre*, ainsi que le fait observer Mme la comtesse elle-même. Son plan bien arrêté, il écrit à son inhumaine qu'il va voyager pour se guérir d'*une passion malheureuse*. Il y a des amans, comme l'on sait, qui partent toujours, et qui restent toujours là : il n'en fut pas de même de Jean-François de La Harpe. Il va s'établir dans un hôtel garni à Lyon, et, de là, il accable son idole de lettres qui eussent fait pâlir celles de Saint-Preux à Julie. A un courrier en prose succède un courrier en vers. L'inflexible vertu de notre belle comtesse lui faisait un devoir de livrer aux flammes les témoignages d'un amour plus épicurien que platonique. Mais il est à croire que le malin esprit se faisait un plaisir cruel de graver dans sa mémoire les rimes galantes du poëte infortuné. Aujourd'hui même, c'est sans doute par un mouvement involontaire que sa main retrace une élégie qui commence par ce vers :

Mes maux et mes plaisirs ne sont connus que d'elle.

Nous prévoyons avec une sorte d'effroi que, dans les siècles à venir, il se trouvera quelque

commentateur plein d'arguties, qui demander comment les *plaisirs* de l'illustre La Harpe n'é taient connus que de la non moins illustre con tesse de Genlis. Quant à nous, qui nous interdi sons jusqu'à l'ombre d'une conjecture maligne nous exprimerons simplement quelque surpris d'un petit aveu qui a échappé à l'âme trop can dide de l'historienne. Elle répondait aux poule qui lui arrivaient de Lyon, et elle y répond aussi dans la langue des dieux. On dira qu'il a cent lieues de Paris à Lyon : mais puisqu' s'agit ici d'amans poëtes, n'est-ce pas le cas rappeler que, dans ce temps-là comme aujou d'hui, l'amour avait des ailes? Et cela est si vra qu'en tournant seulement la page, nous voyo le grand La Harpe faisant, à Bercy, de peti couplets pour la fête de Mme la comtesse. Bercy! elle avait donc signé son rappel! Et pu fiez-vous aux résolutions de la sagesse humain L'absence, au reste, n'avait fait que redoubl l'exaltation de notre amant. Aperçoit-il le bus de sa comtesse, qui figurait dans la fête, il ti son crayon de sa poche, et il écrit aussitôt sur piédestal : « Elle a tout le charme des petit choses, et tout le sublime des grandes. » No plaignons bien, pour notre part, Mme de Gen de s'être vue dans la nécessité de rapporter d

traits aussi pénibles pour l'humilité chrétienne dont elle fait profession; mais quand on écrit l'histoire, il faut tout dire. Peut-on trouver extraordinaire, d'ailleurs, que notre pieuse comtesse se complaise dans le chapitre de feu La Harpe? c'est à ses prières, n'en doutons pas, que ce disciple chéri du patriarche de l'impiété dut sa conversion subite. « Je n'en fus point surprise, dit-elle; *je la lui avais prédite*. M. de La Harpe n'avait adopté le philosophisme que par flatterie pour M. de Voltaire, pour entrer à l'Académie, et pour n'avoir pas contre lui des hommes tout puissans dans la littérature; il m'avoua mille fois qu'au fond la religion lui paraissait belle. »

La Harpe n'était pas le seul homme aimable, ou cherchant à l'être, que la comtesse reçût dans sa retraite demi-cloîtrée de Belle-Chasse; aussi confesse-t-elle très-naïvement qu'elle y menait une vie *délicieuse*, en prenant soin de souligner ce mot. Elle donne la liste des amis intimes qui venaient charmer la solitude de ses soirées; et au milieu de cette liste figurent, sans façons, le duc et la duchesse de Chartres. Le bon duc de Penthièvre, aïeul maternel des jeunes princes, venait les voir assez souvent; quant au duc d'Orléans, leur aïeul paternel, jamais il ne mit le

pied à Belle-Chasse, jamais il n'y envoya d'étrennes.

Il est d'autant plus permis à Mme de Genlis de se plaindre de cette sécheresse de cœur, que le sien pèche, s'il est possible, par l'excès contraire. Nous l'avons vue, en dépit d'une chanson très-répandue, à l'époque où le marquis Ducrest fut nommé chancelier de la maison d'Orléans, faire de ce cher frère un joli cavalier et un homme fort spirituel.

La tendresse maternelle doit être plus ingénieuse encore à tracer des portraits; aussi reste-t-on stupéfait, anéanti, à la vue de celui de Mlle de Genlis, depuis Mme de la Woëstine, fille aînée de l'auteur : seize ans, *la figure de Vénus et la taille de Diane* (1), un caractère angélique, pianiste du premier ordre, harpiste incomparable, puisqu'elle égalait sa mère, peignant au même degré de supériorité le portrait, le paysage et la miniature, dansant mieux que les premiers sujets de l'Opéra. Vrai chef-d'œuvre des cieux, Mlle de Genlis était obligée de dissimuler nombre d'autres merveilles que renfermait sa personne : elle savait les langues anciennes et les langues mo-

---

(1) « Ce fut la reine Marie-Antoinette, dit Mme de Genlis, qui définit ainsi la beauté de ma fille aînée. »

dernes; elle écrivait en vers comme en prose; enfin, elle était physicienne, chimiste, et s'immortalisa par la découverte d'un sel qui porte son nom (1). Mais la nature, toujours inégale dans ses dons, n'avait pas été, à beaucoup près, aussi libérale envers la sœur cadette de cette créature surhumaine. « Avec 400 fr. de maîtres par mois, dit Mme de Genlis, je n'ai jamais pu donner un talent musical à ma seconde fille, Mme de Valence. »

Elle allait en avoir une troisième, dont la beauté et la destinée ont fait assez de bruit pour que tout le monde soit curieux de connaître son origine. Nous ne voulons pas rappeler tous les bruits qui coururent à ce sujet : Mme de Genlis sera ici notre guide. Pour accoutumer de bonne heure ses petites princesses à parler anglais, elle imagina de mettre auprès d'elles une jeune Anglaise à peu près de leur âge; mais elle était si laide, si maussade, que Mme la gouvernante la rendit à ses parens. Alors le duc de Chartres écrivit à Londres pour demander une petite fille

---

(1) Nous ne nous permettrons jamais de douter de ce que dit Mme la comtesse; mais nous devons déclarer qu'aucun chimiste, aucun pharmacien n'a entendu parler plus que nous du *sel de Genlis*.

d'une figure agréable et d'une bonne santé. Peu de temps après, il vit arriver un marchand de chevaux porteur d'un billet ainsi conçu : *J'adresse à monseigneur la plus jolie jument et la plus jolie petite fille de toute l'Angleterre.* Elle s'appelait *Nancy Syms;* Mme de Genlis la nomma *Paméla;* elle fut depuis lady Fitz-Gérald. Nous aurons encore occasion de parler de cette belle et aimable Anglaise.

Toute notre attention, présentement, et toute celle de nos lecteurs, doit se concentrer sur l'héroïne des Mémoires que nous parcourons. La voici arrivée à l'époque la plus importante, la plus grave, la plus glorieuse de sa vie. Elle va recevoir un titre que jamais femme n'avait porté depuis la création. On avait vu de simples bergères devenir reines; mais en aucun temps, en aucun pays, on n'avait vu et on ne verra dame ou princesse devenir ce que devint Mme de Genlis. Si le fait était connu de quelques personnes, il était nié par le plus grand nombre. Qui se permettra d'en douter désormais, après l'avoir entendu raconter à elle-même ?

« Un soir, dit-elle, M. le duc de Chartres vint, comme à son ordinaire, me rendre visite à Belle-Chasse. Il me trouva seule, et il me dit sur le champ qu'il n'avait plus de temps à perdre pour

nommer un gouverneur à ses enfans, parce que sans cela ils auraient le ton de *garçons de boutique*. Il me consulta sur ce choix : je lui proposai M. de Schomberg; il le refusa, en disant qu'il rendrait ses enfans pédans. Je proposai le chevalier de Durfort; il dit qu'il leur donnerait de l'exagération et de l'emphase. Je parlai de M. de Thiars; M. le duc de Chartres répondit qu'il était trop léger, et qu'il ne s'en occuperait pas du tout.

« Alors je me mis à rire, et je lui dis : *Eh bien! moi.* — Pourquoi pas? reprit-il sérieusement. Je protestai que je n'avais cru faire qu'une plaisanterie; mais l'air et le ton de M. le duc de Chartres me frappèrent vivement. Je vis la possibilité d'une chose *extraordinaire et glorieuse*, et je désirai qu'elle pût avoir lieu. Je lui dis franchement ma pensée; M. le duc de Chartres parut *charmé*, et me dit : « Voilà qui est fait! vous serez leur GOUVERNEUR. » Ce furent ses propres paroles. Il fut convenu que l'on m'amènerait les princes tous les matins à Belle-Chasse, et qu'on les ramènerait le soir au Palais-Royal, que l'on achèterait une maison de campagne pour y passer tous les ans huit mois, et enfin que je serais *maîtresse absolue de leur éducation*. »

Voilà toutes choses qui nous paraissent incon-

testables. Quant au dialogue entre le prince et la comtesse, il faut bien l'en croire sur parole, puisqu'il n'en reste plus d'autre témoin qu'elle; et quant au fait principal, il est hors de doute. Combien de gens ont vu et admiré *madame le gouverneur* dans l'exercice de ses fonctions! La suite n'est pas aussi claire. Le roi, à ce que dit la comtesse, applaudit à sa nomination, qu'elle ne peut s'empêcher elle-même d'appeler une *singularité*. Comme elle ne se permettrait jamais, certes, de jouer avec la vérité, nous devons croire seulement que sa mémoire ne l'a pas très-fidèlement sevie : on peut en manquer quelquefois à quatre-vingts ans. Louis XVI était un prince trop judicieux pour applaudir à une bizarrerie aussi extravagante. On se rappelle encore parfaitement la réponse qu'il fit, et le geste dont il l'accompagna, quand on vint lui révéler que Mme de Genlis n'aspirait à rien moins qu'à être la gouvernante ou *le gouverneur* de l'héritier du trône. C'est le même affaiblissement d'organes qui fait avancer très-sérieusement par Mme la comtesse, que sa nouvelle dignité ne causa pas dans le monde autant de surprise et de *déclamations* qu'elle l'avait craint; en un mot, que la chose ne rencontra que des approbateurs. Non seulement on *déclama*, mais on chansonna, on siffla; les Mémoires du temps

en font foi. Mme la comtesse fait un grand effort pour convenir que toute la cour de son prince était *outrée*; on peut lui affirmer que tout Paris était alors comme le Palais-Royal.

La première opération du gouverneur féminin fut de faire congédier le sous-gouverneur masculin, le chevalier de Bonard, homme estimé pour son caractère autant que pour de jolis ouvrages. Et comme si ce n'était pas assez de lui avoir ôté sa place il y a quarante ans, Mme la comtesse poursuit encore son ombre aujourd'hui des imputations les plus malicieuses. Sommes-nous donc déjà si loin de cette page édifiante où elle priait si chrétiennement « le Ciel de pardonner à ses ennemis comme elle leur pardonne? » Espérons, pour le salut de son âme, que le Ciel a moins de rancune que Mme la comtesse.

Soyons équitables envers elle, au moment même où elle se montre si injuste envers tous les hommes qui coopérèrent avec elle à l'éducation des jeunes princes. L'éditeur des *Mémoires du duc de Montpensier*, qui parurent l'an dernier, accuse Mme de Genlis, ou plutôt veut lui faire honneur d'avoir élevé ce prince et ses frères *à la Jean-Jacques*. Elle repousse avec une louable indignation ce honteux éloge : les augustes enfans confiés à ses soins ne furent élevés qu'*à la Genlis*.

Nous ne trouvons pas dans *Émile*, par exemple, ni dans aucun autre traité de pédagogie, la manière très-expéditive que notre comtesse avait imaginée pour inculquer à ses élèves la prompte connaissance des langues vivantes. Montaigne dit bien que, dans son enfance, il fallait qu'il demandât à boire et à manger en latin; mais comme Mme de Genlis avait fécondé cette idée! Les plus jeunes princes, les plus petites princesses déjeunaient en allemand, dînaient en anglais et soupaient en italien. Il n'est pas question du français dans tout cela; nous osons penser que, comme l'idiome vulgaire, toute la grâce qu'on lui faisait était de lui permettre de se glisser modestement à ce petit repas que faisaient les enfans entre le dîner et le souper, et que l'on appelait *le goûter*.

Mais est-ce tout que d'entasser des mots dans la tête d'un enfant? ne faut-il pas lui enseigner aussi à faire usage de ses dix doigts? Voici donc ce que l'ingénieuse institutrice avait encore inventé: *Primò*, elle avait fait placer un tour dans son antichambre; et pendant la récréation, tous les enfans, elle à leur tête, apprenaient à tourner. « C'est ainsi, dit-elle avec un juste orgueil, que je me formai à tous les métiers, celui de gaînier, par exemple; je *faisais* des portefeuilles aussi bien *faits* que ceux d'Angleterre; mais où

j'ai vraiment excellé, c'est dans la vannerie : qui n'a pas vu de mes petits paniers n'a rien vu. Pour me délasser, je faisais des lacets, des rubans, de la gaze, des fleurs, des cartons, des grillages de bibliothèque en laiton, du papier marbré, des dorures sur bois, tous les ouvrages imaginables en cheveux, jusqu'à des perruques *à la brigadière.* »

Lorsque Mme la gouvernante était bien satisfaite de ses ateliers, elle procurait à ses petits ouvriers le plaisir du spectacle, afin, dit-elle, de les accoutumer à juger les pièces sous le rapport *de la morale et des mœurs.* Un pédant arrêterait ici Mme la comtesse, pour lui représenter que *morale* et *mœurs* ayant la même racine, elle s'est rendue coupable de battologie ou de pléonasme. Cela prouve que lorsqu'une belle dame est revêtue du titre de *gouvernante*, et même de *gouverneur* de jeunes princes, elle ferait tout aussi bien d'apprendre un peu de latin que l'art de faire des perruques. Il ne lui arriverait pas alors de tomber dans la faute que nous venons de relever, et d'écrire, comme elle l'a écrit ailleurs : « Ce prince était d'une humeur *guerrière* et même *belliqueuse.* »

Mais laissons ces subtilités grammaticales, et n'allons point reprocher à Mme la comtesse d'avoir étudié à fond la théorie du perruquier, plus

noblement appelé *coiffeur* aujourd'hui, lorsque nous voyons qu'une des plus grandes opérations de sa vie a toujours été de peigner ses longs cheveux. Ils n'avaient pas tout à fait deux aunes, comme ceux de cette merveilleuse baronne dont il a été mention dans le livre précédent; mais guère s'en fallait. « Ces grands cheveux, dit-elle avec un soupir, je les ai conservés jusqu'à l'émigration! » Comment, jusqu'à l'*émigration!* Vous avez donc émigré, madame la comtesse! et quand donc? Serait-ce lorsque vous avez fait votre petit voyage d'Angleterre avec le vertueux citoyen Péthion? Mais n'anticipons pas sur les évènemens.

Nous admirions tout à l'heure la prodigieuse quantité d'objets qui s'apprenaient à l'école de Mme de Genlis : il paraît cependant qu'elle ne nous a pas encore tout dit. Nous soupçonnons que, dans sa collection de cartes géographiques, se trouvait celle du *pays de tendre*, dont la découverte, comme l'on sait, est due à Mlle de Scudéry. La savante institutrice l'avait rendue familière de très-bonne heure à ses jeunes élèves. Elle cite avec complaisance un mot de l'un d'eux qui le ferait croire : « On lisait devant lui un extrait où se trouvaient ces paroles : La princesse *déclara* son amour au héros.—L'expression n'est pas convenable, s'écria-t-il aussitôt; un homme

déclare son amour, une femme *avoue* le sien. » Et c'était à douze ans qu'un enfant faisait cette réponse : l'honneur doit en rejaillir jusque sur son institutrice. Elle a retracé aussi dans la page suivante quelques mots d'un autre de ses élèves, dont les gens bien pensans ont conservé un touchant souvenir : c'est le jeune comte de Beaujolais, moissonné à la fleur de l'âge. « Il était charmant de figure, d'esprit et de caractère, dit Mme de Genlis; nous trouvions qu'il avait beaucoup de traits de ressemblance avec Henri IV. » Ce nom chéri nous rappelle un mot dont tout Paris a fait honneur à ce jeune comte de Beaujolais. Une certaine dame que Mme de Genlis a peut-être connue, s'efforçait de lui inculquer des principes révolutionnaires : « Vous aurez beau faire, madame, lui répondit-il, je n'oublierai jamais que je suis du sang d'Henri IV! »

Les soins que la docte comtesse donnait à l'instruction encyclopédique de ses élèves, ne l'empêchaient pas de songer qu'elle avait, en outre, la mission d'éclairer son siècle. Elle trouva donc le temps de composer, nous ne nous pardonnerions pas de dire compiler, son fameux roman moral d'*Adèle et Théodore*. Cet ouvrage, comme elle veut bien en convenir, eut un succès qui surpassa toutes ses espérances; mais, d'autre

part, il lui fit des ennemis irréconciliables. Hélas! nous frémissons d'avance en apercevant sur cette liste funeste le nom d'un homme que nous ne nous attendions certainement pas à rencontrer là.

Nous avons laissé le malheureux La Harpe cherchant vainement à arracher le trait que lui avait lancé très-innocemment la vertueuse comtesse : *hæret lateri lethalis arundo.* Traînant une mourante vie, il semblait ne plus éprouver qu'un désir: c'était du moins d'avoir la consolation de rendre l'âme aux pieds de son inhumaine. Un soir, car on ne voyait Mme la comtesse que le soir, comme il venait de témoigner à la cruelle *le plus grand attachement*, notez ceci, elle lui adressa ces paroles sans fard : « Demain, je fais paraître *Adèle et Théodore :* c'est un ouvrage très-religieux, je vous en avertis; est-ce vous qui en rendrez compte dans le *Mercure de France?* — Je glisserai légèrement sur la religion, répond l'illustre rédacteur; mais croyez que d'ailleurs je parlerai du livre avec tout l'intérêt que m'inspire son adorable auteur. » Voilà donc une affaire convenue. Le samedi suivant, Mme la comtesse s'attend à voir paraître son article : ce fut La Harpe qui parut; des obstacles insurmontables s'opposent à ce qu'il fasse l'analyse; mais il l'a confiée à l'abbé Remi, sur

qui l'on peut compter comme sur lui-même; d'ailleurs il ne va pas une ligne à l'impression qui ne soit approuvée par lui, directeur suprême du *Mercure;* ainsi *Adèle et Théodore* peuvent se tenir sûrs d'avance d'être portés au troisième ciel. Arrive le samedi suivant : les pages encore tout humides du petit livre bleu sont coupées avec empressement, on court à l'article annoncé, on le dévore des yeux..... Mais serait-ce un éblouissement subit qui trouble la vue de la belle lectrice? Quoi! pas même de la critique? des *personnalités outrageantes et calomnieuses!* Quel désappointement! quelle fureur trop légitime! Dès que la crispation des nerfs permit aux doigts de tenir une plume, cette plume vengeresse trace le bannissement perpétuel du perfide adorateur. Mais ce n'est pas tout encore : il faut que le coupable soit exemplairement puni; l'abbé Remi est dévoué tout vif aux dieux infernaux. Lorsque le malheureux voit le sort qui l'attend, il se hâte de révéler le complot ourdi contre la religieuse comtesse par le parti philosophique; c'est le coryphée de la secte, c'est d'Alembert lui-même qui a fait le criminel article; le pauvre abbé n'a fait qu'y apposer sa griffe. Mais

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?

De mémoire d'homme, ouvrage n'exerça une aussi puissante influence sur la société. Il faut bien que cela soit vrai, puisque c'est Mme la comtesse elle-même qui prend la peine de nous le dire.

Il fallait que l'auteur du *Cours de littérature*, tout excellent latiniste qu'il fût, eût oublié certain hémistiche de Virgile qui nous apprend que, de son temps comme du nôtre, il ne faisait pas bon de mettre les dames en colère. Nous allons voir ce qui lui en advint. L'article du *Mercure* était encore tout chaud, quand il s'avisa de donner sa tragédie de *Jeanne de Naples*. Il entend parler d'une puissante cabale; la frayeur le saisit. Qu'imagine-t-il? Ecoutez ce que raconte notre historienne : « Croirait-on que ce M. de La Harpe eut assez peu de fierté d'âme et assez de confiance en ma générosité, pour me demander, par écrit, d'engager Mme la duchesse de Chartres à aller, en grande loge, à la première représentation de sa pièce? Il savait que cette princesse était si aimée et si révérée du public, qu'en donnant cette preuve de protection à l'auteur, on écouterait la pièce jusqu'à la fin : je la déterminai à cet acte de bonté. La tragédie se traîna jusqu'à la fin; mais elle tomba tout à plat à la seconde représentation, et on ne la joua plus. M. de La Harpe ne me témoigna pas la plus lé-

gère reconnaissance de ce procédé; aussi, peu de temps après, je lui fis une petite malice. »

Or, voici quelle fut la *petite malice* de Mme la comtesse. Elle glissa dans les *Annales de la vertu*, admirez le choix en passant, une très-longue note sur une vieille tragédie de *Jeanne de Naples*. Tout l'article, *fort injurieux pour l'auteur et pour l'ouvrage*, c'est elle qui le dit, s'appliquait fortement à M. de La Harpe et à sa pièce. Il ne pouvait donc pas se plaindre sans se donner un ridicule, et il n'en fut que dans une plus belle colère.

Mme la comtesse éprouva bientôt elle-même une petite tribulation, dont elle rend compte avec une ingénuité qui ne lui est pas toujours aussi familière. Vingt fois elle nous a bien certifié qu'elle n'aimait pas ce vil métal qui agit si puissamment sur les âmes d'une trempe vulgaire. Mais voilà que l'aîné des élèves de Mme la comtesse ayant atteint sa douzième année, est baptisé, selon l'usage des princes du sang, dans la chapelle de Versailles. Cet usage voulait aussi que le gouverneur du jeune néophyte reçût du roi une somme de 12,000 francs. Mme de Genlis tend donc la main pour que Sa Majesté daignât y déposer la bourse de 500 louis. Mais, madame la comtesse, lui dit-on, vous êtes *gouvernante*

de mademoiselle d'Orléans, et non *gouverneur* des princes ses frères : *ergò*, vous n'aurez point les 12,000 francs. — Distinguons, répond la comtesse; si en certaines circonstances je suis *gouvernante*, dans d'autres je suis *gouverneur*, et toujours, par exemple, quand il y a, comme aujourd'hui, des gratifications à recevoir. Je déteste l'argent, c'est chose connue, mais je tiens à avoir celui-ci, à cause de la singularité du fait, et je l'aurai. » Vainement le prince, père du baptisé, entreprit de persuader à la comtesse hermaphrodite que ses prétentions étaient *ridicules;* elle n'en crut rien; et à force d'importunités, elle contraignit Son Altesse à faire la demande au roi. Louis XVI donna l'argent : il en fut bien payé, comme nous le verrons.

A ce petit triomphe, Mme la comtesse en joignit bientôt un autre. Le vieux duc d'Orléans mourut; son fils lui succéda sous le même titre; toute la maison monta en grade. Mme de Montesson seule descendit, en quelque sorte, du rang où l'avait élevée la tendresse du prince son époux. Le roi lui fit défendre de draper, et de mettre ses gens en deuil. Alors elle prit le parti de se retirer au couvent de l'Assomption pendant toute l'année de son veuvage. C'est avec une ironie mal dissimulée que sa tendre nièce s'amuse à

faire la description de sa retraite. On a dû déjà observer, plus d'une fois, qu'elle ne perd pas une occasion de tirer vengeance des torts plus ou moins réels qu'elle impute à cette tante demi-princesse. La page qui suit remplit assez bien son objet :

« Une fois entrée dans son couvent, Mme de Montesson ne recevait plus personne qu'à un parloir dont elle fit dorer les grilles, chose dont on se moqua, non sans raison; car une grille noire convenait mieux à sa situation que cette singulière magnificence, qui ne se trouvait dans aucun couvent. Ma tante s'était donné un plus grand ridicule : quelque temps avant la mort de M. le duc d'Orléans, elle avait fait représenter sa comédie de *la comtesse de Chazelles*. Le titre seul avait quelque chose de niais. La pièce, qui était pitoyable, tomba honteusement au troisième acte; et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'une grande partie des détails de ce drame était prise d'un indigne ouvrage, qu'une femme ne devait pas avouer publiquement avoir lu : *les Liaisons dangereuses* de M. de Laclos.

« Ma tante porta à l'excès l'ambition d'auteur. Elle prit chez elle un M. Lefêvre, auteur de quelques tragédies; elle le logea, le maria, lui assura une pension de 6000 fr., le tout afin qu'il lui

donnât, disait-elle, quelques petits conseils littéraires ; et elle se mit à faire des tragédies. On lui passa toutes ses prétentions, tous ses travers : elle avait une excellente maison, plus de 200,000 liv. de rente, et ses ouvrages n'excitèrent la jalousie de personne. »

Si c'est ainsi que notre aimable et sensible comtesse traite la propre sœur de sa mère, il ne faut pas s'étonner de lui trouver un ton un peu plus acerbe à l'égard des étrangères. Cette fois, c'est une femme assez célèbre, et dont elle a déjà fait mention dans ses Mémoires, qui va se trouver sur le chemin de Mme la comtesse, et qui s'en repentira.

M. de Monthion venait de fonder le prix qui doit être décerné annuellement par l'Académie française à l'ouvrage *le plus utile et le mieux écrit*. Ne semblait-il pas que le fondateur eût voulu désigner d'avance *les Veillées du Château*, que Mme de Genlis ne tarda pas à mettre au jour? Mais, qui le croirait, et qui n'en frémit encore? Voilà Mme d'Epinay qui arrive malicieusement avec ses *Conversations d'Emilie*. Or, qu'est-ce que les conversations d'Emilie? Demandez-le à notre équitable comtesse, qui, pour l'empire du monde, ne voudrait dénigrer l'ouvrage d'une rivale ; et elle vous dira que le premier volume

est sans élégance, sans pureté, et rempli d'idées fausses; quant au second, il est tout uniment *détestable;* les fautes de français, les locutions vicieuses et le mauvais ton continuel y révoltent le lecteur. Eh bien! à la grande surprise, et même au grand scandale de l'univers, le prix fut adjugé à Mme d'Epinay. Depuis ce jour, l'Académie entière fut perdue dans l'esprit de Mme de Genlis; elle serait venue en corps se mettre à ses pieds pour lui offrir un de ces quatre petits fauteuils féminins de l'invention de d'Alembert, que la dixième muse n'eût pas daigné lui faire l'honneur de l'accepter. Malheur aux premiers académiciens qui lui tombèrent sous la main! C'est ainsi qu'elle découvrit, tout en se jouant, que Marmontel avait inhumainement déchiré le Camoëns, et La Harpe Shakspeare, l'un sans savoir un mot de portugais, et l'autre un mot d'anglais. Ils firent plus, ils rendirent l'auteur responsable des bévues du traducteur. Mais de quoi s'étonne Mme de Genlis? N'est-ce pas encore ainsi que, de nos jours, d'intrépides critiques jugent sans appel la littérature étrangère?

L'auteur des *Veillées du Château* faisait bonne contenance en public; mais son cœur était navré de l'outrage de l'Académie. Le monde lui devint en horreur; et si la Trappe eût reçu des femmes,

elle y aurait à jamais enseveli sa douleur. Ce fut, en effet, à cette époque même, qu'elle fit le voyage de ce lieu célèbre, où la pénitence chrétienne institua une vie dont les plus rigides stoïciens de l'antiquité eussent à peine conçu l'idée. Lorsque Mme de Genlis décrit ce que cent autres avaient pris le soin de décrire avant elle, elle ne peut espérer de captiver le lecteur avide de nouveautés; mais elle se fera mieux écouter, quand elle attaquera des traditions mensongères. Elle en a dressé une petite liste qui prouve, pour la millième fois, combien l'erreur trouve de facilité à s'accréditer dans les meilleurs esprits. Quel cœur sensible n'a donné des larmes à l'histoire touchante du comte de Comminges? Eh bien! elle est fausse de point en point. Où ne lit-on pas que les trappistes travaillent tous les jours à creuser leur tombe, qu'ils font et défont des montagnes pour s'occuper; qu'ils se disent, en se rencontrant : *Frère, il faut mourir?*... Tout cela est faux, de toute fausseté. Mais, dira-t-on, par quel privilége une dame est-elle si bien instruite de quantité de détails qu'il n'est pas donné aux hommes mêmes d'approfondir? L'auteur s'empresse d'expliquer quel est ce privilége. Les princesses du sang, comme descendant de saint Louis, avaient le droit d'entrer dans les couvens

d'hommes les plus austères. Gouvernante de Mlle d'Orléans, il fut peu difficile à Mme de Genlis d'obtenir la permission de la suivre. Elle y joignit celle de faire des questions, et il paraît qu'elle en usa largement. Le chapitre de la Trappe ne contient pas moins de vingt-cinq pages. Il se termine par une petite historiette, qui semble placée là pour faire contraste avec les grandes et lugubres images que l'on vient d'avoir si long-temps sous les yeux. Nous laisserons Mme la comtesse en faire le récit elle-même :

« De la Trappe nous allâmes à Conches, et nous nous rendîmes à l'église, où j'éprouvai un embarras très-ridicule. Le curé conduisit les princes dans le chœur, et ensuite il monta à l'autel. Après avoir fait quelques prières, il vint à moi, et me dit tout bas ces paroles : « Madame, voulez-vous me permettre de prendre le *seing* de Mademoiselle ? » Le son de cette phrase me causa d'abord une telle surprise, que je restai interdite. Enfin, avec un peu de réflexion, je compris qu'il demandait la *signature* de Mademoiselle, qu'elle inscrivit aussitôt sur les registres. »

Voilà peut-être la dernière fois que nous aurons occasion de rire avec Mme la comtesse. Déjà mugit dans le lointain le torrent de la lave volcanique qui menace de tout engloutir. La manière dont

annonce la révolution une femme qui était la confidente de toutes les pensées de son principal auteur, paraîtra sans doute fort digne d'attention.

« Depuis long-temps, dit Mme de Genlis, la révolution se préparait ; elle était inévitable. Le respect pour la monarchie était tout à fait détruit, et il était de bon air de braver en tout la cour, et de se moquer d'elle. On n'allait faire sa cour à Versailles qu'en se plaignant et en gémissant. On répétait que rien n'était ennuyeux comme Versailles et la cour, et tout ce que la cour approuvait était désapprouvé par le public. Les pièces de théâtre applaudies à Fontainebleau étaient communément sifflées à Paris. Un ministre disgracié était sûr de la faveur du public ; et s'il était exilé, tout le monde s'empressait de l'aller voir, non par véritable grandeur d'âme, mais pour suivre cette mode de dénigrer et de blâmer tout ce que faisait la cour.

« Les finances étaient en mauvais état ; on imagina, pour y remédier, d'assembler les États-Généraux. Il n'y a rien de pis que de demander des conseils en demandant de l'argent ; car on reçoit toujours alors des conditions fort dures. Quelques personnes, dans la société, prévirent des troubles et des orages ; mais, en général, la sécurité alla jusqu'à l'extravagance. »

Mme de Genlis raconte, à ce sujet, une anecdote à laquelle les évènemens ont donné un caractère bien étrange :

« M. le duc d'Orléans et M. de Lauzun étant un soir chez moi, pendant l'assemblée des notables, je dis que j'espérais que ces assemblées réformeraient beaucoup d'abus. M. le duc d'Orléans prit la parole, et soutint qu'on ne supprimerait seulement pas les lettres de cachet. M. de Lauzun et moi soutînmes le contraire. Un pari de cinquante louis s'engagea entre M. le duc d'Orléans et M. de Lauzun ; ils l'écrivirent, et m'en firent dépositaire ; je l'ai gardé *pendant plus de quinze ans*. »

Pendant plus de quinze ans ! Et où étaient, au bout de cinq ans seulement, les deux parieurs ? Et celui qui ne croyait pas même, en 1788, que l'on supprimât un seul abus, n'avait-il pas travaillé plus que nul autre, en 1793, à supprimer le trône, le roi, et lui-même après eux ?

Madame la comtesse vient de nous annoncer la révolution : l'effet suit de près la promesse. Avant de parcourir cette épouvantable carrière, pénétrons-nous bien de cette idée : c'est que Mme la comtesse de Genlis *n'était d'aucun parti que celui de la religion;* ce sont ses propres paroles. On sera très-fondé en droit à demander quelle

est cette religion, et nous serons non moins fondés à répondre que ce n'est probablement pas celle que professaient les victimes de cette révolution si chère à Mme la comtesse.

Elle habitait avec ses élèves le délicieux séjour de Saint-Leu, lorsqu'elle y reçut, et très à temps, nous en sommes sûrs, la nouvelle de la prise de la Bastille. Nous ignorons par quelle condescendance elle veut bien convenir aujourd'hui que « cet acte arbitraire du peuple était un attentat à la souveraineté légitime; » mais un fait dont on ne peut douter, puisqu'elle le raconte elle-même, c'est qu'elle accourut bien vîte à Paris pour repaître ses yeux du triomphe des *vainqueurs de la Bastille*. Elle se porta au jardin de Beaumarchais (1) avec les jeunes princes et princesses confiés à ses soins, pour contempler plus à son aise les gardes françaises révoltés, les ouvriers du faubourg, les poissardes et les prostituées qui étaient à l'œuvre sous la conduite d'un Génevois devenu depuis assez fameux, mais qui était alors brocanteur de montres, après avoir été laquais et garçon de café. Quel motif avait pu attirer la gouvernante des enfans d'un prince du sang à

(1) Aujourd'hui rasé; il faisait l'angle du boulevard et de la rue Saint-Antoine.

e dégoûtant spectacle? « Le désir de faire tout oir à mes élèves, » répond-elle. Mais où ne ourrait pas conduire, et surtout à Paris, ce désir le *tout voir?*

Nous en avons un petit exemple dans la page uivante : Mme la comtesse eut la curiosité d'assister à une séance du club des *cordeliers*, et 'est elle-même qui, dans un autre de ses ourages (*les Parvenus*), nous a fait l'aveu qu'elle e trouva dans ce club au milieu des savetiers et les harangères. Elle eut le plaisir d'entendre une le ces citoyennes actives pérorer contre les préugés *mobilières*. Ici s'élève une petite question : n vertu du libre arbitre et du *trahit sua quemque voluptas*, rien n'empêchait Mme la ci-devant comtesse de Genlis d'aller fraterniser dans les ociétés populaires, et rien ne l'empêche aujourd'hui de nous en faire la confession. Mais qui l'a chargée de faire celle de ses élèves? Sous quel rapport peut-elle trouver convenable et même excusable de venir révéler à la génération actuelle que l'aîné des princes dont elle était le mentor, et qui avait alors dix-huit ans révolus, fut reçu au club des *jacobins?* Elle a soin d'ajouter que c'était par la volonté du duc d'Orléans son père : est-ce afin de nous apitoyer sur le sort de ce prince *infortuné*, ainsi qu'elle a coutume de le

désigner? Mme la gouvernante confesse que ce fut là le motif qui lui fit perdre les bonnes grâces de la vertueuse mère de ses élèves. Prenons acte de cet aveu; nous la verrons plus tard faire semblant d'être profondément surprise de l'éloignement de cette princesse, comme si la cause en était absolument impénétrable.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que Mme de Genlis approuvât indistinctement tous les faits et gestes des révolutionnaires. Passe pour ce qui n'attaquait que le trône, les lois fondamentales de l'État, l'ordre social même; mais pour ce qui la concernait personnellement, notre altière comtesse n'était pas aussi endurante. Voici un petit trait de civisme qu'elle a encore sur le cœur: attention! nous allons y voir figurer *le héros des deux mondes!*

Le comte Charles de Lameth s'était couvert de gloire par la prise du couvent des *Annonciades,* qu'il avait emporté d'assaut avec un sang-froid admirable, quoique la garnison ne fût pas composée de moins de trente ou quarante religieuses. Thémistocle était jaloux de Miltiade : le marquis de La Fayette le fut du comte de Lameth. Il cherchait avidement une occasion d'élever trophée contre trophée; elle se présenta tout à coup. Les ennemis de la ci-devant comtesse s'avisèrent

de la dénoncer au généralissime de *l'armée parisienne*, ainsi que l'on disait alors, comme recélant un amas d'armes dans son couvent de Belle-Chasse. Le dormeur du 6 octobre était en brouille ouverte avec un prince qui, d'après les informations judiciaires (1), s'était montré fort éveillé dans cette nuit désastreuse. Faire un mauvais tour à l'institutrice de ses enfans lui parut donc une bonne fortune; mais, il faut l'avouer, moins intrépide que le vainqueur des Annonciades, il n'ose point prendre en personne le commandement de l'expédition. La gouvernante de la forteresse en rend compte avec un dédain bien offensant pour le citoyen marquis.

Elle ne se fait d'abord nul scrupule d'appeler *alguazils* les boutiquiers armés qui se présentèrent de sa part pour faire la visite du couvent, *de la cave au grenier*. Tous ses élèves étaient en ce moment rassemblés autour d'elle; tous ont donc été témoins de cette scène *ridicule*. Ils faisaient une lecture, quand on vint annoncer qu'une colonne ennemie se dirigeait sur Belle-Chasse. On délibéra sur les moyens de résistance : Mme la commandante ordonna avec calme d'ouvrir toutes

(1) *Voyez* le Recueil des procédures du Châtelet de Paris sur les attentats des 5 et 6 octobre 1789.

les portes, et de continuer la lecture. Les sénateurs romains firent moins bonne contenance devant les Gaulois. Le chef de *la bande* s'approche d'elle, et lui exhibe son ordre du ton emphatique que ne manque jamais de prendre un bourgeois, quand il veut singer un militaire. Il demande insolemment les clefs des armoires; notre héroïne en avait deux dans ses poches : sans faire l'honneur au représentant du grand La Fayette de lever les yeux sur lui, elle lui remet ses clefs, lui dit laconiquement *cherchez!* et continue paisiblement sa lecture : « J'éprouvai dans ce moment, dit-elle, que l'indignation qui va jusqu'au dernier degré de mépris, peut donner le calme et le sang-froid le plus parfait. *Ces exécuteurs du despotisme révolutionnaire* furent outrés de ce dédain, ce qu'ils montrèrent par les recherches les plus ridiculement minutieuses. Enfin, ils s'en allèrent sans avoir pu trouver d'autres armes que deux ou trois fleurets, un carquois et des flèches qui appartenaient à mes élèves. »

L'imperturbable tranquillité de la citoyenne gouvernante est d'autant plus admirable, qu'elle pouvait confondre d'un mot les shirres du citoyen marquis. Qu'auraient-ils répondu, si elle leur avait dit pompeusement et patriotiquement : « Que voulez-vous, soldats d'un jour? Avez-vous assisté

comme moi à la conquête de la Bastille? avez-vous seulement fait partie de l'escorte des bustes en plâtre de mon ci-devant prince et du Génevois Necker, quand nous les avons promenés dans les ruisseaux de la rue Saint-Honoré? »

Hélas! il n'était plus de repos pour notre héroïne! Ce n'était pas assez d'avoir à défendre sa porte et ses armoires, il fallait encore qu'elle défendît sa personne et son cœur. Quarante-cinq printemps n'avaient passé sur sa tête que pour y répandre plus de fraîcheur et de charmes. Fatale exception à la règle commune! Nous allons voir ce qui en advint. Un certain abbé Mariotini donnait tous les jours, après le dîner, une leçon d'italien aux élèves de Mme de Genlis. Un jour, c'était à Saint-Leu, l'abbé, au lieu de se retirer avec ses écoliers après la leçon, reste seul avec leur trop aimable gouvernante. Pleine de confiance et de vertu, elle écrivait; elle lève les yeux, et voit le grave professeur qui s'approche de sa table sans mot dire. A peine a-t-elle eu le temps de lui demander ce qu'il veut, que voilà le signor Mariotini qui tombe comme une masse à ses genoux, et, sans préambule, lui adresse une déclaration d'amour qu'il avait volée à Métastase. Nous nous sommes un peu égayés sur le passage de ces Mémoires où l'historienne raconte

qu'elle excellait à faire des paniers : eh bien! insensés que nous étions, reconnaissons maintenant à quoi peut être bon l'art du vannier! A l'instant où l'amoureux Florentin allait faire un coup de tête, voici un autre professeur qui entre comme une bombe! c'était le maître de vannerie de l'industrieuse comtesse. Déconcerté à son aspect imprévu, le *signor abbate* tâcha de se donner l'air d'un homme qui achève de réciter une scène de tragédie, et il s'esquiva.

Mais la pièce ne finit pas là : dès que la leçon de paniers est achevée, Mme la gouvernante écrit au précepteur qu'il ait, au plus tôt, à donner sa démission. Le précepteur répond qu'il entend trop bien les affaires pour s'en aller ; qu'il restera, et qu'il continuera à brûler pour sa belle gouvernante, jusqu'à ce qu'elle prenne feu elle-même ; et pour s'accrocher à la maison, il se met au lit, en appelant toute la Faculté à son secours. Avait-il quelque secret pour se rendre malade à volonté? Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque les médecins vinrent, ils lui trouvèrent la fièvre et la jaunisse. Il fallut bien lui laisser le temps de reprendre sa couleur naturelle ; avec sa couleur il reprit sa passion fougueuse, et il fallut employer jusqu'au nonce du pape pour faire déguerpir cet enragé Toscan. Mais encore plus re-

doutable de loin que de près, que fit-il dans sa fureur? Un gros libelle qu'il appela *la Comtesse de Genlis dévoilée*. Le livre est fort impertinent, mais il est bien curieux.

Il y avait un sort sur les maîtres d'italien que prenait l'infortunée comtesse. L'abbé Mariotini congédié, elle prend un M. de la R***, dont elle est d'abord singulièrement contente pendant deux ou trois ans. Au bout de ce temps, Mme la gouvernante, qui comptait, d'après son extrait de baptême et l'almanach, quarante-huit étés ou quarante-huit automnes, comme l'on voudra, venait d'assister à la leçon d'italien de ses élèves. C'était encore à Saint-Leu, et dans la même chambre; et voilà que tout de même le professeur tombe *subitò* aux genoux de la gouvernante. Il versait des torrens de larmes, prélude assez singulier à une déclaration d'amour; mais la déclaration n'arriva point. Le tout se borna à une confession. « Vous voyez en moi, criait le malheureux à travers les sanglots qui l'étouffaient, vous voyez en moi le plus grand scélérat de la terre! » On s'épouvanterait à moins; il était fortement question, à cette époque, d'un certain *Poulailler* qui avait la prétention de ressusciter dans sa personne et Cartouche et Mandrin, et qui prenait toutes sortes de travestissemens. Il

était donc tout naturel de penser que c'était cet honnête homme qui venait faire amende honorable aux pieds de la vertueuse comtesse. Elle le presse de s'expliquer..... Ce n'était qu'un moine apostat qui demandait protection pour se réconcilier avec son couvent. Cette fois, du moins, la vertu de notre héroïne ne courut aucun risque.

Mais, ô destinée trop lamentable ! ne devait-elle échapper à un péril que pour retomber dans un autre ! C'est encore un professeur qui va occuper la scène. M. Mérys était dessinateur et peintre ; Mme la gouvernante « l'aimait pour son beau talent *et pour son amabilité particulière.* » Que ne se contentait-il de cette tendre affection ? Mais le malin esprit s'empara de lui, et il osa méditer la ruine de la vertu de Mme la gouvernante. Tandis que pleine de confiance dans un demi-siècle de vertu, elle reposait paisiblement, l'artiste libidineux passait les nuits devant sa porte, épiant le moment fatal. Ah! combien sa rage dut s'accroître, lorsque, dans le silence qui régnait autour de lui, son oreille fut frappée du son de deux voix qui partaient de l'appartement de la comtesse! « Elle n'est donc pas seule ? s'écriait-il ; un autre plus heureux !..... » Mais hâtons-nous de mettre le lecteur au fait : trop de soupçons, peut-être, ont déjà germé dans son

âme. Il saura donc que Mme de Genlis, dès sa première jeunesse, s'est formé l'habitude un peu singulière de tenir toute seule des conversations nocturnes. Quand tout le monde est bien endormi dans son voisinage, elle va ouvrir la porte d'un cabinet; elle se persuade qu'il en sort un personnage fait pour l'intéresser; elle le prend par la main, elle le fait placer à ses côtés, et elle entame un dialogue où, loin de ressembler aux acteurs qui ne savent pas leur rôle, elle en joue deux à la fois, et tous deux avec la même chaleur. Voilà, certes, un plaisir bien innocent!

L'illusion, dit Mme la comtesse, était *ravissante* : c'était justement une raison de plus pour que l'amoureux Mérys la trouvât affreuse, désespérante comme la réalité même. Sa raison se perdit; il babilla, et les entretiens nocturnes de Mme la gouvernante firent tant de bruit, que le duc d'Orléans vint tout exprès à Saint-Leu pour s'en éclaircir (1).

Suspendons un moment ce profane récit, pour nous édifier d'une réflexion toute sainte que laisse

---

(1) Un ami particulier de feu Miris (dont Mme de Genlis estropie le nom), nous autorise à démentir cette anecdote. Miris était l'un des plus beaux hommes de son temps; il était plus jeune que Mme la gouvernante, et il la respectait beaucoup trop pour se permettre de l'aimer.

échapper ici l'âme pénitente de notre héroïne. « Ah! s'écrie-t-elle, c'est à la religion qu'il aurait fallu consacrer entièrement cette imagination si flexible et si mobile, sans y mêler des illusions romanesques et terrestres. Au lieu de *rêver*, il fallait *méditer*, et j'aurais alors reçu du Ciel toutes les lumières et toutes les consolations qui m'étaient si nécessaires. »

Et c'est à une chrétienne si sincère, si zélée jusque dans ses momens de distraction, que l'héritier de la fortune et des principes de Voltaire osa faire la proposition qui suit : Le marquis de Villette avait érigé, dans son château de Ferney, un temple construit tout exprès pour renfermer le cœur du grand patriarche de la philosophie. Il jugea convenable d'en décorer l'intérieur des portraits des personnages *célèbres* de l'époque, tant hommes que femmes, En conséquence, il envoya un dessinateur prendre le profil de tous ces illustres visages; l'artiste ne pouvait donc manquer de se présenter chez Mme la comtesse; mais que lui et son patron la connaissaient mal! Elle s'excusa de tant d'honneur par une lettre fort *modeste*; et voilà l'impertinent marquis qui s'avise de la trouver fort *ridicule!* Ne pouvant avoir Mme de Genlis dans son temple, il y mit Mme du Bocage. Ah! la pauvre femme! qu'allait-elle faire là? Se

doutait-elle combien cet honneur devait lui coûter? Mme la comtesse semble d'abord se contenter d'ajouter à son nom : « Auteur d'une *mauvaise* traduction du *Paradis perdu;* » mais une note en petits caractères, qui tient toute une page, la représente comme une espèce d'idiote que ses prétendus admirateurs, et Voltaire plus qu'un autre, s'amusaient à berner.

Nous allons voir en scène un écrivain beaucoup plus célèbre que Mme du Bocage, mais qui n'en sera pas mieux traité pour cela. D'après les conseils de la docte institutrice de ses enfans, le duc d'Orléans prit la résolution de faire une pension de *six cents francs* à trois hommes de lettres. Bernardin de Saint-Pierre, qui venait de donner les *Études de la nature,* fut du nombre. Vingt-cinq louis, dira-t-on, sont bien peu de chose; mais le beau système des marées de M. de Saint-Pierre valait-il mieux que cela ? Ce fut la comtesse elle-même qui, comme premier ministre de Son Altesse sérénissime, donna connaissance à cet écrivain de l'insigne faveur dont il était l'objet. Elle lui fit, à ce que dit l'historienne, un plaisir *inexprimable;* et dans l'effusion de sa reconnaissance, il vint jurer à sa bienfaitrice *l'attachement le plus tendre,* attachement qui dura six mois *avec la même vivacité.*

Nous ne manquons pas de méchantes langues qui vont dire ici que M. Bernardin, quoique datant déjà d'un bon demi-siècle, s'amusait à faire répéter à Mme la gouvernante les scènes les plus tendres et les plus gracieuses de *Paul et Virginie*. Mais laissant derrière nous d'aussi malignes conjectures, nous rapporterons simplement, sur l'autorité de l'héroïne elle-même, qu'elle lui envoya six orangers et trente pots de fleurs bien comptés.

Les choses allaient au mieux, quand, un jour, l'époux de Mme la comtesse, qui vivait toujours, quoiqu'elle n'en parle guère, se trouva là très-indiscrètement à l'instant où le sensible Bernardin venait faire sa visite quotidienne. Un auteur peut faire de très-belles phrases sur le bonheur conjugal, et ne pas aimer les maris; il ne faut donc pas s'étonner si celui de Mme la comtesse n'avait pas le don de plaire au philosophe. Aussi prit-il la mouche au premier mot, quoique ce mot fût une louange, tournée, il est vrai, en contre-vérité. En un clin-d'œil, une simple picoterie devint une scène effroyable; vainement l'épouse désolée courait de l'ami à l'époux, et de l'époux à l'ami. Bernardin, écumant de fureur, se lève, et sort en jurant qu'il ne remettra jamais les pieds chez la comtesse. Le comte court après lui pour

le ramener; plus il courait, plus vîte le philosophe décampait aussi : enfin, il disparaît. Dès le lever de l'aurore, il y avait à sa porte la plus obligeante petite lettre du monde. Qu'y répond notre sage? une ligne toute sèche où il déclare qu'on l'a brutalement insulté, et qu'on ne le reverra jamais. La comtesse avait bravé d'Alembert, Marmontel, La Harpe, et toute une légion de philosophes; mais un ascendant invincible la dominait cette fois, et la voilà qui s'humilie devant un subalterne! Au billet injurieux, elle répliqua par un poulet plein de sentiment et de grâce; et un dédaigneux silence est tout le prix de cet effort surnaturel!

L'indifférence, après trente-six ans, est enfin venue au secours de la trop indulgente comtesse. Dussions-nous l'exposer à un procès en diffamation de la part d'un écrivain moderne, qui appliquerait volontiers la loi du sacrilége à toute critique du caractère et des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, nous allons transcrire le petit *memento* qu'elle lui a conservé : « Je n'ai jamais connu, dit-elle, d'homme de lettres moins fait pour la société, et *moins aimable* que ce M. de Saint-Pierre. Rousseau était susceptible; mais il était incapable de se fâcher d'une manière aussi *stupide*, et il avait un agrément infini dans la

conversation, chose dont M. de Saint-Pierre était tout à fait dépourvu.

« Par la suite, quand je suis rentrée d'Allemagne en France, je le rencontrai chez une de mes amies, et il me demanda à venir me voir : je ne m'en souciais nullement; il insista, mais inutilement. »

Maintenant, écoutons ce qui suit : « Outre sa conduite avec moi, je savais surtout mauvais gré à Bernardin de Saint-Pierre de celle qu'il avait tenue dans la révolution. Il n'a participé à aucune cruauté; mais, pour un homme qui avait toujours montré des principes religieux, il s'est conduit très-lâchement, en acceptant, sous Robespierre, une place de professeur de l'instruction publique, puisque la religion était absolument bannie de l'éducation. Le petit roman de *Paul et Virginie* est rempli de détails charmans, mais on y trouve des scènes très-faibles; et il en est une qui est à la fois fausse et grossière, celle où l'innocente et pure Virginie, seule et se levant un matin, se trouve tellement *embrasée des feux de l'amour*, que, pour conserver sa pureté, elle s'inonde d'eau froide. Les regrets de Paul, après sa mort, manquent tout à fait d'énergie et de vérité. La *Chaumière indienne*, du même auteur, n'est pas un bon ouvrage : je crois que c'est

le seul d'un style du genre gracieux dans lequel on ait mis le mot *croupion*. L'auteur dit que les canards, en volant, rasaient les eaux avec leurs *croupions*. »

Vieux et jeunes écrivains en tout genre, vous voyez ce qu'il en coûte d'être mal dans les papiers de Mme la comtesse de Genlis; mettez tous vos soins à ne jamais provoquer sa colère! Le pauvre Bernardin n'est pas le seul qui en ressente ici les effets. Après lui vient Palissot, dont elle se contente de dire que jamais *la bassesse et l'ingratitude* ne se montrèrent aussi naïvement; puis à Palissot succède Chénier, son protégé, dont l'article ne laisse pas d'être soigné.

On y lit, par exemple, que toute *détestable* qu'était la première tragédie de ce poëte, Mme la comtesse daigna s'intéresser à ce que cette *Azémire*, pillée de cinq ou six autres, fût jouée devant la cour, à Fontainebleau. Le premier gentilhomme de la chambre écrivit à Mme la comtesse de Genlis que la pièce n'était pas digne de cet honneur. Mme la comtesse montre obligeamment la lettre à Marie-Joseph Chénier, qui lance aussitôt un pamphlet où il établit, comme un fait démontré, que tous les seigneurs de la cour sont des *valets*, et toutes les dames des *servantes*. Pour se consoler de la chute de sa tragédie, il

voulut se jeter dans la comédie, et il lut à sa protectrice une pièce intitulée *le Page*, qu'il appelait *un petit diamant*. Mme de Genlis fait l'honneur à ce petit diamant de lui appliquer une pensée de Corneille, en la retournant : « Quoiqu'il n'eût pas, dit-elle, l'éclat du verre, il en eut la fragilité; il se brisa, sans retour, à la première représentation. »

L'auteur, furieux contre ses juges, chercha alors des consolations d'une autre sorte. Persuadé que sa personne était faite pour avoir plus de succès encore que ses pièces, il ne douta pas que les bontés particulières de sa protectrice ne le vengeassent amplement des rigueurs du public. Le voilà, en conséquence, qui prélude par de petits couplets à l'eau rose. Mme la gouvernante dissimule d'abord, et feint de prendre le tout pour de simples fleurettes poétiques. Mais bientôt l'adorateur passionné casse les vitres. Il se trouvait à un petit spectacle qui se donnait pour la fête de sa belle comtesse, et il avait su s'y ménager une place auprès d'elle. Jusque-là rien de plus innocent; mais il se met à chuchoter, à caqueter; bref, sa galanterie, dit celle qui en était l'objet, devint *de si mauvais ton*, qu'elle fut obligée de s'armer d'un froid glacial. Ce fut bien pis : « Vous avez raison, s'écrie le poëte cour-

roucé ; je ne suis ni un grand seigneur ni un duc. — En effet, répliqua la comtesse, il n'y en a point d'assez mal élevé pour s'exprimer avec si peu de délicatesse, » et elle lui tourna le dos.

Le jugement qui se trouve ici de la très-fameuse tragédie de *Charles IX* mérite d'être rapporté. On ne dira pas, cette fois, qu'il est dicté par la haine de la révolution :

« Quand M. Chénier donna son *Charles IX*, je fus très-curieuse de voir cette pièce, dans laquelle il a si indignement calomnié les personnages historiques, entre autres le cardinal de Lorraine, qui fait jurer sur la sainte hostie que l'on commettra les assassinats qu'il ordonne. Ce crime extravagant, de l'invention de M. Chénier, fit tout le succès de la pièce. Calomnier la mémoire des personnages historiques est un crime plus lâche encore que celui de profaner leurs tombes. Je menai mes élèves à la première représentation de cette tragédie ; nous occupions une loge qui était fort en vue : à la scène exécrable du serment, je me levai, et j'emmenai mes élèves. Cette action ne pouvait manquer d'être fort remarquée. On en parla beaucoup ; elle mit le comble à la haine envenimée que me portait M. Chénier, et qu'il a conservée dans toute son énergie. » Ici l'auteur ajoute en note : *jusqu'à sa*

mort. Ce fut, en effet, bien des années après sa rupture avec Mme de Genlis, que Chénier, dans une épître qui fit beaucoup de bruit, lui décerna le titre de *Mère de l'Église* (1).

Le chapitre de ce poëte tragique n'est pas encore fini. Mme de Genlis veut bien ne pas croire qu'il participa à la condamnation du malheureux André Chénier, son frère; mais elle ne dissimule pas que nombre d'honnêtes gens le croyaient, parce que, dit-elle, il aurait pu se justifier plus tard, et qu'il ne le fit pas. Elle raconte, au sujet de la réputation de *fratricide* qu'il joignait au titre de *régicide*, l'anecdote suivante, qu'elle donne pour *très-vraie :*

« La célèbre actrice Mlle Dumesnil existait encore à cette époque; mais elle était très-vieille et très-infirme. Chénier ne l'avait jamais vue, et, sans se faire annoncer, il se rendit un matin chez elle. Il la trouva dans son lit, et si souffrante, qu'elle ne répondait rien à tout ce qu'il lui di-

(1) Il n'est pas hors de propos d'apprendre ici à nos jeunes libéraux que la publication de cette *Epître à Voltaire* irrita tellement Buonaparte, qu'il destitua sur le champ l'auteur, alors inspecteur-général des études. Un imprimeur très-connu, qui avait donné la moitié d'une édition complète de Voltaire, n'osa l'achever, tant on connaissait l'aversion du maître pour ce chef de la philosophie moderne.

sait d'obligeant. Cependant, Chénier la conjura de lui dire uniquement un vers, un seul vers de tragédie, afin, ajouta-t-il, qu'il pût se vanter de l'avoir entendue déclamer. Alors Mlle Dumesnil faisant un effort sur elle-même, lui adressa ce vers d'un de ses plus beaux rôles :

Approchez-vous, *Néron*, et prenez votre place.

Nous trouvons ici une capilotade d'auteurs de tout genre et de tout sexe. De Chénier, Mme la comtesse passe à ce malheureux abbé Lamourette, qui fut le teinturier de Mirabeau pour les affaires ecclésiastiques, et qui paya de sa tête ses complaisances pour le parti révolutionnaire ; de cet abbé Lamourette nous tombons sur Mme Necker, dont la comtesse ne parle que comme d'une femme ridicule, et de Mme Necker nous arrivons, par une transition toute naturelle, à sa très-célèbre fille. Que de lecteurs déjà se sentent aiguillonnés par la curiosité ! Ils savent que Mme de Genlis, sans s'abaisser, assurément, à être jalouse de Mme de Staël, n'a pas manqué une occasion de la mordre et de la déchirer quand elle était vivante. Mais qu'en dira-t-elle, depuis qu'elle n'existe plus que dans ses OEuvres? Sans doute elle lui aura pardonné sa gloire ; peut-être même aura-t-elle oublié que Rivarol, qui la

désola par ses piquantes railleries, a dit et écrit que Mme de Staël était la seule femme auteur *qui lui eût fait illusion sur son sexe.*

C'est donc pour nous un devoir de citer textuellement, pour nous mettre à l'abri du reproche de mal interpréter les opinions et les sentimens de Mme la comtesse de Genlis:

« Mme Necker vint me voir à mon pavillon de Belle-Chasse. Elle m'amena sa fille, qui n'était point encore mariée, et qui avait seize ans. Cette jeune personne n'était pas jolie; mais elle était très-animée, et parlait beaucoup trop, mais avec esprit. Je me souviens que je fis une lecture à Mme Necker d'une de mes pièces que je n'avais point encore fait imprimer, *Zélie*, ou *l'Ingénu*. Je ne puis exprimer l'enthousiasme et les démonstrations de la jeune personne pendant cette lecture. Elle m'étonna, sans me plaire; elle pleurait, faisait des exclamations à chaque page, me baisait les mains à toutes minutes; elle m'embrassa beaucoup. J'étais loin d'imaginer que cette même personne serait un jour mon ennemie (1).

---

(1) Les personnes qui ont vécu dans l'intimité de Mme de Staël, s'accordent à la représenter comme étant généralement fort au-dessus de toutes les petites passions haineuses

« Mme Necker l'avait fort mal élevée, en lui laissant passer dans ses salons les trois quarts de ses journées, avec la foule des beaux esprits de ce temps qui tous entouraient Mlle Necker; et tandis que sa mère s'occupait des autres personnes, les beaux esprits dissertaient avec Mlle Necker sur les passions et sur l'amour. Elle apprit à parler vîte et beaucoup sans réfléchir, *et c'est ainsi qu'elle a écrit.* Elle eut fort peu d'instruction, n'approfondit rien; elle a mis dans ses ouvrages, non le résultat de souvenirs de bonnes lectures, mais un nombre infini de réminiscences et de conversations incohérentes. »

Nous entendons d'ici des admirateurs de Mme de Staël s'écrier, dans le premier élan de leur indignation, que Mme de Genlis, qui juge ici d'un trait de plume le mérite personnel et les productions d'une femme de génie, n'était pas même en état de lire certains de ses ouvrages. Quant à nous, qui venons de déclarer la persua-

---

qui divisent la société, et surtout ce que l'on veut bien appeler *la république des lettres*. Elle a pu ne pas professer une haute admiration pour les talens agréables de Mme de Genlis, mais jamais elle ne s'exprima sur son compte en *ennemie*.

sion où nous sommes qu'une basse envie n'a pu pénétrer dans le cœur d'une aussi pieuse chrétienne, nous nous bornerons à gémir sur la fatale destinée qui a voulu que Mme de Genlis s'exprimât toujours avec la même amertume sur les écrivains de son sexe qui partagèrent avec elle l'attention publique (1).

Pour ne point ressembler apparemment à Mme de Staël, *qui eut fort peu d'instruction*, quoique personne jusqu'à ce jour ne s'en fût encore douté, Mme la comtesse se mit, à quarante-cinq ans, à apprendre le grec. Oui, le grec, car on pourrait croire que nous ne transcrivons pas ici fidèlement. Ah! si Philaminte était là!

Du grec! quelle douceur!
Madame sait du grec! Ah! permettez, de grâce,
Que pour l'amour du grec, madame, on vous embrasse!

Quant à nous, qui ne pouvons aspirer à l'honneur d'embrasser Mme la comtesse, notre rôle se bornerait ici à de simples félicitations, mais nous ne les lui ferons même pas. Il nous semble, sauf

---

(1) Telles, par exemple, que Mme Cottin, qui avait beaucoup plus d'imagination que Mme de Genlis, et Mme de Flahaut-Souza, dont les conceptions sont beaucoup plus naturelles, et le style plus élégant et plus pur.

erreur, qu'il eût mieux valu renoncer à l'espoir de remplacer Mme Dacier, de pédantesque mémoire, et achever d'apprendre l'anglais, que beaucoup de belles dames savent parfaitement aujourd'hui, et que Mme de Genlis n'a jamais su, quoiqu'elle en ait mis partout, jusque sur les bornes du parc de Mousseaux (1).

Elle eut pourtant, à cette époque, une belle occasion de se perfectionner, ou du moins de s'instruire un peu dans la langue de nos voisins d'outre-mer. Tourmentée depuis long-temps de l'envie de voir leur île, Mme la gouvernante se résolut enfin à quitter ses élèves pendant six semaines, après avoir partagé entre trois substituts les fonctions qu'elle remplissait seule. Son voyage, comme on le pense bien, puisque c'est elle qui le raconte, fut *excessivement brillant*. Elle en cite des preu-

(1) On lit sur ces bornes des inscriptions de la façon de Mme de Genlis, où se trouvent des fautes aussi grossières que celles-ci : *From the pavillon* AT *the house;* le plus mince écolier sait que cet AT est un solécisme impardonnable, et qu'il faudrait TO.

Dans un de ses ouvrages, Mme de Genlis veut se moquer de ce que les Anglaises ont toujours à la bouche le mot *shocking* (choquant), ce qui est vrai; mais elle écrit *choaking*, qui est un barbarisme, et qui ne signifierait d'ailleurs, dans la phrase critiquée, que : *Cela est étranglant* ou *étouffant*, au lieu de *cela est choquant*.

ves si singulières, que, sans la confiance illimitée qu'inspirent sa véracité et sa modestie connue, on refuserait d'y croire. Nulle femme, par exemple, ne pouvait entrer dans la Chambre des communes. Eh bien! cette Chambre, *par un arrêté particulier*, accorda à l'illustre voyageuse la permission d'assister à une séance; mais l'hommage était si direct, si personnel, qu'elle n'eut pas la faculté d'y mener une autre dame. Après avoir vu le Parlement britannique déroger à ses réglemens en faveur d'une Française, peut-on s'étonner de voir des comédiens renoncer à leurs usages pour lui faire les honneurs du pays? Leur théâtre était fermé, comme c'est la coutume, pendant l'été: ils s'empressent de le rouvrir.

« On donna, dit-elle, la représentation d'une tragédie de Shakspeare *pour moi;* les papiers anglais étaient remplis des choses les plus obligeantes *pour moi;* on y inséra même une infinité de vers faits *pour moi;* mais je ne fis point mettre toutes ces choses dans nos journaux français; je ne les mandai pas même à mes amis. » Quel gré ne devons-nous pas savoir à Mme la comtesse, de l'effort qu'elle fait aujourd'hui sur son humilité, pour nous mettre dans la confidence des ovations continuelles dont elle fut l'objet sur les bords de la Tamise! L'héritier du trône fut

obligé d'attendre son tour pour la posséder dans sa charmante habitation de Brighton, que, par une petite distraction, elle appelle *Bristelstone;* mais il n'en est pas moins vrai que le prince fut rempli de grâces pour elle. Elle lui trouva une très-belle figure, et le sourire le plus agréable qu'elle eût jamais vu; or, le sourire d'un bel homme, ce que Mme la comtesse nous prie d'observer, a toujours eu pour elle un charme indéfinissable. Ce ne fut donc pas sans peine qu'elle quitta le séjour d'un prince qui avait tout pour plaire. Mais comment refuser à plat la reine Charlotte, qui expédia un officier de sa maison en courrier, pour inviter l'aimable et docte Française à venir charmer sa solitude de Windsor? La distinction était d'autant plus flatteuse, que Sa Majesté n'y admettait jamais aucune étrangère. Mais, sans insulter à la mémoire de la reine Charlotte, princesse qui était remplie de vertus, nous ne pouvons nous empêcher de lui reprocher ici un manque d'attention qui nous scandalise, et qui en scandalisera bien d'autres. Sa Majesté fut fort aimable dans la conversation; mais l'heure du dîner venue, elle envoya Mme la comtesse manger du *roast-beef* et des pommes de terre avec la sous-gouvernante des princesses ses filles.

Les transports de la Grande-Bretagne toute entière consolèrent bientôt l'illustre voyageuse de cette petite disgrâce. Le lord chancelier, vieillard octogénaire, lui présenta requête pour obtenir la faveur de lui faire une visite, lui qui, suivant l'usage antique, n'en faisait jamais à personne. Lorsqu'il eut rassasié ses regards de la vue de notre comtesse, il s'écria comme Siméon : « Maintenant, je puis mourir ! » Pour un Anglais et pour un vénérable chef de la justice, c'était un homme bien galant que ce vieux lord. En rentrant chez lui, il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer une rose mousseuse à notre belle comtesse. Il oublia seulement de lui dire, comme dans certain vaudeville : « Rose, je vous rends à vous-même. »

Une grande dame anglaise, la duchesse de Marlborough, ne montra aucun désir de contempler la merveille du jour : la comtesse s'en vengea bien. Elle se dit à elle-même : « Je verrai ton parc, et tu ne me verras pas. » En effet, elle parcourut tout à son aise ce fameux parc de Blenheim, dont le nom sonne si mal à des oreilles françaises, et ne s'informa pas seulement de l'existence de la dame du lieu. Mais la duchesse se sentit atteinte d'un remords soudain. Dès qu'elle sut que la célèbre Française s'éloi-

chait, elle envoya courir après elle. Il n'était plus temps : tout ce que put faire la comtesse, fut d'accepter une corbeille d'ananas qu'on lui offrit comme souvenir de Blenheim (1).

L'auteur consacre ici une longue suite de pages à la description de tout ce qu'elle vit de curieux en Angleterre. On n'est pas médiocrement surpris d'y trouver une *harpe d'Eole*, citée comme un instrument inconnu, et, de plus, comme une merveille. Mme de Genlis n'est pas heureuse toutes les fois qu'elle parle de harpe, et elle en parle bien souvent. La même exaltation s'empare d'elle à l'aspect d'un cimetière ; ce cimetière, il est vrai, était le rendez-vous favori des amans de la petite ville de Bury. Ce mélange d'idées de mort et d'amour inspire encore à la vénérable doyenne de tous nos beaux esprits féminins, une page qu'elle n'eût pas désavouée dans sa verte jeunesse :

« Je me représente avec intérêt, dit-elle, deux jeunes amans gênés par un tuteur avare et fa-

---

(1) Madame de Genlis donne encore dans ce récit une preuve de son ignorance presque totale de la langue anglaise. On appelle *turn-pike* en Angleterre les barrières établies sur les chemins, et de petites auberges qui y sont souvent jointes. Mais Mme de Genlis en fait ici le nom propre d'un village ; et elle dit : « Je m'arrêtai à *Turnpike*. »

rouche, arriver dans ce cimetière au clair de la lune, et se trouver seuls ensemble pour la première fois de leur vie. Je les vois s'approcher avec le saisissement et l'innocence d'une première passion, s'asseoir sur une tombe, en face d'un de ces tombeaux gothiques dont ce lieu est entouré. L'agitation violente qu'ils éprouvent forme un contraste frappant avec la tranquillité de cet asile de la mort. Ils parlent! avec quelle attention je les écoute! que leur entretien sera touchant et pur! C'est dans des fêtes, c'est au bal que les amans emploient le langage fantastique des poëtes; c'est là que l'on parle à sa maîtresse de ses grâces, de sa beauté, et qu'on la compare à Vénus. Mais ici l'amour s'exprime comme la sainte amitié; c'est l'Eternel que l'on prend à témoin du serment que l'on croit irrévocable. Hélas! ce serment, peut-être, est prononcé sur la tombe d'une victime de l'amour.... Ah! ce fut une femme, sans doute.... l'inconstance d'un ingrat a creusé son tombeau... Imprudente et jeune amante, n'accorde pas un second rendez-vous; tu y perdrais ton innocence! Va, tu as connu de l'amour tout ce qu'il a de doux et d'enchanteur : il n'est pas en son pouvoir de te rendre jamais le charme de ce premier tête-à-tête! »

Mme la comtesse a pris soin de faire observer

qu'elle ne visita le fatal cimetière de Bury qu'en plein jour, ce qui lui donne le droit d'adresser de fort bons conseils aux jeunes filles qui n'y vont qu'au clair de la lune. Elle éprouva une grande joie avant de quitter cette petite ville : ce fut d'y rencontrer un homme qui prétendait avoir vu Voltaire à Londres, et qui lui certifia que cet esprit universel savait si peu d'anglais, qu'il n'était pas en état de sentir la beauté des poëtes. Nous craignons bien que Mme de Genlis ne soit alors de la force de Voltaire. Mais dût-on la soupçonner de n'avoir lu les poëtes anglais que dans des traductions, elle porte un jugement fort sain sur quelques-unes de leurs tragédies et de leurs comédies les plus vantées. Elle en conclut que la nation anglaise, dont on louait tant la raison sous le règne de Voltaire et de ses disciples, est celle, au contraire, qui affiche le plus scandaleux mépris de toute bienséance, et qui regarde comme des chefs-d'œuvre les dégoûtantes peintures de la plus vile dépravation. Le fanatisme des protestans anglais ne pouvait pas non plus lui échapper : elle nous les montre « se permettant sans cesse des moqueries indécentes sur la religion catholique, et les calomnies les plus atroces contre les ministres de notre culte; tandis que nous, Français, observateurs scrupuleux et fidèles

des égards dus aux nations étrangères, nous croirions, en nous conduisant ainsi, manquer de goût et de bienséance. »

L'auteur termine brusquement ses récits et ses réflexions en disant : « Enfin je retournai en France au bout de six semaines d'absence! » Elle termine de même son troisième volume par une page où elle a consigné un fait si remarquable par ses conséquences, que nous croyons devoir lui laisser toute la garantie de son authenticité :

« Peu de temps après mon retour d'Angleterre, dit-elle, le mariage de Mlle d'Orléans avec M. le duc d'Angoulême fut arrêté. Nous allâmes à Versailles, où elle fut baptisée. L'entrevue avec M. le duc d'Angoulême se fit ensuite : dès ce moment, on parla publiquement de ce mariage. Les paroles données, on décida que le mariage se ferait aussitôt que le jeune prince aurait l'âge fixé par la loi. Il lui manquait trois mois. On désigna les dames qui seraient attachées à la princesse : *je fus consultée là-dessus* avec beaucoup de bonté. On me chargea de nommer à quelques places subalternes, et de choisir deux femmes de chambre de plus, qu'il fallait donner à la princesse. MONSIEUR (depuis Louis XVIII) daigna m'écrire de sa main pour me *recommander* (ce fut son expression) une femme qui avait été attachée à

son éducation, et pour laquelle il désirait une place de femme de chambre auprès de la future duchesse d'Angoulême. Ainsi je puis dire aujourd'hui avec vérité qu'un de nos rois m'a fait l'honneur de m'écrire *une lettre de sollicitation.*

« La révolution, qui survint soudainement dans ce temps, renversa tous ces projets, ainsi que tant d'autres. Le court espace de quelques mois suffit pour anéantir les espérances les mieux fondées, ainsi que les sécurités les plus raisonnablement établies, et pour ouvrir un champ sans limites aux ambitions les plus inattendues et les plus démesurées. »

Les hommes qui ont suivi avec attention les évènemens des dernières années du règne de Louis XVI, n'ignorent pas quels motifs déterminèrent ce monarque infortuné à rompre le mariage dont il vient d'être question, et à donner au jeune prince son neveu une épouse si digne de lui, comme il est si digne d'elle. L'Europe n'a que trop su quelle vengeance le plus grand des criminels a tirée d'un changement de résolution que lui-même avait rendu nécessaire.

C'est ce que Mme de Genlis va nous développer elle-même dans la suite de ses Mémoires.

Elle ouvre son quatrième volume par un fait qui ne manquera pas d'exciter l'attention de l'u-

nivers : c'est que la révolution française éclata *la veille de sa fête*. Ce fut son bouquet pour l'an de grâce 1789; bouquet bien délicatement choisi par le personnage qui avait le plus de droits pour la fêter. Les aveux qu'elle nous a déjà faits, en parlant par anticipation de la prise de la Bastille, sont garans du vif plaisir que dut lui causer ce petit hommage du directeur suprême des mouvemens révolutionnaires. Il y a encore quelque chose de cette joie patriotique, dans le mélange de bouffonnerie qui caractérise l'annonce d'un évènement qui devait enfanter tant de calamités et tant de crimes.

On donnait, selon l'usage, un spectacle charmant à Saint-Leu, pour célébrer le nom, les talens, les grâces et les vertus de Mme la gouvernante. Les acteurs étaient en scène, quand on apprit que le sang coulait à Paris. On n'en continua pas moins la pièce commencée; mais, dès qu'elle fut finie, un ami de la maison, qui venait de jouer le rôle de Polyphème dans une pantomime, monte en cabriolet pour aller aux nouvelles. Cet honnête citoyen était si préoccupé de la douce perspective de tout ce qu'il allait voir, qu'il oublie de changer de costume. Sa peau velue et son grand œil au milieu du front jettent l'alarme parmi les héros sans-culottes qui avaient

conquis les barrières sur les gabeloux. Mais peu à peu ils se rassurent; le cyclope est cerné, saisi, et traîné au corps-de-garde. On ne l'en retire que pour le livrer pieds et poings liés à l'inquisition qui venait d'être établie au nom de la liberté, c'est-à-dire au noir comité des recherches. Polyphème dut se retrouver là au milieu de ses frères et amis : il fut relâché.

On s'attend ici à voir l'auteur esquisser à grands traits l'histoire de tous les dits et faits mémorables dont elle fut témoin à cette terrible époque : mais elle écrit des Mémoires, et non l'histoire; il ne faut donc pas lui faire un reproche de revenir sans cesse sur elle-même et sur ses amis. C'est ainsi, par exemple, qu'elle abandonne brusquement la capitale et les grands meneurs de la révolution, pour aller voir ce que faisait à Vendôme l'aîné de ses élèves. Ce prince était allé prendre le commandement de son régiment, qui était en garnison dans cette petite ville. Comme il se baignait un jour dans le Loir, un homme qui s'y baignait aussi cria au secours; M. le duc de Chartres le sauva, et le conseil municipal lui décerna une couronne civique à la romaine, c'est-à-dire de feuilles de chêne. Il en détacha une, qu'il envoya dans une lettre à sa gouvernante. Mme la gouvernante se félicite aujourd'hui encore d'avoir

voulu que ses élèves apprissent à nager, *et à saigner*, ajoute-t-elle, quoiqu'il y ait peu de rapport entre ces deux talens. Mais il faut se rappeler qu'elle avait appris elle-même à manier fort dextrement la lancette, et elle en parle là comme amateur : rien de plus naturel.

Cette petite aventure de Vendôme donne lieu à une très-grande note, où Mme la comtesse se montre dans une très-grande colère. Les premiers effets en retombent sur un fort honnête conseiller au Parlement, nommé *Salier*, qui, sous le titre d'*Annales françaises*, a recueilli tous ses souvenirs sur la révolution et sur les évènemens qui la précédèrent. Or, Mme de Genlis peut avoir de petites raisons particulières pour ne pas goûter extrêmement la lecture de ces Annales; mais nous pensons que c'était un motif de plus pour ne pas dire que c'est un *pitoyable ouvrage*. Il résultera infailliblement de ce coup de boutoir, que tel qui n'y aurait pas pensé ira lire l'écrit de M. Salier. Mme la comtesse n'a l'air ici de l'attaquer que pour la défense d'autrui, et voici le crime qu'elle lui impute :

Les hommes dont la mémoire ou l'érudition historique remonte un peu au-delà de 1789, savent que le duc d'Orléans, dix-huit mois avant la révolution, fut exilé dans sa terre de Villers-

Cotteret, pour avoir bravé personnellement Louis XVI dans un lit de justice au Parlement de Paris. Pendant l'absence de ce prince, ses partisans, qui commençaient à être fort nombreux, et qui ne négligeaient aucun moyen pour le populariser, répandirent le bruit d'une action *héroïque* qu'ils lui attribuaient. Son Altesse Sérénissime, disaient-ils, s'était jetée à l'eau pour sauver un de ses jockeys qui se noyait. Des milliers d'estampes coloriées, représentant ce trait sublime, tapissaient les quais et les boulevards. Jamais il n'a été démenti, et ce fut un des grands titres du prince philanthrope à cet engouement presque universel, dont bien peu d'honnêtes gens alors prévoyaient les résultats, quoiqu'ils fussent déjà profondément calculés. Plus d'un de ces honnêtes gens, toutefois, dirent assez haut ce que l'auteur des *Annales françaises* ne s'est fait aucun scrupule de répéter; savoir, que le duc d'Orléans (*Égalité*) ordonna à un de ses jockeys de se jeter dans l'eau, et de *faire semblant* d'être en danger, afin que le prince son maître *fît semblant* de le sauver. Mme de Genlis prétend que l'aventure du père n'était qu'un réchauffé de celle du fils; et l'on dira que Mme la gouvernante devait être mieux au fait que personne de tout ce qui se passait dans la famille..... Et voilà jus-

tement pourquoi nous refusons de la croire en cette circonstance, pour nous attacher au récit de M. Salier. Pour montrer, au reste, que ce n'est pas un système formé de notre part que de révoquer en doute tout ce qui n'a d'autre garantie que la parole de notre historienne, nous rapporterons avec confiance entière une aventure qui fera sourire plus d'un malin lecteur.

C'était au printemps de 1790, *l'an second de la liberté*, comme le disaient alors les sous-cloches et les hommes du 14 juillet et du 6 octobre. Mme la gouvernante monte en calèche avec Mlle d'Orléans, le comte de Beaujolais et la belle Paméla, pour aller voir une maison de campagne, à quatre lieues de Paris. Il fallait traverser le village de Colombe, dont c'était la fête. Comme la calèche fendait la foule, voilà des coqs de l'endroit qui se mettent à crier que Mme de Genlis était la reine, accompagnée de MADAME et du jeune dauphin, qui se sauvaient de Paris. Des cris, les patriotes champêtres passent aux voies de fait: ils arrêtent la voiture, et forcent tout ce qu'elle portait de descendre. Le commandant de la garde nationale, jeune homme bien élevé, pour épargner plus d'un outrage aux nobles prisonniers, les emmena dans sa maison, en promettant au peuple d'attendre le retour d'un courrier de Paris.

avant de leur permettre de poursuivre leur route. Dans le trajet, les choses prirent une tournure assez sérieuse. On entendait des voix qui criaient: *A la lanterne!* Mme de Genlis trouva la proposition fort incivile, et on ne peut nier qu'elle n'eût parfaitement raison. Mais pourquoi ne se récrie-t-elle contre cette affreuse lanterne que lorsqu'il est question d'elle? pourquoi en parle-t-elle ici pour la première fois, lorsque ce bon peuple, dont elle encouragea les premiers exploits par sa présence, avait déjà lanterné plusieurs victimes qui tenaient dans le monde un rang supérieur au sien?

Quoi qu'il en soit, Mme la gouvernante se réfugia avec son jeune essaim dans la maison du généreux commandant. Mais à peine commence-t-elle à y respirer, que voilà l'orage qui gronde avec une nouvelle furie. Le peuple de Colombe, qui avait tout autant de droits que celui de Paris de se dire *souverain*, enfonce les portes, et entre avec un tumulte épouvantable. Mais admirez la présence d'esprit, l'intrépidité de la femme forte! Dès que Mme la comtesse vit arriver les flots de la *populace* (expression fort peu civique, soit dit en passant), elle dit à ses élèves: « Savez-vous, mes enfans, ce qu'il faut faire? Il faut jouer aux quatre coins. » Aussitôt dit, aussitôt fait; les

furieux sont interdits en voyant la partie de quatre coins. Mme la gouvernante s'avance vers eux, et leur dit avec un calme héroïque : « Je suis la femme d'un de vos représentans, et je vous invite moi-même à expédier un courrier à Paris pour éclaircir la chose. » Achille de Harlay, au milieu des ligueurs, fut-il plus noble et plus grand? Mais les paysans de Colombe se montrèrent plus opiniâtres que les ligueurs : croirait-on qu'ils furent assez impolis pour répondre à Mme la comtesse que *tout çà était des menteries*, et que si quelqu'un de la commune était assez osé pour aller à Paris, il serait accroché à la lanterne à son retour. Pendant ce discours menaçant, Mme la gouvernante prenait tranquillement du tabac; trait qu'elle a jugé propre à donner du relief au tableau, mais qu'à sa place nous eussions supprimé avec grand soin. La postérité saura donc que la comtesse de Genlis, réputée une des plus jolies femmes de l'époque, avait habituellement le nez barbouillé de tabac, et un mouchoir sale à la main.

Il faut cependant en revenir à la tabatière de Mme de Genlis, puisque ce meuble anti-féminin joue un rôle dans l'aventure : or donc, comme elle tenait cette tabatière encore ouverte, voici « un vilain paysan ivre-mort, le plus sale et le

plus dégoûtant qu'elle eût jamais vu, » qui vient y plonger ses doigts crasseux. Le pas était difficile : cependant Mme la comtesse n'hésite pas ; elle jette dédaigneusement le reste du tabac, et continue froidement à pérorer la canaille patriotique. Cette grandeur d'âme lui imprima quelque respect, et le jardin fut insensiblement évacué. Mais les portes de la maison continuèrent à être bloquées ; elles ne s'ouvrirent plus que pour un rustre, ceint d'une écharpe tricolore, qui, en qualité de maire, veut faire subir un interrogatoire à Mme la comtesse. Grand Dieu ! quel renversement ! « Vos papiers ! lui dit-il d'un ton à faire trembler. — Voici des lettres ; lisez-les, vous verrez qui je suis. — Je suis patriote, je ne sais pas lire. — Eh bien ! buvez ! » Et on fit boire le citoyen maire ; et il alla bientôt cuver son vin dans la rue comme les autres. A son réveil, ce La Fayette de village commença à se douter que Mme de Genlis n'était point la reine, qui était de dix ans plus jeune ; et la populace colombienne permit enfin aux prisonniers des deux sexes de reprendre la route de Paris.

Il ne manque qu'une chose à la relation de Mme la gouvernante : c'est de savoir quel effet produisit sur le Grand-Orient de la maçonnerie et de la révolution, la nouvelle de l'arrestation

de ses enfans et de la citoyenne leur institutrice. Quant à nous, nous disons avec tous les esprits droits, qu'il est juste que les premiers fruits soient pour celui qui a semé.

Et, à ce propos, notre héroïne nous fait le petit aveu qui suit : « J'eus, dans ce temps, toutes les espèces de mécontentemens. M. le duc d'Orléans me fit la proposition la plus étrange : il me dit que le vicomte de Ségur lui avait demandé la place de secrétaire des commandemens du duc de Chartres pour M. de Laclos, auteur des *Liaisons dangereuses*. Je restai confondue. Après un moment de silence, je lui dis que s'il donnait cette place à un tel homme, je quitterais le lendemain l'éducation de ses enfans. La place ne fut point donnée ; mais il avait vu plusieurs fois ce M. de Laclos, qui lui avait plu. Il forma avec lui une liaison intime ; il le consulta sur beaucoup de choses importantes pendant la révolution ; *on a vu les suites de cette confiance.* »

La confiance de ce prince fut, en effet, bien malheureusement placée, soit en hommes, soit en femmes. Aujourd'hui qu'un laps de trente-sept ans a tout dévoilé, on n'ignore plus que ses conseillers des deux sexes rivalisaient à qui saurait le mieux irriter son ambition et provoquer ses vengeances. Sans entrer, à ce sujet, dans au-

eune explication, nous nous bornerons à dire que Mme de Genlis a fait un bien faux calcul, si elle s'est imaginée qu'elle parviendrait à persuader aux lecteurs instruits que, lorsque Mme la duchesse d'Orléans s'éloigna d'elle, tous les torts furent du côté de cette vertueuse princesse. Elle confesse que ce fut la *révolution* qui lui enleva la bienveillance de la mère de ses élèves, et c'est cette auguste princesse qu'elle ose accuser d'*injustice!* Et c'est Mme la gouvernante qui nous invite à admirer la générosité qui la porta à cacher à tous les yeux la conduite de la princesse à son égard! Elle eut l'extrême bonté de ne point consigner dans son *Journal d'éducation* les motifs de ses justes plaintes, afin que rien ne pût altérer les sentimens que jusque-là Mme la duchesse d'Orléans avait obtenus de ses enfans. La princesse, comme on le voit, n'était aimée de sa jeune famille que sous le bon plaisir de Mme la gouvernante. Aussi, dès qu'elle eut l'air de vouloir prendre un ton de mère et de maîtresse, l'institutrice à gages la dénonça au prince son époux, dans une lettre dont elle a eu la candeur de transcrire ici la minute :

« Je suis absolument forcée, mandait-elle au « duc d'Orléans, de vous demander ma démis- « sion, à moins que, sous trois jours, *on* ne

« m'accorde *la réparation* que je mérite..... Vous « savez si j'ai eu de la douceur, de la patience, « de la modération; mais enfin *on* veut me pous- « ser à un parti que je ne puis m'empêcher de « prendre..... Mme la duchesse d'Orléans est ve- « nue à Belle-Chasse voir ses enfans. Elle a de- « mandé à Mademoiselle s'il était vrai qu'elle « m'aimât tant : M. le duc de Chartres et son « frère ont eu la même *scène*. Il résulte de tout « ceci, que maintenant il est bien prouvé à vos « enfans que leur mère désapprouve publique- « ment la confiance que vous avez mise en moi, « et qu'ainsi *vous êtes ouvertement divisés d'o- « pinions et de sentimens.*

« Ajoutez à ceci qu'ils n'aperçoivent Mme la « duchesse d'Orléans *que des minutes;* qu'ils « en sont traités *avec une extrême froideur;* « tandis qu'ils voient que je leur suis *entière- « ment consacrée*..... Certainement ils ne me « donneront pas tort; et il est impossible qu'*une « telle conduite* ne finisse pas *par les aigrir pro- « fondément*.... Ainsi, mon parti est irrévocable- « ment pris, et le voici : Ayez la bonté de déci- « der Mme la duchesse d'Orléans à m'autoriser « de dire à ses enfans, *sous trois jours*, qu'on « m'avait fait auprès d'elle des *tracasseries* dont « je me suis pleinement justifiée, et que cela soit

« suivi d'*une manière décente de vivre avec* « *moi; qu'elle vienne ici les soirs*, etc.... alors « je resterai, *j'oublierai tout....* »

Il paraît que Mme la gouvernante avait déjà *oublié* deux choses : 1° qu'elle écrivait à un prince du sang; 2° qu'elle lui parlait de la princesse son épouse, de la mère de ses enfans. Nous demanderons avec confiance à toutes les personnes douées du plus léger sentiment des convenances, dans quelle famille de simples particuliers on tolérerait qu'une institutrice salariée osât dénoncer sa maîtresse à son maître, et donner *trois jours* à la mère de ses élèves, pour qu'elle prît une manière *décente* de vivre avec elle. Certes, si le père de famille n'était pas le plus faible, le plus prévenu et le plus aveugle des hommes de la terre, la bonne serait mise à la porte sur le champ. Malheureusement, c'est ce que ne fit point le duc d'Orléans : bien au contraire, il écrivit à l'arrogante institutrice que, *sous trois jours*, il ferait ce qu'elle désirait; que Mme la duchesse était loin de montrer à cet égard autant de *modération* qu'elle; mais qu'il avait découvert le motif réel du changement survenu dans son affection et ses manières.

Ce motif est bon à connaître; il faut, et pour cause, que ce soit Mme de Genlis elle-même qui

nous le révèle : « M. le duc d'Orléans, dit-elle, pensait bien qu'au fond *la haine de la nouvelle Constitution* était une des principales causes de celle qu'avaient pour moi les amis de Mme la duchesse d'Orléans ; mais il croyait aussi qu'elle n'oserait jamais déclarer ouvertement ce motif, *puisque mes sentimens à cet égard étaient ceux de M. le duc d'Orléans*, et qu'elle ne pouvait pas concevoir l'espérance qu'un père pût consentir à faire élever ses enfans dans des opinions absolument contraires aux siennes. »

Deux observations résultent évidemment de ce paragraphe : la première, c'est que la digne fille du vertueux duc de Penthièvre ne pouvait placer sa confiance dans les partisans de la nouvelle Constitution ; la seconde, c'est que Mme de Genlis, ou la citoyenne Genlis, si l'on aime mieux, professait, à l'égard de la Constitution nouvelle, les mêmes sentimens que Louis-Philippe-Joseph d'Orléans (*Egalité*).

Remarquons maintenant que la date de la très-impertinente lettre de la gouvernante des enfans de ce prince, est le 10 septembre 1790. Or, qu'existait-il, à cette époque, de l'absurde Constitution qui ne fut imposée à Louis XVI et à la France qu'un an plus tard ? Nous nous bornerons à cette petite récapitulation : le massacre du gou-

verneur de la Bastille, du prévôt des marchands Flesselles et des conseillers d'État Foulon et Berthier, l'invasion du château de Versailles par les brigands, le roi et la reine, traînés captifs à Paris, entre les têtes sanglantes de leurs gardes égorgés, la déclaration stupide des *droits de l'homme* par le marquis de La Fayette, la spoliation du clergé, l'incendie des châteaux, la révolte encouragée dans tous les corps de l'armée; enfin, le républicanisme et le régicide proclamant déjà leurs doctrines du haut de la tribune des sociétés populaires.... Voilà le piédestal sur lequel s'élevait l'idole nouvelle qu'encensait l'auteur des attentats du 6 octobre, et qu'adorait dans son cœur la femme qui se faisait gloire de partager ses sentimens et ses principes! Elle était si sûre de lui, qu'elle ne se fit nul scrupule de le choisir pour porteur d'une lettre de vingt pages, qu'elle écrivit à Mme la duchesse d'Orléans, pour lui signifier son dernier mot. Le prince lut cette épître immense, l'approuva, et fit plus encore : il la remit lui-même à la princesse.

Mme la gouvernante commence par y déclarer à Son Altesse que c'est *la seule amitié* qui l'a déterminée à se charger de ses enfans. Indépendamment de l'amitié, il y avait bien 12,000 francs de traitement, appartement à la ville et à la cam-

pagne, table excellente, voitures, chevaux, valets de chambre, valets de pied, etc., etc.; mais ce sont toutes bagatelles dont une âme élevée comme celle de Mme la comtesse ne fait aucun cas; et si elle daigna les accepter, ce ne fut bien certainement encore que par pure amitié. Déjà même elle eût abandonné tous ces avantages, si les *injustices*, les *calomnies* et les *persécutions* qu'éprouvait M. le duc d'Orléans, n'eussent resserré les liens qui l'attachaient à lui. Cette idée est retournée et ressassée jusqu'à la fin de ce *factum;* et arrivée à la dernière ligne, l'auteur s'écrie avec un soupir : « Que de choses j'aurais à dire encore! » Mme la duchesse d'Orléans eut la bonté, ou plutôt le courage, de lire jusqu'au bout les aigres lamentations de la gouvernante; mais, dit celle-ci, elle n'en parut *nullement touchée*. Nous ne voudrions pas d'autre preuve de l'esprit droit et de la raison éclairée qui distinguaient cette princesse. Loin d'être la dupe de tant de phrases bannales, elle déclara formellement au prince son époux qu'elle ne pouvait se résoudre à voir plus long-temps une femme qu'elle avait cessé d'aimer et d'estimer. Et en effet, dès que Son Altesse savait que Mme de Genlis était d'un côté, elle avait soin de fuir de l'autre.

Mais l'astucieuse gouvernante redoublait d'ef-

forts pour accroître son influence sur l'esprit du prince. Elle s'en rendit tellement maîtresse, qu'elle le porta à une démarche incompréhensible. Il exigea que la duchesse d'Orléans se rendît au pavillon de Belle-Chasse, pour y donner à Mme de Genlis les explications, encore un peu il eût dit les satisfactions, qu'elle pourrait désirer. La position de la princesse était assurément très-délicate; elle s'en tira avec autant de dignité que de présence d'esprit.

Mme de Genlis, c'est elle-même qui nous le dit, avait préparé un discours de trois ou quatre pages; mais quel désappointement pour son éloquence! Dès que la princesse est entrée, elle prend un siége, impose silence à la gouvernante de ses enfans, tire un papier de sa poche, et en fait lecture à haute voix. La première phrase de cet écrit portait que, *vu la différence d'opinions* qui existait entre Son Altesse et ladite gouvernante, il convenait que Mme de Genlis, *si elle était honnête*, se retirât sans délai. « Mais, ajoutait la princesse, si Mme de Genlis résiste, comme *je suis au désespoir de ce que mes enfans sont entre ses mains*, je suis résolue à ne la revoir de ma vie. » Cela dit, Son Altesse repartit aussitôt, pendant que la gouvernante, tout en balbutiant, lui assurait qu'elle se retire-

rait dès que M[lle] d'Orléans aurait fait ses Pâques.

M[me] la duchesse d'Orléans était à peine rentrée au Palais-Royal, que M[me] de Genlis s'empresse de dénoncer au duc son procédé *bizarre*. Le duc conçoit un *chagrin profond* de l'aventure, et, sans perdre de temps, il déclare à la mère de ses enfans que si leur gouvernante les quitte, il l'en rendra en quelque sorte responsable, en la mettant dans l'impossibilité d'avoir désormais aucune influence sur leur éducation. Là se trouve un troisième ou quatrième aveu que la cause réelle de cette dissidence était l'opinion politique de la vertueuse princesse, diamétralement opposée, on le pense bien, à celle de l'homme qui avait médité de détrôner le roi, et, au besoin, de l'égorger : ce qu'il a fait.

Les choses vont devenir plus graves : nous répétons donc derechef que nous suivons ici notre auteur pas à pas. M[me] la duchesse d'Orléans est pressée par l'aîné de ses fils de se rapprocher de sa gouvernante. Pour échapper à d'importunes sollicitations, la princesse part pour la ville d'Eu, suivie seulement de M[me] de Chastellux, que M[me] de Genlis ne manque jamais de nous représenter comme son ennemie capitale.

Le duc d'Orléans, qui pensait de même, mande par un courrier, à cette dame de Chastellux, qu'elle

ait à choisir une autre demeure que sa maison. La princesse, à ce coup inattendu, voit que Mme de Genlis exerce un souverain empire; elle répond qu'elle a pris la résolution de former une demande en séparation; alors, mais alors seulement, Mme la gouvernante sent que c'est à elle à évacuer des lieux où elle n'a répandu que trouble et discorde.

Le 26 avril 1791, elle s'éloigne enfin de Mlle d'Orléans, en laissant, non une lettre, mais trois lettres qu'on devait lui remettre dans le cours de la journée, à trois reprises différentes. Dans la première, elle disait à la jeune princesse : « Mme la duchesse d'Orléans m'a *forcée* à m'é« loigner de vous.... Surmontez votre douleur...; « j'exige de vous que vous alliez à la promenade « avec votre *sensible et tendre* père. » Dans la seconde : « Mme la duchesse d'Orléans a voulu « que je vous quittasse; mais nous nous retrou« verons, *soyez-en sûre*. » Dans la troisième : « Mme la duchesse d'Orléans m'a signifié que, *vu « la différence de nos opinions*, il fallait que je « me retirasse.... Souvenez-vous de l'histoire de « Fénélon et de son élève le duc de Bourgogne; « Ils furent ainsi séparés (1). Le jeune prince

(1) Voilà donc Mme de Genlis qui se compare à Fénélon!

« sentit vivement son malheur; il aima Fénélon « toute sa vie. »

Fénélon, disgracié, se retira à Cambrai; Mme de Genlis n'ayant point d'archevêché, voulait se retirer en Angleterre, pays où l'eût appelé *son goût particulier*. Elle se décida pourtant à rester en France; et loin d'aller à Londres, elle prit un chemin tout opposé : ce fut la ville de Lyon qui la posséda. Le duc d'Orléans était apparemment bien informé de sa route; il lui expédia un courrier porteur d'une longue lettre, dont elle veut bien nous communiquer quelques passages. On y voit que le *ci-devant* prince (car il avait déjà voté lui-même l'abolition de la noblesse et des titres) appelait la gouvernante de ses enfans *chère amie*, mais en anglais, *dear friend*. « Nous « connaissons votre tendresse, lui disait-il, et « vous ne pouvez vous refuser à la nôtre. »

Comment résister à de si douces instances? Mme la gouvernante revint donc prendre sa place auprès de ses chers élèves. Quant à la princesse,

---

Mais qu'on ne se hâte pas de l'accuser de présomption; il y a plutôt dans cette comparaison de la modestie de sa part; car il faut se rappeler que, dans un de ses ouvrages, elle a avoué très-naïvement qu'elle n'était pas très-contente du style de l'auteur de *Télémaque*.

rien ne pouvait la déterminer à se rapprocher du grand atelier de la révolution ; elle était toujours à la ville d'Eu. Mme de Genlis nous a tant dit que Son Altesse la fuyait à cause de ses opinions politiques, que ce ne peut plus être une nouveauté pour nous ni pour nos lecteurs ; mais ce qui leur paraîtra non seulement tout nouveau, mais même incroyable, incompréhensible, c'est tout ce qu'elle va nous débiter ici sur ces opinions politiques mêmes. Chaque mot de la page que nous allons transcrire mérite une attention particulière :

« Le motif de l'éloignement subit de Mme la duchesse d'Orléans était évidemment la différence d'opinions politiques ; mais je reconnais aujourd'hui que toutes ses craintes, qui me parurent alors si exagérées et même si injustes, *n'étaient que trop fondées*. Telles devaient être les suites inévitables des *odieux principes* répandus depuis un demi-siècle en Europe, et surtout en France, par *la fausse philosophie*.

« A la suite de tant d'efforts, les Etats-Généraux rassemblés, des millions d'innovations proposées, devaient produire tout ce que l'on a vu. Mon indignation sur certains abus qu'il était si facile de réformer, m'inspira une sorte d'enthousiasme pour le commencement d'une révolution

dont je ne sentis aucune des conséquences. (Ecoutez! écoutez!)

« L'imagination n'égara point Mme la duchesse d'Orléans ; elle ne s'abandonna point à des rêves romanesques; *elle jugea mieux que moi*, elle sut lire dans l'avenir.

« Dans tous les temps, j'ai eu des *principes monarchiques, et j'ai été attachée à la race royale* (1).

« Dans *l'émigration*, j'ai montré ces sentimens dans *les Chevaliers du Cygne* (2).

« Sous le règne de Napoléon, je voulus faire l'*Histoire de Henri-le-Grand*, et même je la commençai ; mais j'eus la certitude qu'on ne me permettrait pas de l'imprimer. Je l'achevai à la

---

(1) Ce qui est prouvé par l'attachement même de l'auteur de ces paroles au plus marquant des meurtriers de Louis XVI.

Nous trouvons à ce sujet la petite observation suivante dans les Mémoires du comte de Clermont-Gallerande : « Le duc d'Orléans n'avait point de caractère; il s'était laissé subjuguer d'abord par Mme de Sillery (Genlis), sa maîtresse, dont il avait goûté la philosophie empoisonnée. »

(2) On remarquera que Mme de Genlis ne perd jamais une occasion de se donner pour *émigrée* : c'est une manie commune à tous les fauteurs de la révolution, que cette révolution a forcés ensuite de chercher un refuge hors de France. L'homme qui avait le plus indignement outragé Louis XVI,

restauration, et j'ai eu le *courage* de la faire paraître au retour de Buonaparte (1).

« Ma conscience et l'emploi de ma vie me donnent la douce certitude que l'on ne peut que me calomnier, et qu'il est impossible de me *noircir*. On ne croira pas qu'une femme qui a *toujours constamment* cultivé les arts et les talens, ait été une *intrigante*.

« De ma vie je ne me suis mêlée d'affaires de politique ou d'ambition; jamais *mes amis les*

Péthion, voulait *émigrer*, quand il fut dévoré par des bêtes féroces. Carnot *le régicide*, Carnot, qui, au comité de salut public, avait signé l'arrêt de mort de plus de cent mille Français, ne manqua pas de se dire *émigré*, lorsqu'il alla se cacher en Suisse après le 18 fructidor.

Les *émigrés* sont les sujets fidèles qui s'étaient ralliés sous les ordres des deux frères du roi-martyr (Louis XVIII et Charles X), pour délivrer leur souverain et briser le joug des bourreaux qui opprimaient la patrie. Or, Mme de Genlis n'appartint jamais à cette noble classe.

Quant aux *Chevaliers du Cygne*, que l'auteur donne ici comme un témoignage de son royalisme *dans l'émigration*, nous pouvons affirmer que les émigrés ne virent dans ce roman que des peintures licencieuses et des allusions politiques révoltantes. Au reste, il ne faut pas confondre la première édition de ces *Chevaliers du Cygne*, faite à Hambourg, avec celle que Mme de Genlis a publiée depuis en France.

(1) Le *courage* dont se vante ici Mme de Genlis se réduisit à écrire au grand-inquisiteur de l'esprit public pendant les

plus intimes ne m'ont consultée sur leurs projets dans ce genre; ils me confiaient leurs sentimens et le secret de leur intérieur; mais je n'avais qu'une connaissance très-vague et très-confuse de leurs espérances d'ambition et de fortune (1). »

Que résulte-t-il, en définitive, de cette longue et maladroite apologie? C'est que le temps est enfin venu, grâce au Ciel, où les personnages qui ont le plus ardemment et le plus efficacement travaillé à la révolution, commencent à comprendre que leurs principes étaient exécrables, et leurs actions ignominieuses. Chacun d'eux rejette sur son voisin, ou sur le malheur des circonstances, les faits qui lui appartiennent en propre. A défaut de remords, ils sentent donc l'aiguillon de la honte : leur supplice a commencé dans ce monde.

---

cent-jours, que l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que ce fût pour flatter les Bourbons qu'elle eût écrit l'histoire du chef de leur branche; qu'elle avait eu un dessein tout contraire. C'est ce que nous avons déjà dit plus haut.

(1) Nous devons croire que la sagacité de nos lecteurs n'a pas besoin d'être aidée, et qu'ils devineront sans peine quels sont ces amis, ou plutôt quel est cet *ami intime* dont Mme de Genlis prétend n'avoir pas connu les projets ambitieux.

Après avoir si prolixement parlé d'elle-même, Mme la comtesse reprend le fil des évènemens. Mais rassurons-nous ; elle aura soin que nous ne la perdions pas de vue.

Elle avait arrangé un voyage d'Angleterre dont elle se promettait beaucoup d'agrément, parce que les jeunes princes ses élèves devaient l'y accompagner. On a dit, dans le temps, et on a redit souvent depuis, que ce voyage était arrangé sous main avec le duc d'Orléans, qui, forcé de quitter la France, aurait trouvé fort agréable de retrouver sa famille au-delà du détroit. Mais Mme de Genlis est bien loin de convenir qu'elle agit de concert avec son prince chéri : elle prétend, au contraire, qu'elle allait partir pour Londres, lorsqu'elle reçut l'avis certain que le duc d'Orléans partait lui-même dans la nuit pour se rendre en Angleterre. Voyage *inconcevable!* dit-elle. Il n'y a ici d'inconcevable que la petite feintise de Mme la gouvernante. Quoi! vraiment, vivant dans l'intimité d'un prince trop fameux, elle ignorait ce que la moitié de Paris savait parfaitement! il ne s'était pas trouvé une âme charitable pour lui apprendre que le Châtelet de Paris, composé d'anciens juges qui ne savaient pas encore transiger avec leur conscience, avait informé sur les effroyables journées des 5 et 6 oc-

tobre, et que, dans son respect austère pour la justice, ce tribunal n'avait fait aucune difficulté d'articuler très-nettement que toutes les dépositions, tous les renseignemens indiquaient pour auteurs principaux de ces attentats le très-fameux Mirabeau et un prince devenu à cette époque l'instrument de ses projets, après avoir été son protecteur et son chef! Mirabeau se fia sur le nombreux parti qu'il avait dans l'Assemblée dite *constituante*, pour braver l'action des lois; mais il ne se chargea nullement de défendre contre leur poursuite le prince pour lequel il avait déjà témoigné son mépris dans des termes si horriblement cyniques, que tout le monde, en France, les a répétés à voix basse, sans que personne ait osé les imprimer. Les conseillers de Son Altesse, aussi intrépides qu'elle-même, la pressèrent de prendre au plus tôt la fuite. Elle hésitait cependant encore, lorsque survint une petite scène qui termina ses irrésolutions.

On voit souvent, au théâtre, deux fanfarons qui se menacent, tout en tremblant chacun de son côté; enfin, après s'être bien tâtés ainsi réciproquement, celui qui a le moins peur fait reculer l'autre : c'est ce qui arriva dans cette occurrence. Il y avait, comme nous l'avons dit, dans le drame sanglant de la nuit du 6 octobre,

deux acteurs principaux : l'un qui dormait, et l'autre qui ne dormait pas. Quand le premier vit que le second n'avait pu achever son rôle jusqu'au dénouement, il en conclut que son rival était encore plus poltron que lui-même. Changeant tout à coup de ton à son égard, il prit celui d'un supérieur; et comme revêtu, par le fait, d'un commandement suprême, il lui ordonna de quitter Paris et la France. Il s'établit alors un dialogue fort animé entre *Gilles-le-Grand* et *Philippe-le-Rouge* (1). Gilles, s'apercevant que Philippe avait un degré de frayeur de plus que lui, s'enhardit enfin jusqu'à lui proposer un soufflet. Philippe le tint pour reçu, et vingt-quatre heures après, que fit-il? Il passa son épée au travers du corps de Gilles, sans doute? Non, il passa la Manche, et s'empressa de mettre sept lieues de mer entre un décret de prise de corps et sa personne. Rien de tout cela ne saurait surprendre quiconque a vu d'un peu près les deux premiers pivots de notre glorieuse révolution. Mais veut-

---

(1) Les personnes qui ont lu *les Actes des Apôtres*, se souviennent fort bien quel était le personnage qui y figura souvent sous le nom de *Philippe-le-Rouge* ou *Philippe-le-Boutonné*. Quant à Gilles-le-Grand, qui ne sait que c'est sous ce nom que le ministre duc de Choiseul tira l'horoscope de l'homme le plus nul *des deux mondes*.

on de l'étonnant, de l'incroyable? en voici: Louis XVI, désarmé par de feintes protestations, ou abusé par le dicton qui veut que l'on fasse un pont d'or à l'ennemi qui fuit, daigna consentir à dire lui-même qu'il avait chargé son bien-aimé cousin d'une mission extraordinaire auprès de la cour de Saint-James. Ce bon parent resta, en effet, près d'un an à Londres, à lire des gazettes et à voir courir des chevaux; puis, quand il fut bien informé que ses *frères et amis* les jacobins avaient pris le dessus, il revint à Paris; quoi faire? tramer la mort du couple royal qui avait échappé aux piques des brigands du 6 octobre. Voilà donc ce que Mme de Genlis appelle, avec une ingénuité de petite fille qui lui sied merveilleusement bien, le voyage *inconcevable* du duc d'Orléans!

Nous venons de l'entendre protester, il n'y a qu'un instant, que jamais son bon duc ne lui parlait politique, ou d'objets un peu graves quelconques. Mais soudain, voilà qu'il lui revient en mémoire que le vertueux père de ses élèves la consulta un jour sur une toute petite affaire. Il ne s'agissait que de savoir si le bien du peuple ne voulait pas que Louis XVI fût déclaré déchu du trône, et si, comme son bon et fidèle parent, le ci-devant prince ne devait pas lui rendre le

service de s'y asseoir à sa place. Les jacobins, qui avaient eu vent du projet, annoncèrent que si leur camarade *Egalité* nourrissait réellement cette idée liberticide, ils le feraient monter, non sur le trône, mais sur l'échafaud. Ce qu'apprenant madame la conseillère du bon prince, elle se hâta de faire insérer dans les journaux une déclaration de sa façon, où, entre autres phrases d'un civisme brûlant, elle mettait celle qui suit dans la bouche du citoyen duc : « Après avoir fait tant de sacrifices à l'intérêt du peuple et à la cause de la liberté, il ne m'est plus permis de sortir de la classe de simple citoyen, où je ne me suis placé qu'avec la ferme résolution d'y rester toujours. »

Livrée à l'étude de la morale, à la culture de cent talens divers, et n'ayant pour tout délassement que les bonnes œuvres, la pieuse institutrice des enfans du Grand-Orient de la révolution de France savait si peu qu'il il y eût une révolution, qu'elle fit, à l'époque même où nous en sommes, la connaissance intime de deux des plus zélés artisans révolutionnaires, sans se douter seulement du métier qu'ils étaient venus faire à Paris. L'un était l'honnête M. Bertrand Barrère : on dit à Mme la gouvernante qu'il était passionné pour ses ouvrages; elle en conclut tout naturel-

lement que c'était un homme de goût. Pouvait-elle s'empêcher de lui faire bon accueil, et, ensuite, de se féliciter de cette nouvelle liaison, quand elle eut reconnu que ce M. Bertrand Barrère possédait *une extrême sensibilité*, des inclinations *douces et tendres*, et enfin (honni soit qui mal y pense) *un extérieur agréable et des manières nobles?*

Quoique tout à fait d'un autre genre, le second des nouveaux amis de Mme de Genlis eût, au besoin, disputé la palme au premier. C'était le vertueux Péthion, l'*Aristide* du pays chartrain, comme Bertrand Barrère était l'*Alcibiade* des bords de la Garonne. Mme de Genlis méditait alors un second voyage en Angleterre; toutes ces courses avaient, dit-on, un but politique : mais comme elle n'en parle pas, nous n'en parlerons pas non plus. Nous dirons seulement, et d'après elle-même, que l'homme du 20 juin, que celui sous les auspices duquel vingt mille brigands avaient posé le bonnet rouge sur la tête sacrée de Louis XVI, ayant proposé à la ci-devant comtesse de faire route avec elle, elle accepta son offre *avec la plus grande joie*. Les gens prévenus, les *ultrà* auront beau se récrier, elle n'est pas femme à s'émouvoir de leurs clameurs; elle éprouvera même un vrai plaisir à leur répéter

que Péthion avait *l'âme la plus droite, la plus honnête, et les principes les plus vertueux.* Malheureusement elle ne put jouir long-temps de la société de ce galant homme ; à peine arrivé à Londres, il repartit pour la France, où l'appelait une affaire urgente : il avait un roi à égorger.

Mme de Genlis cite ici quelques autres de ses familiers ; la liste, quoique peu étendue, l'est assez pour prouver qu'elle voyait un monde fort choisi. C'était, par exemple, l'honorable Brissot, qui a donné l'être à la faction des *brissotins*, et même au verbe *brissoter*, qui exprimait une manière expéditive de s'approprier le bien d'autrui ; c'était encore le peintre David, qui se montra fort empressé de montrer à Mme la comtesse, dès 1789, le tableau où son génie infernal s'était plu à faire voir prophétiquement le château de Versailles frappé de la foudre. On a bien dit, dans le temps, que Mme la comtesse était dans l'*intimité la plus tendre* avec l'abbé Syeyès : et c'est elle-même qui le rappelle ici dans ces termes ; mais elle proteste qu'il n'en était rien : l'abbé Syeyès n'était amoureux que des Constitutions qu'il fabriquait à l'entreprise, comme Pygmalion l'était de sa statue (1).

---

(1) C'est vers le même temps que Mme de Genlis prétend

Après nous avoir permis de jeter un coup-d'œil dans son intérieur : « Il ne me reste plus, dit l'auteur, qu'à rendre compte de mes actions publiques. » Très-volontiers ; nous sommes prêts à l'entendre.

Nos lecteurs ont eu jusqu'ici trop de preuves de sa bonne foi, pour concevoir quelques doutes sur la sincérité de ses récits ; mais en dé-

---

avoir fait connaissance avec le fameux comte de Mirabeau; elle se contente de dire qu'elle le trouva *fort aimable*. L'éloge nous semble trop mince; nous allons venir au secours de la mémoire de Mme la comtesse.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait déjà plusieurs années qu'était ébauchée cette *connaissance*, que Mme de Genlis nous donne ici pour toute nouvelle. Nous avons tenu, lu et examiné avec toute l'attention requise, une lettre autographe de Mirabeau, adressée, le 2 février 1780, à sa bien-aimée Sophie de Monnier. Sa confiance en elle était telle qu'il ne lui cachait rien, pas même ses infidélités. Il résulte donc des expressions très-énergiques et même parfaitement techniques de cette curieuse lettre, que ce fut dans les derniers jours de janvier de la susdite année, que l'auteur de l'*Erotica Biblion* et du *Libertin de qualité* donna à Mme la comtesse de Genlis, et dans son carrosse, la première preuve de son *amabilité*, qui était, en effet, fort grande, à ce que disent des dames qui en ont conservé le souvenir.

Nous pourrions indiquer où existe ce singulier monument de l'intimité de deux personnages célèbres.

pit de toute la loyauté de ses intentions, sa mémoire octogénaire peut avoir besoin de secours. Nous ne l'en laisserons pas manquer : deux écrits très-authentiques nous en fournissent les moyens. L'un est un recueil fort curieux intitulé *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans* avec divers personnages, parmi lesquels figure Mme la gouvernante de ses enfans ; l'autre, dont cette très-respectable dame récusera encore moins le témoignage, puisqu'il est sorti de sa plume, est le *Précis de la conduite de Mme de Genlis pendant la révolution.*

Dès le premier paragraphe des *Mémoires*, nous allons avoir l'occasion de remarquer l'utilité dont nous seront souvent nos guides. « Au mois d'octobre 1791, dit aujourd'hui Mme la comtesse, les médecins ordonnèrent à Mlle d'Orléans d'aller prendre les eaux de Bath. Nous partîmes en toute règle, avec des passeports qui exprimaient la permission de rester en Angleterre aussi long-temps que la santé de Mademoiselle l'exigerait. » Il est assez étonnant, dira-t-on, que la France renfermant une si grande variété d'eaux minérales, la Faculté envoyât la jeune princesse outre-mer pour rétablir ses forces. Probablement, ajouteront les gens doués de quelque pénétration, il y avait là, comme dans tout ce qui se faisait à cette

époque, quelque motif secret. Et effectivement, ce motif, dissimulé par la gouvernante, va nous être révélé par le père lui-même.

« Vers la fin d'octobre 1791, l'Assemblée constituante étant finie, et n'ayant plus d'autre moyen d'être utile à ma patrie que de m'employer au militaire, soit sur terre, soit sur mer, et, par conséquent, toujours au moment de me séparer de ma fille pour long-temps, ne voulant pas la laisser à Paris sans moi, *dans la crainte que ma femme, moi éloigné, ne revînt en prendre possession, et changer son éducation*, je me décidai à l'envoyer en Angleterre, sous la conduite de Mme de Sillery (Genlis), *dont les principes m'étaient connus*, et dont la conduite de mes fils, qu'elle a élevés, justifie la confiance que j'avais en elle. »

Voilà donc bien décidément Mme de Genlis envoyée en Angleterre, comme révolutionnaire, par un homme qui devait s'y connaître! Eh bien! un des résultats de ce voyage fut la page suivante, que beaucoup de ces hommes que Mme de Genlis elle-même appelait *aristocrates*, à cette même époque, n'eussent pas voulu signer :

« Lorsque je fus établie à Bury, je me mis à lire tous les historiens anglais, et je m'assurai d'une chose que je n'avais fait qu'entrevoir jusque-

là, c'est qu'on a généralement méconnu le mérite supérieur de Charles II, dont le vertueux et infortuné père périt sur un échafaud, victime d'une abominable faction et d'une révolution odieuse. Charles II, après la restauration, se conduisit *avec un courage, une sagesse, une prudence qu'on ne saurait trop admirer.* Il réduisit les impôts (qui avaient été énormes sous Cromwell); il sut allier, avec une extrême habileté, la fermeté à la clémence; il s'occupa surtout du soin de rétablir la religion. L'ordre et la paix furent les fruits de ces heureuses combinaisons. Ce fut lui qui fonda la Société royale de Londres, aujourd'hui si célèbre. Il promit solennellement sa protection à tous ceux *qui s'appliqueraient aux études difficiles;* il envoya chercher chez les nations voisines les principes des sciences inconnues; il corrigea les impropriétés, les bizarreries et le néologisme de l'idiome national, qui, sous Cromwell, était devenu presque barbare, etc., etc., etc. Voilà, sans doute, de grandes choses, et qui ne sont pas assez connues! Il y aurait un excellent livre à faire *sur les injustices, les oublis et les calomnies historiques.* »

Croirait-on que, pendant que la vertueuse institutrice de M[lle] d'Orléans se livrait à ces pacifiques études, des gens qui s'obstinaient à ne voir

en elle que l'émissaire du ci-devant prince père de son élève, se faisaient un plaisir cruel de semer dans sa retraite le trouble et les alarmes? Le facteur ne venait pas de fois frapper à sa porte, que ce ne fût pour lui remettre quelque lettre menaçante. Elle en reçut une, entre autres, en anglais, où on l'appelait, à ce qu'elle dit, *savage furie* (1). « Cependant, ajoute-t-elle, je n'avais jamais fait aucune intrigue, et j'aimais la monarchie! » On voit que Mme de Genlis fait ce qu'elle peut pour égayer sa narration par une plaisanterie; mais nous avons peur que celle-ci ne soit pas trouvée fort heureuse. On portera sans doute le même jugement d'un aveu qui lui est échappé dans la même page. Après avoir tenté vingt fois d'apitoyer ses lecteurs sur le sort de son prince *infortuné*, comment lui échappe-t-il tout à coup de dire qu'elle n'épargna rien pour *adoucir* et pour *modérer* le duc d'Orléans? A-t-on besoin d'adoucir et de modérer les hommes qui ne sont agités par aucune passion violente? On voit donc

---

(1) Voici encore une preuve que Mme de Genlis n'a jamais possédé les plus simples élémens de la langue anglaise : parce que l'on dit au pluriel *the furies*, elle en a conclu qu'il suffisait de supprimer l'*s* au singulier. C'est *fury* qu'elle aurait dû écrire.

que, pour se défendre elle-même, Mme la comtesse accuse ici celui qu'elle défend ailleurs.

Elle était encore en Angleterre lorsqu'elle apprit l'abolition de la royauté et l'établissement d'une république, décrétée sur la motion du comédien Collot-d'Herbois et de l'abbé Grégoire. « A cette nouvelle, j'eus, dit-elle, un singulier mouvement ; » très-*singulier*, en vérité, car nous donnons en mille aux plus habiles à le deviner. « Eh quoi donc ! s'écria la sensible comtesse, on ne jouera plus *Athalie !* » Certes, voilà une bien étrange passion pour le théâtre ! et que le moment était bien choisi pour aller songer à ce que l'on jouerait ou ne jouerait pas à la Comédie française ! A peine une telle exclamation se fût-elle pardonnée à une demoiselle Dumesnil ou une demoiselle Raucour, qui excellaient dans le rôle d'*Athalie*, et auxquelles il eût été permis de le regretter. C'est en rougissant de honte pour une grave institutrice, que nous rapportons ici ce trait, où se trouvent compliquées à la fois inhumanité et niaiserie. Mais loin d'en rougir elle-même, Mme la comtesse a pris soin d'en léguer le souvenir à la postérité ; et non contente de le retracer ici, elle a soin de prévenir qu'elle l'a consigné pareillement dans un autre de ses écrits intitulé *les Parvenus*.

Tout ce qui suit porte ce caractère d'illusion ou d'aveuglement très-volontaire, qui permettrait de croire que ce n'est pas sérieusement que l'auteur parle des évènemens les plus sinistres et les plus effroyables. Croirait-on, par exemple, que lorsqu'elle entendit parler du projet formé par le parti dominant de mettre en jugement le roi et la reine, elle se fia sur Péthion du soin de les sauver? On demandera sans doute comment Mme de Genlis, qui avait vécu dans l'intimité de cet homme, pouvait se méprendre à ce point sur son compte, lorsqu'il était connu de la France entière que l'infortuné Louis XVI n'avait point d'ennemi plus implacable et plus féroce. Ceci est à la lettre: Péthion fut le seul des commissaires envoyés à Varennes, sur l'âme duquel le spectacle des infortunes royales ne fit aucune impression. Loin d'éprouver ce sentiment de compassion involontaire dont ne purent se défendre ses collègues, il affecta, depuis cette époque, de se montrer plus altéré encore du sang des augustes victimes; mais c'est ce que Mme la comtesse, sa noble amie, ne voulut jamais voir. Pleine de confiance dans sa *droiture*, elle lui écrivit une belle lettre de six pages, pour l'exhorter à se montrer *généreux* envers Louis XVI, en se contentant de le *détrôner* et de le *bannir*. Elle fit passer cette tou-

chante missive au Brutus chartrain, en lui citant l'exemple des Tarquins, auxquels on permit de vivre. Que fit le vertueux Péthion? Il ne répondit pas à la lettre de la citoyenne, et il se hâta d'envoyer son roi à l'échafaud, sans appel et sans sursis. Mme de Genlis s'attend peut-être ici à des actions de grâces de tous les honnêtes gens; mais son espoir sera trompé. Peut-on savoir gré à la main qui a mis le feu à la maison, de venir ensuite verser une goutte d'eau sur l'incendie?

La citoyenne Sillery-Genlis avait si peur elle-même de s'y brûler, qu'elle jeta les hauts-cris dès que le père de son élève lui écrivit pour la rappeler à Paris. « Y pensez-vous, « *dear friend* (cher ami)? lui répondit-elle; « vous voulez nous faire revenir lorsqu'il y a encore plus de troubles qu'au moment de notre « départ, et, de plus, la guerre avec l'étranger! « Péthion m'écrit par le même courrier, et il me « mande qu'il y aurait de la folie à reparaître « dans les circonstances actuelles. Adieu donc, « *dear friend*, vous *que j'aime et que j'em*« *brasse de toute mon âme*. » On voit que si le grand Péthion ne répondait pas aux lettres où il n'était question que de la vie du roi, il mettait, en revanche, un grand soin à répondre à celles où il s'agissait du bien-être de sa douce amie.

Comme nous n'avons pas sous les yeux la correspondance de la citoyenne, nous ne savons pas si elle embrassait cet ami *de toute son âme*, comme elle embrassait l'autre; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle préférait ses conseils à ceux de son ci-devant prince. Elle refusa donc nettement de revenir en France. Mais voici bien d'autres soucis!

La gouvernante de Mlle d'Orléans se met en tête qu'on veut lui enlever sa pupille. Qui? elle ne le dit pas; mais ce ne pouvait être que le père; car quel intérêt aucun autre individu sur la terre aurait-il eu à enlever une petite princesse encore enfant, et dénuée de toute espèce de titres ou de prétentions dont l'intrigue pût se faire une arme? Quoi qu'il en soit, les terreurs de cette seconde mère devinrent si vives, qu'elle s'empressa de les communiquer à Fox et à Sheridan. Le premier ne répondit pas; il avait bien d'autres affaires au Parlement! Mais le second, qui était amoureux de la charmante Paméla, compagne de Mlle d'Orléans, prit la poste, et se rendit à Bury pour tenir conseil sur le sujet des alarmes de la tutrice de ces jeunes personnes. Il l'exhorta prudemment à se tranquilliser; mais des *méchancetés*, que l'auteur ne spécifie pas, la déterminèrent à quitter brusquement sa petite

ville pour se réfugier à Londres, où elle se flattait de trouver plus de sûreté. Vain calcul! arrivée dans la capitale, ses terreurs redoublent. Le duc d'Orléans y avait une maison depuis longtemps; mais Mme de Genlis ne pouvait contempler le concierge de cette maison sans frémir. Cet homme, croyant se rendre plus agréable, s'était fait une véritable figure de révolutionnaire; mais il avait passé les bornes, et il aurait fait peur au plus intrépide ami de la Constitution; aussi la malheureuse gouvernante passait-elle les nuits dans des agitations continuelles. L'aventure suivante ne contribua pas à les calmer.

Certain soir, un Anglais nommé *Rice*, qu'elle avait connu à Spa, vint lui faire une visite, si l'on peut appeler ainsi ce que Mme la comtesse, malgré toute sa retenue, appelle elle-même *un rendez-vous tête à tête;* car il avait été formellement demandé et formellement accordé. Après des phrases fort affectueuses sur la situation de l'intéressante Française, l'Anglais lui donne le conseil de passer en Amérique, pays, lui dit-il, où elle ne pouvait manquer d'être *adorée*. Adorateur lui-même des beautés demi-séculaires de la vénérable institutrice, M. Rice lui propose de faire tous les frais du voyage. Elle ne peut s'empêcher de trouver l'offre un peu étrange; elle

s'excuse d'abord par une de ces phrases qu'une dame de cour sait si bien tourner; mais notre Breton, aussi fin qu'un Français, avait plus d'une corde à son arc. « Les États-Unis, dit-il, font-ils peur à madame la comtesse? Eh bien! qu'elle accepte du moins un asile dans une maison délicieuse que je possède sur le bord de la mer, ou enfin dans une de mes terres, en Irlande. » Refus plus prononcé de la part de la vertueuse matrone. Aussitôt, qu'aperçoivent ses yeux? une physionomie qui, de douce et bienveillante, était devenue aussi épouvantable que celle du spectre de Banco, dans le *Macbeth* de Shakspeare. Un geste accompagne ce regard foudroyant; l'Anglais met la main dans la poche de son gilet, et la tremblante comtesse voit *très-distinctement* la forme d'un pistolet. Ce pistolet était un étui à cure-dents; mais l'imagination troublée de notre héroïne en eût fait au besoin une pièce de vingt-quatre. Elle se jette au cordon de sa sonnette; un domestique accourt. M. Rice devient fort rouge : on le serait à moins; il sort sans dire un mot, et Mme de Genlis en conclut qu'il était furieux. Encore toute tremblante, elle écrivit de nouveau à Sheridan, pour lui demander conseil. Il lui offrit un asile dans sa jolie maison d'Ilesworth. Cette offre n'était pas tout à fait désin-

téressée. Sheridan, ainsi que nous l'avons déjà vu, brûlait d'un feu très-ardent pour la belle Paméla, et il trouvait fort doux de posséder chez lui l'objet de sa tendresse; mais ce fut, comme l'on sait, lord Edouard Fitz-Gérald qui l'obtint; et, à ce sujet, Mme de Genlis aurait dû faire une petite exclamation sur la singulière destinée de ce lord Edouard. Elle dit bien qu'il avait enlevé à Sheridan le cœur de sa femme, qui était une des beautés les plus célèbres de l'Angleterre; mais elle a omis de remarquer qu'il lui enleva aussi la main de la beauté non moins accomplie qui fut sur le point de la remplacer. Ce galant Irlandais était né, comme on le voit, pour faire le désespoir du poëte comique, qui était Irlandais pareillement. Aussi est-il permis de soupçonner que de tous ceux qui apprirent la fin tragique du noble lord, pendu pour ses hauts faits révolutionnaires, Sheridan fut un des moins affligés.

On se doute bien que Mme de Genlis, toujours si industrieuse dans l'emploi de son temps, sut mettre à profit celui qu'elle passa dans la petite ville de son nouvel ami. Elle y médita à loisir une longue lettre à son cher époux; car, quand une belle dame n'a rien à faire, elle écrit à son mari tout comme à un autre. Avant de lire cette

épître toute politique, il faut se rappeler que Mme de Genlis nous a bien affirmé qu'elle ne s'était jamais immiscée dans la politique, et qu'elle n'avait même jamais permis qu'on lui en parlât. Mais les frères de Louis XVI marchaient sur Paris : il était temps de s'expliquer.

« D'après une lettre de M. Voidel (1), je vois « que la *bonne cause* est à peu près perdue (2). « On va faire ce que je vous ai mandé : proposer « *les deux Chambres*, le rétablissement des ti- « tres, etc. Si les patriotes refusent en deman- « dant une Convention nationale qui retouche et « corrige la Constitution, ils feront la plus insi- « gne bêtise qu'on ait encore faite.

« 1° Ce sera avouer que la Constitution de 1791 « ne vaut rien; et alors on vous dira qu'on ne « vous combat que pour cela, et qu'il vaut beau- « coup mieux en prendre tout de suite une éprou- « vée par le temps, la Constitution anglaise; et

(1) Ce Voidel était président du comité des recherches, autrement grand-inquisiteur sous le règne de la liberté.

(2) La *bonne cause* de Mme de Genlis, d'après la date de cette lettre, était celle des hommes qui, le 6 octobre, avaient envahi le château de Versailles, et traîné le roi et la reine captifs à Paris; qui, le 20 juin, avaient mis le bonnet rouge à Louis XVI, et qui, le 10 août, avaient massacré la garde du château, et renversé le trône.

« on aura raison de dire cela, quand vous con-
« viendrez vous-même qu'il faut en faire une
« autre.

« 2° Si vous prenez le ridicule parti de faire
« une autre Constitution, vous aurez la guerre
« civile, et les ennemis étrangers vous subjugue-
« ront et *nous* proscriront.

« Vous n'avez que deux partis à prendre : ce-
« lui de soutenir la Constitution, et de *périr en*
« *la défendant*; ou celui d'accepter les change-
« mens qu'on vous propose, en y mettant des
« conditions qui rendent ce changement aussi
« solide et aussi solennel qu'il sera possible.....
« La France ne sera pas le pays le plus libre de
« la terre, mais elle ne sera pas sous un gouver-
« nement aussi *despote* qu'avant la révolution (1).
« Avec le temps on rétablira les choses *vraiment*
« *belles* de la Constitution : elles ont été dites,
« imprimées, elles se rétabliront sûrement. »

Si nous nous permettons d'interrompre ici Mme la comtesse de Genlis, c'est pour recom-

---

(1) Sous ce gouvernement *despote*, ou *despotique*, pour parler français, les habitans du royaume ne payaient que la moitié des impôts qu'ils ont payés depuis, et ils pouvaient voyager et circuler librement et sans passeports d'une extrémité de la France à l'autre.

mander à toute l'attention du lecteur le petit paragraphe suivant :

« Je n'ai jamais trouvé que l'on ait *été trop* « *loin* (1); mais j'ai toujours trouvé qu'on a été « *trop vîte*. Le plan d'idées et de principes est, « en général, *excellent;* mais le plan de con« duite était absurde.

« Mon opinion est qu'un extrême courage « pourrait encore sauver la Constitution, et qu'il « serait inconséquent, lâche et inepte de l'aban« donner.... Mais songez à une chose : c'est que « vous devez peu compter sur Luckner, qui com« mande votre armée du Nord, et point du tout « sur celle de M. de La Fayette.

« En supposant que l'on prenne le parti d'en« trer en négociation avec les *ennemis* (c'est-à« dire les deux princes, frères de Louis XVI), « je vous conseille de vous occuper des moyens « *de quitter la France*, de réaliser un sort hon« nête, et de préparer un déménagement. Mais « prenez bien vos précautions, et tâchez de faire « un marché en bonne forme et solide. Voilà tout « ce que mes *petites lumières* m'inspirent. »

---

(1) Tout était déjà consommé, hors le 21 janvier, et son approche était tracée partout en caractères de sang. Et voilà ce que Mme de Genlis appelait *ne pas aller trop loin !*

A cela près de toutes les niaiseries que la ci-
enne débitait sur la sotte Constitution de 1791,
petites lumières l'éclairaient assez bien sur
parti le plus sage qu'eussent à prendre les
ans de cette idole de boue et de fumier. Atta-
se à la fois par les royalistes et par les jaco-
s, elle devait crouler, et ses débris ne pou-
ent manquer d'écraser les prêtres de son temple.
st ce qui arriva : le mari très-ignoré de notre
-célèbre comtesse fut du nombre ; et peut-être
rait-il encore, s'il n'eût pas cru au-dessous de
dignité de représentant du peuple d'obtempé-
aux conseils d'une femme. Mais, dans ces
seils mêmes, tout prudens qu'ils étaient, ad-
ons la bizarre injustice des révolutionnaires!
ici l'une des coryphées du parti qui, dès que
age gronde dans le lointain, presse son mari
ller chercher un asile hors de France ; et elle-
me, comme toute sa faction, avait appelé la
geance nationale sur la tête des premiers émi-
s, lorsque l'incendie de leurs habitations et le
sacre de leurs familles leur eurent fait une
cessité, comme un devoir, de se rallier sous
tendard royal qui flottait entre les mains des
d'Henri IV!

Mais déjà la citoyenne gouvernante se regar-
it comme émigrée : nous n'en voulons pour té-

moin qu'une lettre qu'écrivait d'Angleterre une fille de la susdite citoyenne. Cette lettre, datée du mois d'août, *l'an quatre de la liberté* (1792), contient la ligne suivante, qui a bien son prix aujourd'hui : « Le plus beau moment de la vie « des *quatre émigrantes jacobines* sera celui où « elles se trouveront réunies à des amies ché- « ries (1). » Il faut avouer que l'auteur de cette douce épître avait bien pris ses précautions, pour qu'elle ni ses compagnes ne fussent confondues avec des émigrées royalistes.

Mais, royalistes ou jacobins, le père des élèves de la citoyenne Genlis ne voulait point absolument d'émigré dans sa famille, parce qu'il y avait à la fois danger pour sa réputation patriotique et pour sa fortune. Voyant que les lettres ne produisaient aucun effet sur l'esprit opiniâtre de la gouvernante de sa fille, il prit la résolution de lui envoyer un ambassadeur ; et quel était-il ? le devinerait-on jamais ? c'était un homme que nous avons vu depuis avoir la direction suprême de la diplomatie du grand empire, Son Excellence le duc de Bassano, qui était alors tout simplement M. Maret, ou même le citoyen Maret, de Dijon. Muni des pleins pouvoirs du citoyen Egalité, il

(1) On disait alors les *émigrans*, et non les *émigrés*.

arrive brusquement en Angleterre, et somme l'institutrice de Mlle d'Orléans de la remettre entre ses mains. Mais qu'il s'adressait bien! l'intrépide citoyenne lui répond *fort sèchement* qu'elle ne l'instruira que le lendemain de sa décision suprême. Le citoyen Maret fait sa révérence en arrière, et se retire pétrifié. Le conseil s'assemble aussitôt chez l'ami Sheridan : rendra-t-on la jeune princesse? ne la rendra-t-on pas? L'auteur comique anglais décide fort sérieusement qu'il n'est pas *digne* de sa noble amie de garder un dépôt qui lui a été confié. Ce seul mot fait ce que n'avaient pu faire les dépêches du père et toute l'éloquence de l'ambassadeur. « Eh bien! s'écrie la citoyenne, j'irai moi-même lui remettre sa fille; mais plus rien de commun entre nous! la restitution faite, je reviens dans ma chère Angleterre. » On monte donc en voiture. On doit se croire sur la route de Douvres; mais on n'écrit pas des Mémoires pour ressembler à tout le monde. Il faut bien une petite aventure de temps en temps. Or, voici celle que notre auteur, avec sa véracité ordinaire, a consignée en cet endroit :

« La chose, dit-elle, est si extraordinaire, que je me bornerai à conter le fait sans chercher à l'expliquer, et sans y ajouter les réflexions

que pourra faire aisément le lecteur impartial.

« Nous partîmes de Londres le 20 octobre 1792, dans deux voitures, l'une à six chevaux, et l'autre à quatre. Nous n'avions que deux domestiques mâles, l'un Français et l'autre Anglais, qui devaient nous conduire jusqu'à Douvres. Lorsque nous fûmes à un quart de lieue de Londres, le domestique français crut s'apercevoir que nous n'étions point dans le chemin; et sur son observation, je m'en aperçus aussi. Les postillons, interrogés, répondirent qu'ils avaient voulu éviter une petite montagne, et qu'ils reprendraient incessamment la grande route. Au bout de trois quarts d'heure, voyant que nous parcourions un pays qui m'était tout à fait inconnu, je questionnai de nouveau le laquais de louage et les postillons. Ils m'assurèrent encore que nous allions retrouver le chemin ordinaire. Cependant nous poursuivions avec une extrême vîtesse cette route inconnue, et nous commençâmes à nous regarder avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Nous renouvelâmes nos questions, et l'on nous répondit cette fois qu'il était vrai qu'on s'était égaré, qu'on avait voulu nous le cacher jusqu'à ce qu'on eût reconnu un certain chemin de traverse qui conduisait à la première poste, et que nous y serions rendus avant une demi-heure.

« Il nous parut bien étrange que l'on pût s'égarer, et en plein jour, sur la route de Londres à Douvres. Enfin, malgré les promesses des postillons, le temps s'écoulait, et de l'inquiétude nous passâmes à une véritable terreur. Nous étions dans cette perplexité, lorsqu'un nouvel incident, le plus extraordinaire de tous, mit le comble à notre effroi. Deux hommes à pied, bien mis, qui passaient de mon côté, nous crièrent très-distinctement en français : *Mesdames, on vous trompe! on ne vous mène point à Douvres!* On peut juger de la surprise et de la frayeur que nous causèrent ces paroles. Nous avons trouvé plusieurs manières d'expliquer ce fait extraordinaire. Il serait trop long de les détailler ici; mais voilà *l'exacte vérité*.

« J'eus beaucoup de peine à faire arrêter les postillons devant un village qui se trouvait sur notre gauche. Cependant, le domestique français (car l'autre ne s'en mêla pas) les força de s'arrêter; alors je fis demander dans ce village à combien nous étions de la poste où nous aurions dû relayer. Qu'on juge de ma surprise quand on me répondit que nous en étions à vingt-deux milles! Je cachai mes soupçons; je pris un guide dans le village, et je déclarai que je voulais retourner à Londres. Les postillons firent beaucoup de résis-

tance; mais notre domestique français, fortifié du guide, les contraint à obéir. Nous ne rentrâmes dans Londres qu'à l'entrée de la nuit. Je me fis conduire sur le champ chez M. Sheridan, qui fut extrêmement surpris de me revoir. Je lui contai notre aventure : il pensa, comme nous, qu'il était impossible qu'elle fût l'effet du hasard. Il envoya chercher un juge de paix pour interroger les postillons : ils répondirent avec beaucoup d'embarras qu'un *gentleman* inconnu était venu le matin chez leur maître, les avait conduits dans un cabaret, et là leur avait donné de l'argent pour leur faire prendre la route où ils nous avaient menés. M. Sheridan me dit que cet aveu suffirait pour intenter un procès à ces hommes; mais que cela serait long, et coûterait beaucoup d'argent. Nous ne poussâmes pas cette affaire plus loin, parce que M. Sheridan reçut à ce sujet des lettres anonymes qui l'effrayèrent. »

Cet écrivain anglais avait bien de la bonté, ou Mme de Genlis en suppose à ses lecteurs une dose peu commune. Quoi! c'est en plein jour, comme elle le dit elle-même, que des postillons espéraient égarer des voyageurs à qui la première rencontre pouvait faire prêter main-forte, comme cela fût arrivé à notre historienne, si elle l'eût tant soit peu désiré, où si elle eût eu assez d'art pour

mettre quelque vraisemblance dans son récit! Qui l'empêchait, en effet, quand elle fut rencontrée par ces deux messieurs qui lui crièrent *très-distinctement* qu'on la trompait, d'invoquer leur assistance, soit en criant au secours, soit en agitant simplement son mouchoir par la portière? La fin du récit n'est pas moins faite que le commencement pour exciter la méfiance des esprits réfléchis. Quel est celui qui croira jamais que des lettres anonymes aient eu le pouvoir d'empêcher un membre du Parlement britannique de remplir le devoir le plus simple, en réclamant l'action de la justice? et, de plus, à qui persuadera-t-on que des émissaires quelconques s'exposassent à se faire pendre pour enlever une femme déjà surannée, comme l'était Mme de Genlis, ou de petites filles comme ses élèves? Quant aux motifs politiques, nous avons fait voir qu'il était ridicule d'en parler : Mlle d'Orléans, sous ce rapport, n'avait pas plus d'importance, pour aucun parti, qu'une simple bergère.

Après avoir rapporté ce rêve de notre historienne, car nous ne pouvons y voir autre chose, nous passerons à des faits plus réels et plus croyables, parce que nous avons d'autre garantie que sa parole. Ceci pourtant ne s'applique pas à la première ligne de la relation de son retour en

France. Si l'on s'en rapportait à Mme la comtesse, elle avait tellement le vent en poupe quand elle partit de Douvres, qu'il ne lui fallut que soixante-dix-sept minutes pour gagner le port de Calais. On évalue vulgairement ce trajet à sept lieues; mais il est réellement de huit lieues marines, qui en font dix de vingt-cinq au degré, telles qu'on les compte sur terre. Ainsi, en supposant que le bâtiment qui portait Mme de Genlis eût traversé le détroit en droite ligne, ce qui est à peu près impossible, il se trouverait encore qu'elle ne mit pas tout à fait huit minutes par lieue, vîtesse des ballons, quand ils vont vîte. Il y avait sans doute quelque dérangement dans la montre de Mme la comtesse, et peut-être n'était-ce pas la seule chose dérangée chez elle.

Quoi qu'il en soit, la voilà passée, courant la poste sur le pavé de la république une et indivisible. Elle changeait de chevaux à Chantilly : un courrier du citoyen *Egalité* (ci-devant d'Orléans) y relayait au même instant. Le bonheur veut qu'il lève les yeux sur la berline de la citoyenne gouvernante; il la reconnaît, et lui met dans la main un petit billet qu'il allait lui porter en Angleterre. « Si vous n'avez point passé la mer, lui « mandait le prince républicain, restéz où vous « êtes. Si, au contraire, mon courrier vous trouve

« sur la route de France, restez dans le lieu où « il vous remettra ce billet, et ne venez point à « Paris. Un second courrier vous instruira de ce « qu'il faut faire. »

On pense que la citoyenne gouvernante va se conformer aux intentions du maître qui la paye; mais on devait se rappeler que *le plus saint des devoirs* était déjà proclamé par M. le marquis de La Fayette. La citoyenne Genlis n'hésite donc pas à se conformer à la grande maxime du jour; elle se met en insurrection ouverte. « Je ne tins aucun compte, dit-elle, de cet ordre; je continuai ma route, et j'arrivai le soir à notre pavillon de Belle-Chasse. »

Les voyageuses y étaient attendues par le citoyen *Égalité*, et cinq à six honnêtes gens du côté gauche, qui étaient devenus ses amis de cœur. L'entrevue fut extrêmement triste : la gouvernante, en remettant son élève entre les mains du père, lui déclara qu'elle donnait sa démission, et qu'elle repartait le lendemain pour l'Angleterre. A ces paroles, le citoyen *Égalité* eut l'air embarrassé et même consterné; enfin, il prit la citoyenne par la main, la conduisit dans une chambre voisine, et là il lui apprit, d'un ton très-dolent, que, par l'effet rétroactif d'un décret nouveau, sa fille, quoiqu'elle eût à peine quinze ans, se

trouvait comprise dans la classe des émigrés, et que c'était la faute de sa bonne. « *Émigrés!* aurait pu répliquer la patriotique institutrice; *émigrantes jacobines*, voilà ce que nous sommes, et ce que nous avons déjà déclaré nous-mêmes par écrit (1). » Mais le citoyen père ne lui laissa pas le temps de placer un mot, et lui-même n'en prononça plus qu'un pour conjurer sa ci-devant amie de conduire la jeune princesse à Tournai, où elle attendrait qu'un décret d'exception lui permît de rentrer en France. Nouvelle insurrection de la bonne! Elle refuse *sèchement*, c'est son mot, tout aussi sèchement qu'elle avait refusé jadis le citoyen Maret-Bassano. Le bon père lui dit qu'elle est une *cruelle;* ce nom lui rappelle son jeune temps, et elle se laisse fléchir, mais sous la condition expresse qu'on ne la laissera pas plus de quinze jours se morfondre à Tournai. Le citoyen *Égalité* lui en donne sa parole *d'honneur*. Pouvait-elle hésiter encore avec une garantie telle que *l'honneur* du citoyen *Égalité?*

Il restait néanmoins quelques idées *noires* à la discrète gouvernante. Son mari, l'un des meilleurs

---

(1) *Voir* plus haut la lettre que nous avons citée d'une des filles de Mme de Genlis.

maris qu'il y ait eu, pour dissiper ces idées noires, la mène au spectacle. La belle Paméla était de la partie : elle frappe les regards de certain lord Fitz-Gérald, dont il a été parlé plus d'une fois dans le cours de ces Mémoires. Sa seigneurie était venue apprendre en France comment on faisait des révolutions : cela ne l'empêcha point de trouver la fille adoptive de la citoyenne gouvernante presqu'aussi adorable que la Constitution même. Il se déclara résolu à s'enchaîner pour la vie aux pieds de l'idole de son cœur. L'affaire fut arrangée avant la fin du spectacle. Celle du voyage en Belgique souffrit plus de difficultés. Il faut que ce soit notre historienne elle-même qui nous en fasse le récit, pour que l'on ne nous soupçonne pas d'y mettre du nôtre.

« Nous allâmes passer une journée au Raincy, afin d'y régler le départ pour Tournai. Je trouvai à M. le duc d'Orléans un air distrait, sombre, préoccupé, et je ne sais quoi d'égaré dans la physionomie, qui avait quelque chose de sinistre (1). Il allait et venait d'une chambre à l'autre, sans s'arrêter, comme craignant la conversation et mes questions. Le temps était assez beau; j'envoyai

---

(1) C'était à la fin de novembre 1792, deux mois avant le meurtre de Louis XVI.

mademoiselle, ma nièce et Paméla dans le jardin, et je me trouvai seule avec M. le duc d'Orléans.

« Alors je lui dis quelques mots sur sa situation. Il se hâta de m'interrompre, et me répondit brusquement qu'*il s'était prononcé pour les jacobins*. Je répliquai qu'après tout ce qui était arrivé, c'était à la fois un crime et une folie; qu'il serait leur victime, et qui en avait déjà la preuve dans le dernier décret qui déclarait émigrés tous les voyageurs français au-dessus de l'âge de quatorze ans, qui n'étaient pas rentrés au mois de septembre. J'ajoutai qu'il fallait être bien aveugle, pour ne pas voir que ce décret extravagant n'avait été fait que pour lui donner le désagrément de voir sa fille mise au nombre des émigrés. *Je lui conseillai d'émigrer lui-même* avec sa famille, et de passer en Amérique, parce que, de toutes les républiques de l'univers, la république française, fût-elle raisonnablement organisée, était assurément celle qui convenait le moins à des princes de la maison de Bourbon.

« Le duc d'Orléans sourit dédaigneusement, et me répondit ce qu'il m'avait déjà dit mille fois, que je méritais d'être écoutée, consultée, quand il s'agissait d'histoire ou de littérature, mais que je n'entendais rien à la politique.

« Pour changer de conversation, et pour satis-

faire ma curiosité sur une chose qui m'étonnait beaucoup, je lui demandai pourquoi il avait laissé sur la plaque de la cheminée où nous étions, ainsi que sur toutes les autres du château, ses armes (les trois fleurs-de-lis), puisque ces signes étaient proscrits par des décrets, et que les jacobins venaient sans cesse dans cette maison. Voici littéralement la réponse du duc d'Orléans : « Je les ai laissées, parce qu'il y aurait eu de la *lâcheté* à les ôter (1). » Cette singulière réponse fut faite avec le ton brusque et tranchant qu'il avait naturellement dans toute discussion, et surtout depuis la révolution. L'entretien s'anima, devint très-aigre, et tout à coup il me quitta.

« Le soir même, j'eus un entretien avec M. de Sillery (Genlis). Il me parla du duc d'Orléans ; il me dit que, dans son opinion, il se perdait, parce qu'il mettait toute son espérance dans les jacobins, qui se plaisaient à l'avilir, afin de pouvoir ensuite le sacrifier plus facilement. Il ajouta

(1) Les choses ne se passèrent point ainsi au pavillon de Belle-Chasse, qu'habitaient Mme de Genlis et ses élèves. Dès la sortie de la séance où fut décrétée l'abolition de la noblesse, les écussons aux fleurs-de-lis furent brisés, et nous pourrions dire par quelles mains. Nous tenons le fait de témoins oculaires, et dont la déposition ne saurait être suspecte, puisqu'ils étaient attachés à la maison d'Orléans.

que ce malheureux prince, livré aux plus mauvais conseils, aveuglé par de fausses idées, ne pouvait cependant se débarrasser entièrement de son bon sens naturel ; qu'au fond, il se repentait de s'être engagé dans une telle route, mais que, croyant impossible d'en sortir, *il s'y jetait à corps perdu*, se flattant de trouver ainsi, du moins, l'enthousiasme qui fait tout braver, et qu'il n'avait nullement. Nous partîmes le lendemain matin. M. le duc d'Orléans, plus sombre que jamais, me donna le bras pour me conduire à la voiture. J'étais fort troublée, Mademoiselle fondait en larmes, son père était pâle et tremblant. Lorsque je fus dans la voiture, il resta immobile à la portière, et les yeux fixés sur moi; son regard lugubre et douloureux semblait implorer la pitié!... *Adieu, madame!* me dit-il. Le son altéré de sa voix porta au comble mon saisissement. Ne pouvant proférer une seule parole, je lui tendis la main : il la prit, la serra fortement; ensuite, se tournant et s'avançant brusquement vers les postillons, il leur fit signe, et nous partîmes. »

Telle fut la dernière entrevue de Mme de Genlis et d'un prince dont elle n'hésite pas ici à blâmer la conduite, oubliant que, quelques pages plus haut, elle est convenue qu'elle partageait tous ses principes. Mais il a manqué son but, et

ceux qui le lui avaient indiqué rejettent aujourd'hui toute participation à ses projets. Tout est dans l'ordre : *væ victis !*

La petite caravane d'*émigrantes jacobines* (on sait que l'expression n'est pas de nous) se mit en route pour la Belgique, qui était alors au pouvoir des armées républicaines, mais non réunie à la France. Elle était toujours considérée, sous certains rapports, comme pays étranger ; aussi fallait-il, pour s'y rendre, des passeports munis d'une foule de signatures. Malgré toutes ces précautions, les Aristides et les Catons qui gouvernaient la France, décidèrent dans leur sagesse que la ci-devant comtesse devait être réputée émigrée, puisqu'elle avait mis le pied hors de l'ancienne frontière. En conséquence de cette décision suprême, des amateurs de pièces curieuses allèrent s'emparer des meubles, de l'argenterie, des bijoux, des tableaux, et du cabinet d'histoire naturelle de la civique amie de Péthion et de Barrère. Ces vautours ne firent pas même grâce à la lanterne magique de Mme la comtesse ; elle ne dissimule pas le chagrin qu'elle en conçut.

Mais ce qui sera pour elle une source éternelle de regrets et de larmes, c'est une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *les Nouvelles Précieuses ridicules*. « Quoi ! s'écrie-t-on aussitôt,

timens du mari. Mais malheureusement, il nous revient tout à coup en mémoire que, dans un autre ouvrage sorti de sa plume (*Précis de ma conduite pendant la révolution*), Mme de Genlis, qui écrivait en toute liberté, puisqu'elle était en pays étranger, a dit et imprimé que le règne de cinq assassins de Louis XVI, formant le Directoire, était un *règne de morale et de justice*.

Mais une chose qu'elle se garda bien de dire dans ce beau livre, et qu'elle dit ici, c'est que la Belgique, loin d'avoir été réunie *par son vœu* à la république du comédien Collot-d'Herbois et de l'abbé Grégoire, ne subit cette réunion que par la force. Parmi les commissaires arrivés de Paris pour conclure l'affaire, il en était un très-insolent et très-cruel. La vue seule des charmes quinquagénaires de la citoyenne Genlis avait le pouvoir d'adoucir ce tigre; il lui baisait les mains à toutes minutes, et lui donnait du *tu* et du *toi* avec toute la galanterie républicaine.

C'est encore à Tournai que la ci-devant comtesse fit la connaissance d'un homme fort jeune alors, à qui elle a décoché un trait passablement malin, dans la première livraison des présens Mémoires. Voici le petit chapitre qu'elle lui consacre dans celle-ci :

« M. de Jouy, aide-de-camp alors du général

O'Moran, mit le comble à mon aversion pour le commissaire dont je viens de parler, en me confiant qu'il croyait avoir découvert qu'il était prêtre, parce qu'il savait le nom de tous les saints de chaque semaine, et il ne se trompait pas dans sa conjecture; l'autre commissaire était M. Thiébaut. Ces deux personnes, ainsi que M. de Jouy, venaient sans cesse dîner chez nous; leur société m'était fort agréable. M. de Jouy avait pris beaucoup d'amitié pour moi; il était aimable et spirituel; ainsi que M. Thiébaut, il déplorait et détestait tout ce qui se passait en France de contraire à la raison et à l'humanité. Il me confia qu'il était amoureux d'une jeune Anglaise, miss Hamilton, qui était à Tournai. Dans le dessein d'engager ses parens à la lui donner, je fis connaissance avec eux, et je gagnai tellement l'amitié de M. et de Mme Hamilton, que je contribuai beaucoup à ce mariage, auquel M. de Jouy attachait alors tout son bonheur. Par la suite, le général O'Moran, homme respectable sous tous égards, fut guillotiné, et M. de Jouy, son aide-de-camp, mis en prison. Il aurait subi le sort de son général, sans la tendresse de sa sœur, qui, pour le faire évader, donna au geôlier une somme considérable. M. de Jouy se sauva en Suisse. Il vint nous voir dans notre couvent de Bremgarten, ce

16

qui nous causa une grande joie. Il fit des vers pour moi, que j'ai encore dans mon livre de souvenirs, et qu'il écrivit de sa main, qu'il signa, et avec cette phrase qu'il mit à la suite de son nom: *Votre ami, dans toute l'ancienne étendue de ce mot.* Cependant, cet *ami,* quand je retournai en France, ne vint point me voir, et ne se fit pas même écrire chez moi. »

Tournai était, à cette époque, le passage de tous les Français qui se rendaient en Belgique ou qui en revenaient. La citoyenne gouvernante de Mlle d'Orléans y vit donc le général Dumouriez, homme si inférieur au rôle que les circonstances et ses indiscrets amis voulurent lui faire jouer. Mais la citoyenne Genlis, très-excusable de ne rien entendre à la guerre et même à la politique, n'hésite pas, en parlant de ce Dumouriez, à dire: « Je fus charmée de voir cet homme *si célèbre.* » Et aussitôt, comme si elle craignait que ce mot *charmée* ne fît venir dans l'esprit du lecteur de coupables pensées, elle a soin de nous prévenir qu'elle ne vit jamais *tête à tête* le héros du bonnet rouge (1). Il est vrai qu'il donnait quelquefois ses audiences chez elle : c'est ce qui arriva,

(1) Dumouriez, étant déjà ministre de la guerre, allait siéger et pérorer aux jacobins, le bonnet rouge en tête,

par exemple, lorsque le malencontreux poëte tragique Dubuisson, commissaire de cette caverne de brigands qui venaient de s'abreuver du sang de Louis XVI, arriva dans la Belgique pour surveiller Dumouriez, après sa défaite de Neerwinde. Il prétendit, à son retour, que le général déconfit lui avait fait une réception indécente et même *incivique*, et, de plus, que la citoyenne Genlis en avait souri *malignement*. Elle rapporte que c'en fut assez pour la décréter d'accusation. Nous ne trouvons aucune trace de ce décret, et nous en sommes vraiment bien fâchés; nous savons combien un petit air de persécution rend un personnage historique intéressant. Notre héroïne se compare ici au très-honorable marquis de La Fayette, contraint à fuir la France pour échapper aux jacobins. Déjà Cobourg approchait de Tournai avec son armée victorieuse. La citoyenne perd le sommeil : on aurait perdu à moins l'envie de dormir. D'un côté, elle voyait les républicains et leur guillotine; de l'autre, les Autrichiens avec un emprisonnement perpétuel dans une forteresse de Bohême ou de Hongrie. Le parti le plus sûr

---

avant de travailler avec Louis XVI. Quand il revint de Paris à son quartier-général, en février 1793, il se vanta d'avoir *vu tomber la tête du tyran*.

était donc dans une fuite soudaine : mais comment fuir, quand on est sans espèces? La généreuse gouvernante, depuis long-temps, subvenait à tous les besoins de sa pupille; le mémoire de ses avances pour Mlle d'Orléans était rédigé article par article; il se montait à 132 louis. Bagatelle, dira-t-on, pour le premier prince du sang! Mais le premier prince du sang n'était plus que le citoyen *Égalité;* et ce chaud citoyen avait fait tant de sacrifices à la patrie, qu'il ne lui restait plus de quoi donner du pain à sa fille. Il en fait l'aveu fatal : la pauvre gouvernante, pour le coup, en perd si bien la tête, qu'elle voulut avoir sur ses affaires un entretien profond avec son ami de Jouy, grave personnage qui pouvait avoir alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle eut cependant à se louer de ses conseils. Il approuva le plan qu'elle avait formé d'aller se cacher dans un couvent, sous un nom étranger. Mais il entrait dans ce plan d'avoir une lettre de recommandation du général O'Moran, et, dans la crainte de se compromettre, il la refusa; ce qui ne l'empêcha point d'être guillotiné quelque temps après.

Qu'avait, au reste, besoin d'un couvent notre citoyenne, puisque les portes de Paris allaient se rouvrir pour elle? Une dépêche inattendue de son tendre époux lui apprit qu'il ne tarderait pas

à lui expédier une permission de rentrer. Mais il n'était pas question du rappel de Mlle d'Orléans, et sa gouvernante ne pouvait consentir à l'abandonner entre les mains des ennemis de la patrie, qui approchaient rapidement. En effet, voilà le citoyen Crépin, commissaire des guerres, qui témoignait un intérêt particulier à la citoyenne Genlis, accourant tout effaré pour lui confier que, sous vingt-quatre heures, les Autrichiens seront dans Tournai. A ces mots, elle est saisie d'un frisson mortel; elle tombe sans force dans les bras du citoyen Crépin, qui, touché de compassion, lui offre un asile dans une ferme située au milieu des marais, auprès de Valenciennes. Elle accepte avec reconnaissance; mais le destin avait d'autres vues sur sa personne.

C'est à cette époque qu'eut lieu un fait que nous n'avançons que sur la parole de notre historienne : elle prétend que le duc de Chartres, tombé dans le plus grand découragement depuis la mort du roi, prit la résolution d'écrire à la Convention, pour lui demander la permission de quitter la France pour toujours. Mais quand la lettre fut écrite, il dit à sa gouvernante qu'il ne pouvait l'envoyer sans la permission de son père, lequel, selon lui, étant membre de l'assemblée régicide, ne pouvait la quitter et former la même

demande. Le citoyen *Égalité* répondit sèchement au duc de Chartres, son fils, que son projet n'avait pas de sens, et qu'il n'y fallait plus penser. Le jeune prince respecta cet ordre, et il n'en fut plus question.

Le citoyen Crépin n'était pas un faux prophète : les Autrichiens entrèrent à Tournai comme il l'avait prédit, et la citoyenne Genlis prit très-précipitamment la fuite par une autre porte. D'un danger, elle retomba dans un autre. Obligée de marcher avec l'armée conventionnelle, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait ne pouvait qu'accroître ses alarmes. Le *ton* et les discours des soldats l'effrayaient, quoiqu'elle se blottît dans le fond de sa voiture, en couvrant son visage d'un grand chapeau et d'un ample voile. Elle arrive enfin à Saint-Amand ; mais qu'y apprend-elle? que le général Dumouriez va lever l'étendard *de la révolte*, et reconnaître Louis XVII. N'étant pour rien dans la *conspiration*, entrevoyant des *complots qu'elle désapprouvait à tous égards* (1), frémissant à l'idée de voir les trois couleurs de la livrée d'Orléans faire place

---

(1) Mme de Genlis oublie que, dans ce même volume, elle nous a protesté qu'elle avait toujours été dévouée à la cause royale ; et la voilà qui traite ici la tentative de réta-

au drapeau blanc, la vertueuse citoyenne médite une nouvelle fuite; mais comment se procurer des chevaux? Elle passa toute la nuit à y réfléchir. L'idée qui l'épouvantait le plus était celle de se revoir au milieu des royalistes, auprès de qui on l'avait si indignement *calomniée*. Dans cette crise affreuse, le désespoir lui suggéra d'imiter les marins quand ils se voient menacés du naufrage. Elle fit vœu que « si Dieu lui rendait ses biens, ou lui faisait faire fortune, elle ne dépenserait jamais pour elle que l'absolu nécessaire, et qu'*elle donnerait tout le reste*. »

Cet élan religieux sert ici de texte à la citoyenne redevenue comtesse, pour rapporter une petite anecdote que les incrédules et les profanes oseront peut-être tourner en ridicule, mais qui figurera en première ligne dans la vie de cette excellente chrétienne, lorsqu'elle sera canonisée, ou mise du moins au rang des bienheureuses.

Elle était un soir toute seule à Bury, en Angleterre; des idées noires l'assiégeaient : pour se distraire, elle prend un livre; il se trouve que ce sont les *Psaumes de David*. Elle ouvre au ha-

---

blir le roi légitime, de *complot* et de *révolte*, *qu'elle désapprouve à tous égards!*

sard, et elle tombe sur le psaume 90. Or, il y est dit que *celui qui a mis son espoir dans le Seigneur, sera porté dans les mains des anges, de peur que son pied ne heurte contre une pierre.* C'était la première fois que Mme de Genlis lisait ce psaume, parce qu'il ne fait point partie de ceux de *la pénitence*, qu'en revanche elle récite deux fois par jour. Munie de cette consolante lecture, elle referme le livre pour méditer; mais bientôt après elle le reprend, et elle retombe encore sur le psaume 90. Nouvelle méditation mêlée de surprise; mais que sentit-elle, que devint-elle, quand, étendant la main pour la troisième fois sur son psautier, ses doigts s'arrêtent involontairement sur la même page, sur le même verset! Pour le coup, elle dut se croire prédestinée; et il faut convenir que l'ange gardien de notre héroïne, en la conduisant jusqu'à la quatre-vingt-unième année de son existence, sans que son pied ait heurté contre la pierre, n'a pas donné un démenti au roi-prophète. Nous oserions maintenant former un vœu : c'est que Mme la comtesse, par reconnaissance, relût attentivement ce psaume 90; elle y verra que celui qui a la foi, *foulera aux pieds le lion et le dragon.* Si ses yeux se fussent ouverts dans le temps, elle aurait découvert dans ces paroles le triomphe du prince

légitime sur des lions et des dragons qu'elle a pu fort bien connaître.

Mais il est temps de revenir aux choses purement temporelles et terrestres. Nous avons laissé notre héroïne à Saint-Amand, avec une berline bien chargée, mais sans chevaux. Elle parvient enfin à se procurer un atelage; et ne songeant plus qu'à mettre sa personne en sûreté, elle monte lestement en voiture, et va s'éloigner seule, quand sa jeune élève, accompagnée de son frère, se présente à ses yeux. La citoyenne gouvernante avait fait jadis les plus beaux sermens de ne jamais la quitter; mais elle pense alors tout autrement: d'ailleurs, qu'a de mieux à faire Mlle d'Orléans que de se rendre seule à Valenciennes, et de dire tout simplement : Me voilà? Elle en sera quitte pour être *déportée*. Le duc de Chartres trouve, avec raison, que le plan de la tendre institutrice est à la fois insensé et cruel. En conséquence, il prend sa sœur dans ses bras, et la place dans le fond de la berline, à côté de sa gouvernante. Il fallut bien que la citoyenne l'y souffrît : on part, n'ayant pour protecteur qu'un seul homme, nommé *M. de Montjoie*, ancien officier dans un régiment allemand au service de France. La voiture casse en route; on est arrêté, et sur le point d'être reconnu. Enfin, l'on arrive à Quévrain, pre-

mier poste autrichien entre Mons et Valenciennes.

C'est dans ce bourg qu'arriva un incident qui, loin de compromettre la citoyenne fugitive, en la faisant reconnaître pour ce qu'elle était, la mettait hors de tout péril en la faisant passer pour ce qu'elle n'était pas. Si elle n'en a pas parlé plus tôt, c'est parce que cette aventure a un air tant soit peu romanesque, et que Mme la comtesse, on le sait, a toujours tenu à ne rien conter qui ne fût parfaitement croyable. Voici donc sa narration, que nous abrégerons un peu, persuadés que l'historienne ne l'eût pas faite si longue, si elle avait encore vingt-cinq ans :

« Aussitôt que nous fûmes entrés dans Quévrain, on nous demanda nos passeports. Je dis que j'étais une dame irlandaise, nommée *Mme de Verzenay* (1), échappée de France sans papiers, et je demandai à parler au commandant. Le baron de Vouniansky, c'était son nom, vint lui-même nous faire descendre de voiture, et nous conduisit chez lui. En entrant dans le salon, qui était fort éclairé, le baron me regarde, tressaille, et s'écrie : *Ah, princesse !* A cette exclamation,

---

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien il est adroit, quand on se donne pour une dame irlandaise, de prendre un nom français.

je pensai qu'il reconnaissait Mlle d'Orléans. J'eus une grande frayeur, mais qui fut bientôt dissipée par les discours du baron, qui me firent connaître qu'une ressemblance véritablement miraculeuse lui persuadait que j'étais la princesse de Lansberg, de Moravie. J'eus toutes les peines du monde à l'en dissuader, car j'avais aussi le même son de voix. Le baron devait sa fortune à cette princesse, et il l'aimait passionnément. Il n'y a certainement jamais eu de ressemblance plus parfaite; car, malgré toutes mes protestations, il reprenait à chaque instant l'idée que j'étais cette princesse *incognito*.

« Il nous donna un souper à la hongroise, qui aurait pu suffire à vingt personnes. Pendant ce souper, je souffris mortellement; car le baron, en dissertant sur les affaires publiques, fit d'horribles imprécations sur le duc d'Orléans. Je vis Mademoiselle pâlir et prête à s'évanouir; mais j'essayais vainement de changer la conversation, le baron y revenait toujours : il ne voulut pas que nous eussions d'autre auberge que sa maison; et le lendemain matin il m'apporta mon déjeuner sur un plateau, en s'écriant encore mille fois que j'étais la princesse de Lansberg (1). Il me dit

(1) Nous avons pris des informations très-précises à ce

qu'il allait me faire voir que l'inconcevable ressemblance qu'il me trouvait n'était pas un effet de son imagination. Aussitôt entrèrent deux jeunes cadets nouvellement arrivés de Moravie, qui avaient été pages de la princesse. Dès qu'ils eurent jeté les yeux sur moi, ils jetèrent des cris de surprise, et s'avancèrent pour me baiser la main.

« Je questionnai beaucoup le baron sur sa princesse de Lansberg; il me dit qu'elle avait infiniment d'esprit, qu'elle savait et parlait parfaitement le français, et qu'elle était grande musicienne. » Si M. le baron eût ajouté que sa princesse enfantait un volume par mois, et qu'elle faisait quelquefois des contes à dormir debout, nous serions tentés nous-mêmes de croire qu'il y avait identité de personnes.

Il fallut quitter le galant commandant de Quévrain, et se rendre à Mons. La ville étant remplie de troupes, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les *émigrantes jacobines* trouvèrent une mauvaise chambre dans une auberge. Les jeunes compagnes de la citoyenne Genlis tom-

---

sujet. On ne connut jamais à la cour de Vienne, ni même en Moravie, de *princesse de Lansberg*. Les historiettes de Mme de Genlis pèchent toujours par quelque point capital.

bent malades de la rougeole, et ce malheur en amène un autre. La charitable gouvernante allait chercher des drogues chez l'apothicaire : qui rencontre-t-elle sur l'escalier? le prince de Lambesc. Ce prince était profondément dévoué à la reine, dont il avait l'honneur d'être parent : on sent donc à quel point il devait chérir la citoyenne Genlis. Il la reconnut parfaitement; et la preuve, c'est qu'il ne lui adressa pas un seul mot, et qu'il la regarda d'un air sinistre, qui, dit l'historienne, n'annonçait rien de bon.

Elle prétend, en effet, que le prince allà sur le champ la dénoncer au très-fameux général Mack. N'est-ce pas convenir que son nom seul était un délit auprès des ennemis de la révolution jacobine? Dès que le général sait où loge la citoyenne, il s'y rend seul. Une servante l'annonce brusquement : la citoyenne, à ce nom alors redoutable, tremble de tous ses membres. Elle vole cependant au-devant de lui sur l'escalier, pour le prévenir qu'elle a la rougeole chez elle. Plus galant qu'un Français ne l'eût peut-être été, Mack répond que ce qui n'est point contagieux pour l'aimable voyageuse, ne saurait l'être pour lui. Il entre; on cause familièrement, et on se quitte si bons amis, que l'on serait tenté de croire que c'est dans cette conférence que se pré-

para cette capitulation d'Ulm, qui mit le comble à la gloire de ce foudre de guerre. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il procura aux trois fugitives, et sous de faux noms, des passeports du prince de Cobourg, avec lesquels elles traversèrent l'Allemagne et se rendirent à Schaffhouse. Le duc de Chartres vint les joindre en Suisse. La petite colonie voulait s'établir à Zurich; mais quand il fallut se faire connaître aux magistrats, *le malheureux nom d'Orléans*, dit l'auteur, fut un obstacle insurmontable.

En quoi, cependant, la citoyenne gouvernante et ses élèves auraient-elles pu regretter Zurich? Elles y étaient déjà reconnues par des émigrés, qui leur firent beaucoup de *méchancetés;* mais que ces méchancetés, quelque noires qu'elles aient pu être, sont cruellement punies par la main vengeresse de notre citoyenne! Il ne lui a fallu qu'une page pour amonceler les malédictions de la génération actuelle et de la postérité sur la tête de ces incorrigibles royalistes, qui, imbus de leurs vieux préjugés, s'obstinaient à préférer les enfans de saint Louis à Maximilien Robespierre, et les douceurs inconstitutionnelles de l'ancien régime au nivellement de la guillotine et aux noyades républicaines. Les émigrés résidant à Zurich se distinguaient parmi tous les

autres, à ce qu'il paraît, par leur incivisme. Un soir que la citoyenne gouvernante se promenait sur la place publique avec ses élèves, un de ces émigrés passe à côté de Mlle d'Orléans avec une mine fort impertinente, et s'arrange de manière à accrocher avec son éperon la robe de gaze de la princesse. Nous sommes persuadés que le jour où l'auteur écrivit ce fait si croyable, elle venait de lire certain trait de la vie de Charles XII, qui s'amusa un jour à déchirer la robe du grand-visir avec son éperon. Mais ce qui fait sourire dans ce petit trait de vengeance et de mépris exercé contre un farouche musulman, ne semblerait plus qu'une brutalité impardonnable envers une jeune personne du sexe; et celle dont il s'agit ici était du sang de Henri IV. L'auteur de ses jours ne l'avait que trop oublié, sans doute; mais l'eût-elle oublié elle-même, un chevalier français s'en fût toujours souvenu. Nous refusons donc absolument de croire au trait d'indigne vengeance que rapporte Mme de Genlis. Tout porte à soupçonner que, brûlant elle-même de se venger des regards de mépris, et peut-être même des propos accablans dont elle aura été l'objet de la part des émigrés, elle cherche à les représenter comme coupables d'inexcusables outrages envers une innocente victime. La fureur qui s'empare d'elle toutes les

fois qu'il est question des émigrés *royalistes* (car nous savons par elle qu'il y avait des émigrés *jacobins*), justifie pleinement nos conjectures. Une page entière ne suffit pas ici pour assouvir sa rage : il lui a fallu une note particulière pour procurer quelque soulagement à son âme haineuse. Et voilà comme Mme de Genlis tient à Dieu lui-même le serment qu'elle lui a fait de pardonner à ses ennemis !

Mais en quoi ces émigrés royalistes, qu'elle poursuit partout avec un acharnement qui serait ridicule s'il n'était odieux, étaient-ils les ennemis de la citoyenne Genlis ? Est-ce parce qu'ils étaient les amis du trône, les sujets dévoués du souverain légitime ? Est-ce parce qu'ils méprisaient et maudissaient hautement un prince qui n'eut pas même le courage de monter sur un trône dont des scélérats, très-connus de la susdite citoyenne, lui avaient frayé le chemin ? Mais imaginerait-on jamais quelle est l'arme choisie par une amie de l'*Égalité*, pour attaquer des hommes attachés aux principes de l'ancienne monarchie ? Elle leur reproche d'être tous, *sans exception, de petits gentilshommes de province, qui n'avaient pas été présentés à la cour*. Voilà donc le grand délit des émigrés ! C'est qu'ils n'étaient pas assez nobles pour combattre les destructeurs de la no-

blesse. La citoyenne Genlis ne fera-t-elle aucune *exception* parmi eux? Qui apercevons-nous d'abord à la tête des défenseurs du trône? les deux frères de Louis XVI, et les trois princes de la maison de Condé. Ces cinq descendans de saint Louis paraissent, sauf erreur, d'assez bons gentilshommes. A leur suite, nous distinguons des Montmorency, des Rohan, des la Trimouille, des Périgord, etc., etc., tous gens, à ce que nous croyons, *présentés à la cour*. Nous ne trouvons même pas un seul nom brillant de la cour de Louis XVI, qui ne brillât d'un éclat plus vif sous l'étendard des princes ses frères. Quant aux *petits gentilshommes*, que les circonstances n'avaient point amenés à la cour, ou à qui leur fortune n'avait point permis de s'y faire présenter, en quoi, nous osons le demander, pourraient-ils être regardés comme inférieurs à la citoyenne Genlis? Son père, M. Ducrest, en supposant qu'il fût noble, était-il autre chose qu'un *petit gentilhomme de province?* Quand elle arriva elle-même à Paris, sans nom et sans fortune, l'eût-on honorée de la plus légère attention, sans un talent assez agréable sur la harpe et de jolis yeux? Quand elle était admise dans la société de ces dames de cour, dont elle fut redevable au hasard de faire partie par la suite, était-ce comme demoiselle de

condition ou comme artiste (1)? A-t-elle oublié que, lorsqu'elle se maria, toute la famille dans laquelle ce mariage disproportionné la faisait entrer, refusa pendant long-temps de la voir? Sa fortune de cour commença au Palais-Royal; et faut-il que nous disions quel emploi elle y remplissait auprès du maître de la maison (2)? Nous pourrions multiplier les citations et les souvenirs, pour rabattre les bouffées d'orgueil de l'*émigrante jacobine*. Il lui sied plus mal qu'à tout autre de compter les vertus par les quartiers de noblesse. Ni à l'un ni à l'autre de ces titres, d'ailleurs, il n'eût jamais été permis à la républicaine Félicité Ducrest, d'aspirer à prendre rang parmi les Français fidèles qu'elle a si bassement outragés. C'est ailleurs qu'était marquée la place de la tendre amie des Péthion et des Barrère.

Ce que nous disons ici, on le pensait hors de France comme en France. La citoyenne s'était retirée à Zug, où elle avait eu soin de prendre

(1) Nous engageons derechef nos lecteurs à prendre connaissance de l'article de Mme de Genlis dans la *Biographie des vivans*. On voit que cette notice est d'un homme qui avait sur son compte des renseignemens très-particuliers.

(2) Un écrivain véritablement *homme de cour*, le comte de Clermont-Gallerande, l'a dit sans détour dans ses Mémoires.

un nom supposé. Des émigrés, car ce sont toujours les émigrés qui causent tous ses maux, la reconnurent, à ce qu'elle dit, et la firent connaître. Aussitôt les magistrats de Zug, qui étaient pourtant les meilleurs des hommes, comme elle en convient, lui ordonnèrent de fuir de leur ville. La nuit suivante, ses vitres furent cassées à coups de pierres. On reconnaît ici la contre-épreuve de la lapidation de Jean-Jacques à Moutier-Travers. La Suisse est faite, à ce qu'il paraît, pour ces aventures. Mais la dernière semble aussi vraie que la première, à laquelle personne ne croit plus. La citoyenne fugitive put alors s'écrier comme OEdipe :

Les peuples effrayés me rejettent loin d'eux !

Chassée de Zug, elle a le bonheur de trouver un asile dans un couvent, à Bremgarten. Elle écrit lettre sur lettre à Mme la duchesse d'Orléans. Cette vertueuse princesse dédaigne de répondre à la perfide institutrice qui a semé l'ivraie dans le cœur de ses enfans. Pour se distraire, la citoyenne Genlis observait les coutumes du pays. Il en est une qui l'a frappée si vivement, qu'elle fait encore des vœux pour la voir introduire en France. La veille de la Saint-Nicolas, on met de petits présens dans les souliers des enfans, et

c'est un plaisir d'être témoin de la joie qu'ils éprouvent à leur réveil. Voilà, certes, ce que l'on appelle savoir mettre ses voyages à profit! Il est dommage qu'excepté l'auteur de cette grande découverte, tout le monde en France, grands et petits, connaisse, depuis des siècles, la manière de fêter la Saint-Nicolas dans les souliers des petits garçons.

C'est dans le couvent de Bremgarten que s'effectua une séparation depuis si long-temps désirée par Mme la duchesse d'Orléans. La jeune princesse, sa fille, quitta enfin la citoyenne Genlis pour aller rejoindre à Fribourg la princesse de Conti, sa tante. Au moment où elle monta en voiture, sa gouvernante lui remit une longue instruction en forme de lettre, où se trouva ce précieux conseil : « Choisissez toujours pour vos « lectures les meilleurs ouvrages de la langue. « Lisez, par exemple, Fénélon, Massillon et « moi. » Si la citoyenne Genlis n'eût pas fait elle-même d'autres lectures, elle eût vécu assez paisiblement. Mais son mauvais génie fit tomber sous ses yeux la gazette de Leyde : elle y était accusée, bien injustement, sans doute, d'avoir très-activement *travaillé à la révolution*. C'est une chose bien singulière, et nous en avons déjà fait la remarque, qu'aucun de ces artisans de la

révolution ne veuille convenir d'y avoir pris la moindre part. La citoyenne Genlis se montra donc très-courroucée, très-affligée d'être suspectée d'opinions révolutionnaires. En conséquence, elle s'empressa d'écrire au gazetier de Leyde, pour le sommer de se rétracter. C'était un fort honnête homme : aussi ne se rétracta-t-il point, et ne fit pas la plus légère réponse à l'*émigrante jacobine*.

Elle était entrée au couvent de Bremgarten sous le nom de *Mme Lenox*. Mais tout à coup elle fut reconnue pour ce qu'elle était, et, par conséquent, invitée d'une manière très-énergique à chercher un autre refuge. La conduite des religieuses à son égard lui parut bien ingrate, car elle leur avait appris à faire au moins sept ou huit petits plats délicieux. Mais il n'y a pas plus d'estomacs que de cœurs reconnaissans dans ce siècle de fer, et la citoyenne fut mise à la porte sans pitié. Il fallut encore forger vingt histoires pour se procurer de faux passeports. Enfin, tout s'arrange, et elle part, voyageant jour et nuit, dans la crainte *de rencontrer des émigrés*. Les voleurs n'ont pas plus de peur des gendarmes, que notre citoyenne n'en a toujours eu des royalistes. Elle échappe à leurs regards terribles, et arrive tout d'une traite à Utrecht, dans l'été de

1794. La Hollande n'était pas encore soumise à la république française.

Notre errante citoyenne se voyait donc réduite à se cacher encore. Il fallait, cette fois, imaginer du nouveau, et elle y réussit parfaitement. Il lui vint à l'esprit un véritable moyen de mélodrame : elle résolut de se placer comme concierge d'un château. Une seule chose l'embarrassait : c'était sa harpe, cette éternelle harpe dont il a fallu entendre parler soixante ou quatre-vingts fois depuis que nous parcourons ces Mémoires. La tête déjà un peu grisonnante de la citoyenne était tellement montée, qu'elle se consolait de tous ses maux en songeant à l'effet miraculeux que produirait ce divin instrument sur ses *maîtres;* car elle emploie ce mot, quelque dur qu'il soit pour les oreilles d'une parvenue qui avait eu elle-même des concierges et des valets de toutes les dénominations. Pour l'exécution de ce beau projet, il avait fallu employer l'intervention de M. de Valence, gendre de la ci-devant comtesse. Il dit oui d'abord, et non aussitôt après. La concierge manquée se résolut, dans son dépit, à prendre la route du Danemarck.

Avant d'arriver à Altona, notre voyageuse, en franche *émigrante jacobine*, a soin de s'informer

quel est l'aubergiste de cette ville *qui passe pour aimer le mieux la révolution française*. C'est un fait qu'elle ne peut plus nier aujourd'hui, puisqu'elle l'a consigné elle-même dans le *Précis* de sa conduite. Indépendamment du plaisir de se trouver face à face avec un *frère et ami*, la citoyenne avait l'espoir de ne rencontrer chez son aubergiste constitutionnel aucun de ces émigrés royalistes, qui partout semblaient s'être donné le mot pour la regarder de travers. Elle comptait d'abord ne passer qu'un jour ou deux dans ce cabaret; mais la fille de l'hôte déploya dans la conversation des sentimens si patriotiques, que la ci-devant comtesse se prit d'une amitié passionnée pour cette intéressante grisette. Elle oublia tous ses projets auprès d'elle; et neuf mois d'une étroite intimité furent à peine suffisans pour son cœur. On voit que Mme la comtesse, qui montrait tout à l'heure tant de dédain pour la noblesse de province et pour les personnes non présentées à la cour, a su quelquefois s'humaniser dans l'occasion. Elle ne dédaignait pas de manger à table d'hôte avec tous les passans, et cette condescendance était payée par le plaisir d'entendre quelquefois vanter ses ouvrages par les marchands forains qui fréquentaient cette taverne. Mais si ces grands littérateurs se fussent

permis la plus légère critique, « comme on est obligé de se respecter soi-même, dit-elle, je me serais levée à l'instant de table, et je me serais nommée. » Nous regrettons vraiment de nous être aperçus si tard que Mme la comtesse était aussi chatouilleuse ; mais ce qui est écrit est écrit.

Elle eût passé dans sa tabagie des jours filés d'or et de soie, si certain petit dieu qui la suivait à la piste ne lui eût suscité de nouvelles affaires de cœur. Un gros boulanger du pays se mit à brûler pour ses appas d'un feu auprès duquel, comme il le lui déclara, celui de son four n'était rien. Et comme il faut que la harpe de notre héroïne revienne périodiquement dans ses récits, voilà un maquignon qui devient fou, rien que pour l'avoir entendu préluder. Un incident inopiné vint troubler la joie de cette réunion de patriotes hambourgeois et danois. Un indiscret nouvelliste accourut, au milieu du dîner, pour leur apprendre la mort du bon M. de Robespierre. L'un d'eux en ressentit un crève-cœur si violent, qu'il tomba à la renverse, et rendit son âme jacobine. Mme la comtesse était là, comme on le voit, en bien bonne compagnie ! Elle avait eu raison de penser qu'elle n'y rencontrerait pas d'émigrés. On ne conçoit pas ce qui put lui faire quitter une retraite et des commensaux si par-

faitement dans ses goûts, pour aller habiter Hambourg, ville où les royalistes français se comptaient par milliers. Au reste, elle y demeura le moins qu'elle put. Son gendre, M. de Valence, que la débâcle de Dumouriez et la chute du parti d'Orléans avaient forcé de fuir la France, s'était établi dans un village à quelques lieues de Hambourg : Mme de Genlis l'y rejoignit. Il avait alors pour secrétaire une amazone qui avait combattu à ses côtés, sous le drapeau tricolore. Cette jeune héroïne s'illustra par un nouveau trait de vaillance : elle terrassa un brigand. Mais elle se trouva impuissante pour garantir la citoyenne Genlis des traits d'un homme dont le nom seul, nous en sommes sûrs, la fait encore trembler. C'était le très-spirituel et très-malin Rivarol, dont elle avait eu l'imprudence de provoquer la colère. Les bons mots, les épigrammes, les satires dont il accabla *l'émigrée jacobine* eurent d'autant plus de succès, que, dans les sorties les plus vives, le poëte royaliste conserva le ton d'un vrai chevalier français. La citoyenne Genlis fut si complètement baffouée, que les Allemands eux-mêmes firent chorus.

Convaincue enfin elle-même qu'elle n'était pas de force à joûter avec un homme tel que Rivarol, elle se persuada qu'elle allait confondre

d'un seul coup tous ses adversaires, en publiant un Mémoire ou *factum* dont nous avons déjà fait mention plus d'une fois : c'est le *Précis de sa conduite pendant la révolution*. Puisqu'elle a l'inconcevable naïveté (nous voulons bien ne pas nous servir d'un autre mot) de rappeler ici cet étrange écrit, nous en extrairons quelques petits passages. Ce ne seront point ceux où elle avertit l'univers qu'elle est la femme la moins intrigante, et même la plus simple qui ait existé : l'univers sait là-dessus à quoi s'en tenir; mais comme l'auteur nous a positivement affirmé, dans le volume dont nous achevons l'extrait, qu'elle n'avait jamais été d'aucun parti *que de celui de la religion*, et qu'elle avait toujours été *dévouée à la race royale*, il est assez curieux de rapprocher ces assertions des passages suivans du *Précis* :

« Je suivis le général Dumouriez à Saint-Amand, après sa retraite de la Belgique; mais quand je sus qu'il voulait *rétablir la royauté*, désapprouvant, *à tous égards*, ses desseins, et pensant que les Français seraient le dernier peuple de la terre *s'ils renonçaient si promptement à la république*, je me hâtai de le quitter. » Il est quelque chose de plus curieux encore que les aveux contenus dans ce *factum* : c'est la lettre

qui le termine. Ignorant, à ce qu'elle affirme, l'adresse de l'aîné de ses élèves, la citoyenne gouvernante imagina de lui faire parvenir, par la voie de l'impression, une lettre de quinze pages, où elle l'exhortait à repousser la couronne si on la lui offrait, « *à ne point abolir la république*, qui paraissait se fonder sur les bases solides *de la morale et de la justice.* » Or, quels étaient les chefs de cette république, lorsque la citoyenne faisait cette belle phrase? quels étaient les vertueux mortels qui fondaient le règne de la morale et de la justice? Cinq assassins de Louis XVI, dont l'un avait ouvertement déclaré la guerre au christianisme, pour y substituer le culte des *théophilantropes*, dont il était le grand pontife. Voilà comme Mme de Genlis était *dévouée à la race royale!* voilà comme elle n'était d'aucun autre parti que de celui *de la religion!*

Adorée à Hambourg comme elle l'était en tous lieux, à l'exception de ces maudits émigrés royalistes, qui s'obstinaient à ne voir en elle que ce qu'y avait vu Mme la duchesse d'Orléans elle-même, notre héroïne n'eût jamais songé à quitter cette ville, sans un évènement qui semblait devoir lui en rendre le séjour plus agréable encore. Elle maria une de ses nièces à l'un des plus riches négocians du pays, et aussitôt la peur lui

prit qu'on ne la soupçonnât d'avoir travaillé à ce mariage, pour jouir elle-même de l'opulence de sa nièce. Frémissant à cette idée seule, elle prend la diligence un beau matin, et elle se rend dans la capitale de la Prusse. Elle se met en pension chez une demoiselle Bocquet, qui tenait une maison d'éducation. Cette vieille fille s'était *passionnée* pour Mme de Genlis (c'est le mot consacré), en lisant ses ouvrages; elle lui fit faire connaissance avec les hommes les plus spirituels de Berlin, entre autres avec un M. Mayet, qui, dit-elle, faisait des vers charmans. Or, voici un petit échantillon des vers *charmans* de M. Mayet:

« Le portrait flatté de Minerve
N'est qu'une esquisse de *Genlis*.
Lit-on *Genlis*, chacun désire
De la voir, de l'interroger;
La connaît-on, notre délire
Ne permet plus de la juger. »

Le *délire* tourna, en effet, toutes les têtes, dans la maison comme dans la société de Mlle Bocquet. Quant à elle, sa *passion* devint si violente (toujours le mot *passion*), que l'aliénation mentale s'ensuivit. Cette Nina d'espèce nouvelle excitera, nous le croyons, plus de dégoût que de pitié. Notre historienne est obligée, fort heureu-

sement, de couper court à cette aventure, pour passer à une autre plus flatteuse encore pour son amour-propre. Il y a dix-huit ou vingt pages qu'il n'a été question de la céleste harpe de l'Orphée femelle : la voilà donc qui revient sur le tapis! On voyait des émigrés royalistes à la cour du roi de Prusse : ils savaient que ce prince aimait singulièrement la musique; ils redoutèrent donc le pouvoir irrésistible de la harpe de l'émigrée jacobine. « Avec sa harpe et ses dix doigts, disaient-ils, cette femme va tout bouleverser en Prusse. » Ils résolurent donc de tout employer pour faire bannir la harpe et la harpiste : l'occasion vînt servir leurs vœux. Le très-fameux abbé Syeyès se trouvait alors à Berlin, en qualité d'ambassadeur de la république *de la morale et de la justice :* un matin, il entra *par hasard* dans la maison qu'habitait Mme de Genlis, et il y resta *assez long-temps :* c'est elle-même qui l'avoue. Voilà donc les émigrés qui vont dire au roi que le prêtre-apostat-régicide qui avait rédigé les *instructions* du duc d'Orléans aux électeurs, avait fait une visite à la ci-devant *amie* de ce ci-devant prince. Aussitôt Frédéric-Guillaume donna l'ordre de faire partir sous deux heures l'émigrée jacobine, et de la conduire hors des frontières de Prusse. Effectivement, un exempt de police se

présente : la citoyenne tremble qu'on ne la mène à *Landau;* elle a probablement voulu dire le fort de *Spandau*. Mais il ne faut pas la chicaner sur les noms propres; elle est là-dessus de la force de son digne émule l'illustre abbé de Pradt (1).

Lorsque l'exempt de police eut lâché sa prisonnière, elle alla se cacher dans une ferme du Holstein, où la fortune, moins sévère, lui fit rencontrer un berger qu'elle appelle avec raison *un vrai berger d'idylle*, car il jouait fort agréablement de la flûte, et faisait de fort jolis vers, qu'il chantait d'une voix mélodieuse. Ce merveilleux pastoureau avait vingt-deux ans, et il était *beau comme un ange;* enfin il avait *un air noble et grec* qui réalisait l'idée qu'on se fait d'Apollon. Honni soit qui mal y pense! Le seul plaisir que goûtât notre chaste héroïne était tout à fait platonique; c'était, en un mot, la véritable volupté *psychique*, parfaitement compréhensible pour les personnes favorisées du Ciel qui ont lu et compris les ouvrages du profond M. Quesné sur le *psychisme*. Mme de Genlis nous a déjà conté ailleurs qu'elle se procurait ces ineffables jouis-

(1) Cette erreur grossière ne peut être attribuée à une faute d'impression, car elle se répète plusieurs fois.

sances quand elle voulait, en montant son imagination dans les ténèbres. Elle ouvrait sa porte à petit bruit, disait à un être fantastique : *Entrez!* et il entrait, et elle lui parlait, et il répondait, et elle finissait par le rendre visible à ses regards enchantés; car, a dit l'auteur d'un poëme trop fameux, que notre vertueuse comtesse n'a sûrement point lu : *Bien sentir, c'est voir.* Mais il faudrait avoir des nerfs de fil d'archal pour supporter les violentes commotions du *psychisme :* ceux de Mme de Genlis n'y tinrent pas; elle eut des irritations, des crispations, des convulsions; elle faillit tomber dans le marasme.

Les médecins lui conseillèrent de changer d'air : elle retourna donc à Hambourg; puis apprenant que le roi de Prusse était mort, elle implora et obtint de son successeur la permission de reprendre son logement à Berlin, dans la pension de Mlle Bocquet. Comme ce retour en Prusse fait la dernière page du volume, il fallait bien une petite aventure pour le terminer un peu dramatiquement; et c'est encore un émigré royaliste que l'auteur va mettre en scène. Elle avait déposé, pendant la nuit, de superbes jacinthes sur le palier de son escalier, dans la crainte que leur odeur ne troublât son sommeil. Le lendemain matin, elle trouve ses fleurs hachées en pe-

tits morceaux : c'était sans doute le royaliste qui avait commis cette noirceur; car de quoi ne sont pas capables les hommes qui n'aiment pas la république? Mais que ne peut produire le remords dans l'âme la plus dure? Une nuit se passe encore; et que retrouve à sa porte la citoyenne agréablement surprise? des jacinthes plus belles encore que celles dont elle pleurait la perte, et suspendus à leurs tiges deux charmans petits anneaux de cornaline. « Et ce qu'il y eut de plus singulier, ajoute l'historienne, c'est que cet émigré s'en tint là; il ne demanda point à me voir, il ne m'écrivit seulement pas!..... » . . . .

Mais bientôt Mme. la comtesse eut autre chose à faire que de s'intriguer de ce qui se passait sur le palier de son escalier. Lorsque la nouvelle de son retour à Berlin se fut répandue dans tous les quartiers de la ville, *chacun*, comme elle le dit sans vanité, *s'occupa de son amusement*. On lui fit faire des excursions dans les environs; et il y a de quoi se dépiter contre l'excessive humilité de Mme. la comtesse, quand on l'entend dire d'elle-même qu'elle n'est qu'une voyageuse *très-vulgaire*. Est-ce l'idée que le lecteur plus équitable peut se former d'elle, en la voyant seulement visiter le séjour favori du grand Frédéric? Que remarque-t-elle en parcourant les appartemens de

Sans-Souci? Des draperies couleur de rose et argent, des colifichets en profusion, une bibliothèque remplie d'ouvrages licencieux. « Eh bien! profond Volney, s'écrie-t-elle, vous qui prétendiez qu'en examinant avec une *intention philosophique* les meubles et les livres d'un homme quelconque, vous êtiez sûr de juger parfaitement de son caractère, de son genre d'esprit, de ses inclinations, vous eussiez donc pris la demeure d'un vieux guerrier, d'un grand roi, pour celle d'un jeune Sybarite! » Nous ne savons ce que le profond Volney eût répondu à ce petit argument *ad hominem*.

Quand on est à Berlin, et que l'on y parle de Frédéric, on est bien près aussi de parler de Voltaire. M[me] de Genlis, on le sait assez, n'a jamais professé un grand respect pour le patriarche de la philosophie moderne. Après l'avoir combattu dans de gros livres, il ne lui manquait plus que de faire rire à ses dépens. Son intention y est bien; mais, tout disposés que nous sommes à rire avec elle, nous avons quelque sujet de craindre que les contes facétieux de M[me] la comtesse ne produisent pas tout l'effet dont elle s'est flattée. Est-il à présumer qu'elle trouve des lecteurs doués d'une foi assez complaisante, pour se persuader, sur sa parole, qu'il ne fallut qu'un mot à un petit

page de Frédéric, pour transformer l'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre* en singe, aux yeux des bourgeois et des paysans du Brandebourg? C'était à qui lui jeterait des noix et des pommes, ou lui donnerait des coups de baguette sur les doigts. Et cette mystification dura pendant tout un voyage! Serait-il croyable que quelque malin concierge de *Sans-Souci* se fût amusé de la crédulité de l'honnête voyageuse? C'est probablement de la même main qu'elle tient une autre anecdote tout aussi neuve. Le fameux violoncelle Duport s'était rendu à Berlin sur l'invitation de Frédéric; mais quand il eut charmé les oreilles de S. M. prussienne pendant six mois, il voulut, à toute force, reprendre le chemin de Paris. Le roi trouva bientôt moyen de le retenir : il ne lui en coûta que deux ou trois bouteilles de vin de Champagne, pour que l'artiste français signât une pancarte, qui l'attachait à un régiment d'infanterie en qualité de *tambour;* de sorte, comme l'observe très-judicieusement l'historienne, qu'il ne pouvait essayer d'aller rejouer du violoncelle à Paris, sans s'exposer à passer par les armes. Il est fâcheux que les auteurs du *Dictionnaire des musiciens* n'aient pas eu connaissance, dans le temps, de cette petite aventure; et il est plus singulier encore que Duport lui-même, qui a passé ses der-

nières années à Paris, n'en ait jamais ouvert la bouche.

Il ne faut pas s'imaginer que Mme la comtesse de Genlis se borne toujours à rapporter les contes qu'on lui a faits : elle prend quelquefois la peine d'en faire elle-même. Elle était à Berlin, par exemple, quand on y donna la première représentation de l'*Octavie* de Kotzebue. Or voici le récit fidèle, entendez-vous bien, *fidèle*, de cette représentation singulière : « La toile se lève, une musique douce se fait entendre, et l'on voit dans un beau lit, égyptien, romain ou grec (je ne sais plus lequel), mais un lit à rideaux relevés élégamment en draperies, et à moitié entr'ouverts; on voit, dis-je, Antoine et Cléopâtre couchés et endormis dans les bras l'un de l'autre sous une superbe couverture de pourpre. Au bout d'un moment, Cléopâtre se réveille; elle regarde Marc-Antoine, le baise au front, et ensuite se lève. Alors, la musique cesse...., etc. » Si c'était chez les Turcs ou dans quelqu'île de la mer du Sud que l'illustre voyageuse eût vu toutes ces belles choses, nous pourrions nous résoudre à l'en croire sur parole ; mais en Allemagne, mais dans un des pays de la terre où il y a le plus de mœurs et le plus de respect pour les bienséances publiques, c'est à quoi toute notre complaisance ne

saurait atteindre! Elle se bornera, et non sans effort même, à supposer que Mme la comtesse, dans un certain moment d'extase, a rêvé cette scène érotique, comme, à une autre époque, une exaltation plus légitime lui avait fait voir *très-distinctement* l'un de ses enfans transformé en ange avec des ailes bleues. Tout bien considéré, d'ailleurs, pouvait-on exiger qu'elle conservât toute sa tête, au milieu du tourbillon où sa mauvaise étoile l'avait lancée?

Nous avons vu plus haut que Mme de Genlis avait pour hôtesse, à Berlin, une maîtresse de pension nommée *Mlle Bocquet*, laquelle demoiselle Bocquet s'était éprise pour elle d'une *passion* qui faisait craindre un dérangement dans les organes du cerveau. Nous avons osé, en conséquence, qualifier cette vénérable institutrice de *Nina* d'une nouvelle espèce: mais, hélas! la malheureuse Nina devint-elle jamais une mégère? Mlle Bocquet avait une belle-sœur jeune et jolie qui, cédant comme elle à un pouvoir irrésistible, se *passionne* non moins vivement pour l'illustre Française, et aussitôt l'enfer s'empare de cette maison, jusque-là si paisible. Ariane fut moins jalouse de Phèdre sa sœur, que Mlle Bocquet de la sienne. Il ne fallut qu'une piqûre dans le ballon pour déchaîner la tempête. La jeune Bocquet fait

cadeau à Mme la comtesse d'une petite canne à bec de corbin : à l'aspect de la petite canne, la belle-sœur frémit et pâlit. *Jamais l'amour ne fut plus exclusif et plus déraisonnable :* il faut rompre sur l'heure avec la jolie petite amie. Mais, ô Ciel ! comment se résoudre à ce sacrifice ? La généreuse Française refuse, et, de ce moment, la docte institutrice met toute sa science à la désoler. *Furens quid femina possit !* Mme la comtesse avait sur son lit un grand et beau couvre-pied de taffetas, qu'en des temps plus doux la tendre demoiselle Bocquet avait ouaté et piqué pour sa noble amie : d'une main égarée par la vengeance elle enlève ce gage de sa tendresse, et joignant la dérision à l'outrage, elle le remplace par une vieille couverture d'indienne remplie de pièces. Mme la comtesse ne se fait plus d'illusion sur la haine qu'elle a provoquée : elle s'arme de courage, s'enferme dans sa chambre, et se met à manger des carottes pour toute nourriture. Mais l'amitié veillait sur elle : la jolie belle-sœur trouva le secret de glisser parmi les carottes de petits pots de gelée et de confitures. Les petits pots, car Mme la comtesse ne nous cache rien, n'empêchèrent pas toutefois qu'il ne lui vînt des clous qui la firent cruellement souffrir.

Dès qu'elle put mettre une jambe devant l'autre, elle n'eut rien de plus pressé, on le pense bien, que de s'échapper de l'antre de la discorde. Elle allait se promener, pour se distraire, dans les environs de Berlin : c'est dans une de ces excursions qu'elle eut le bonheur d'entendre une chose *ravissante*, une mélodie *délicieuse*, enfin une musique *céleste*..... Et qui l'exécutait cette musique? des vaches, oui, des vaches réunies dans un pré, et portant à leur cou des sonnettes harmoniques dont elles tiraient, avec une extrême justesse, l'accord parfait majeur dans plusieurs octaves hautes et basses. Et que de fois des créatures humaines rassemblées à grands frais dans un orchestre ou sur un théâtre, ne parviennent qu'à produire un horrible charivari! Musiciens, si fiers de vos talens, songez aux vaches de Prusse, et humiliez-vous!

Nous ne savons si Mme de Genlis fit quelques réflexions de ce genre ; ce qu'il y a de positif, c'est que sentant la nécessité de mettre son savoir à profit, elle refusa de donner des leçons de harpe, de cette harpe dont elle a déjà raconté tant de merveilles. Elle prit des écolières de littérature, et ne refusa même pas les écoliers. C'était s'exposer à un péril manifeste, comme nous allons le voir. Au nombre des élèves de Mme la com-

tesse était un certain M. Lombard, d'origine française. Il avait vingt-un ans, *une figure charmante*, un esprit juste et fin, et un goût passionné pour les arts. Il paraît que ce bel adolescent avait, de plus, un goût qui fut celui de l'empereur Caligula, et qui est aussi, dit-on, celui d'un prince moderne, fort éloigné, d'ailleurs, en toute autre chose, de ressembler à l'indigne fils de Germanicus. Ce n'était pas les jeunes femmes qu'aimait M. Lombard. Il advint donc que loin de le rebuter par ses cinquante-quatre ans, ce fut précisément par-là que sa maîtresse de français fit sur son cœur une impression profonde. En matrone discrète, Mme la comtesse voulut feindre d'abord de ne point s'en apercevoir; mais le trouble et l'émotion du tendre écolier augmentant chaque jour, elle lui glissa dans la conversation qu'elle pourrait fort bien être sa grand'mère.... Eh bien! que résulta-t-il de cet aveu candide? « Madame la comtesse, s'écria le brûlant Prussien, cet âge *avancé* est, à mes yeux, un mérite de plus; et votre air de *jeunesse* achève de vous rendre une personne *unique* sur la terre. » Les tête-à-tête, on ne le sent que trop, devenaient très-dangereux avec un être de matière aussi combustible: la prudente maîtresse lui déclara qu'elle ne lui donnerait plus de leçons qu'en présence d'une

tierce personne. Il fut donc obligé de mettre un frein à la véhémence de ses discours; mais le feu de l'intérieur n'en devint que plus dévorant et plus terrible. L'infortuné ne s'exprimait plus que par des *truchemens muets*, comme le veut la Bélise des *femmes savantes* : il envoyait à son inhumaine mille petits ouvrages sortis de ses mains amoureuses. Mais il ne fut pas plus heureux, n'en doutons point, que la douzaine de soupirans dont nous avons déjà vu la déconvenue, en parcourant les premiers volumes des ces véridiques Mémoires.

Peut-on s'étonner que Mme la comtesse de Genlis exerçât un empire si puissant sur les personnes qui avaient le bonheur d'habiter le même climat, lorsque l'on voit que, dans un autre hémisphère, il était impossible de cesser de s'occuper d'elle? On lui remet, un jour, une lettre timbrée de Philadelphie : elle était de M. le prince de Talleyrand. L'auteur, qui n'a de secrets pour personne, transcrit fidèlement cette lettre de quatre pages, sans oublier même un petit *post-scriptum*, où il est question de l'envoi d'un cachet. Tout ce qui précède n'est pas beaucoup plus intéressant. M. de Talleyrand mande qu'il s'occupe *de refaire de la fortune*, et il fait des vœux pour que les arrangemens de Mme de Genlis la portent à habiter le

Danemarck, parce que c'est le royaume d'Europe où, *le plus vraisemblablement,* il se fixera. Fort heureusement pour lui et pour nous, monseigneur a été mauvais prophète.

Les leçons de Mme la comtesse avaient tellement mis la littérature française à la mode parmi les bourgeois de Berlin, qu'il leur prit un goût furieux de jouer la comédie dans la langue de leur institutrice. Une autre aurait perdu son temps à feuilleter le répertoire et à choisir : Mme de Genlis trouva plus expéditif de composer des pièces, et, qui plus est, de les jouer elle-même. Comment ici ne point se rappeler Molière, tout à la fois auteur, acteur et directeur? Mais Molière chantait-il? jouait-il de la harpe? c'est ce que fit Mme la comtesse : elle nous dit qu'elle fut applaudie *à tout rompre;* qui pourrait hésiter à le croire? Le fameux auteur comique Iffland, qu'elle appelle *Ifflang,* en la voyant dans un rôle de Mlle Contat, lui dit avec autant et plus de galanterie qu'un Français aurait pu y mettre, qu'elle était la meilleure actrice qu'il eût jamais vue.

Mais quelle plume, fût-ce celle de Mme la comtesse elle-même, parviendrait à peindre ce qui se passait dans l'âme d'un des spectateurs avec qui elle nous a déjà mis en relation? Ah! jeune et imprudent Lombard! qu'allais-tu faire

là ? *Longum bibebas amorem!* Et qui n'aurait bu avec toi dans cette coupe enivrante, lorsque le trop séduisant objet de tes feux contraint sa modestie à nous avouer que, grâce à son rouge et à sa toilette, *on ne lui aurait pas donné trente ans?* Vingt-quatre printemps de plus étaient-ils capables de faire reculer un jeune homme bien né? Loin de là, l'exaltation de l'ardent Prussien prit tout le caractère de la *folie*. Il prétend qu'il a besoin d'écrire des lettres pour se former le style : la maîtresse, dans la simplicité de son cœur, permet à son élève d'exercer sa plume : une épître lui arrive dès le lendemain...... Qu'y voit-elle? la déclaration d'amour *la plus passionnée*. « Téméraire ! s'écrie l'institutrice, cessez d'écrire! — Femme adorable, répond l'élève, cessez donc de charmer ! » Et voilà notre fougueux adolescent *en rébellion décidée*. La page finit là brusquement. Il n'y a pas de lecteur, et surtout pas de lectrice, qui ne tremble des suites de cette insurrection. Hâtons-nous de les rassurer : le dénouement est imprévu, mais il n'a rien de tragique. Ce n'est ni le pistolet, ni le poignard..... c'est la jaunisse, maladie des amans rebutés. Lorsque l'infortuné Lombard se vit tout jaune, il espéra que, plus intéressant sous cette couleur nouvelle, il désarmerait enfin les rigueurs de la

barbare, car c'est le nom qu'il osait lui donner. Pour la forcer dans ses derniers retranchemens, il lui offre d'allumer les flambeaux d'hyménée... Nouveaux refus. *Pauvre jeune homme!* laisse enfin la comtesse échapper de ses lèvres. Il est bien temps de s'écrier *pauvre jeune homme*, quand on l'a tué!

Après d'aussi violentes secousses, l'héroïne de ces Mémoires aurait eu grand besoin de repos. Mais avec quel acharnement l'implacable destin la poursuivait! Elle attendait une consolation, c'est un nouveau chagrin qui lui arrive. Dans une lettre qu'elle écrivait à une jeune princesse son ancienne élève, s'était glissé un petit dessin colorié de sa façon. Or, le hasard, car il n'y a que le hasard qui fasse de ces choses-là, avait voulu que ce petit dessin représentât deux roses, dont l'une était blanche et l'autre rouge, sur un fond bleu. Mme la princesse de Conti prétend y reconnaître les trois couleurs et un signe révolutionnaire : en conséquence, elle défend à sa nièce de continuer à correspondre avec sa ci-devant gouvernante. Soupçonner Mme de Genlis d'affection pour le drapeau tricolore! à quoi pensait donc la princesse de Conti?

La comtesse, que nous allons être obligés désormais d'appeler *la citoyenne*, obtint, il est

vrai, à cette époque même, la permission de rentrer sur le sol de la république une et indivisible. On se fait trop aisément une idée de tout ce que purent dire les émigrés royalistes, du rappel subit de l'émigrée *jacobine* (1). Elle n'éprouva que plus d'empressement à se séparer d'eux, et elle se mit en route. Elle prit son chemin par Hambourg. Dès que la nouvelle de son arrivée y fut répandue, l'homme le plus célèbre de la ville, du pays, et de l'Allemagne entière, le sublime auteur de la divine *Messiade*, Klopstock, en un mot, témoigna le désir de voir une Française qui se mêlait aussi de faire des livres. Il vint chez elle, parla beaucoup, et ne lui laissa rien dire. Il déclara, en sortant, qu'il la trouvait *fort aimable*. C'était l'être à peu de frais : l'historienne en convient elle-même (2).

---

(1) On a vu plus haut l'origine de cette dénomination.

(2) Nous avons entendu raconter qu'un homme qui ne faisait point de poëmes épiques, mais qui en traduisait (Gaston, traducteur de *l'Enéide*), avait eu pareillement la curiosité de voir Mme de Genlis tout à son aise. Elle permit qu'on le lui présentât. Il paraît que les deux interlocuteurs furent aussi mécontens l'un que l'autre de leur entretien. Gaston disait lui-même que la scène commença à peu près comme celle de *Trissotin* et de *Vadius*, et que, sans la différence des sexes, elle aurait peut-être fini de même.

Avant de quitter l'Allemagne, notre héroïne essuya une aventure dont frémira encore tout cœur honnête, délicat et sensible. Un jeune et bel inconnu, décoré d'un ordre aussi étranger à tout le monde que sa personne, se plaçait toujours, à table d'hôte, à côté de l'illustre Française. Il avait de l'esprit, des manières agréables : ce n'était pas sans plaisir qu'elle causait avec lui. Il avait même acquis quelque droit à sa bienveillance, en se disant l'ami intime d'un de ses gendres. Un certain jour, le bel inconnu ne vient point dîner; mais le soir même, il envoie une lettre par laquelle il annonce que son ami est arrivé impromptu chez lui, et que tous deux y attendent Mme de Genlis avec une impatience extrême. Une voiture de remise était à la porte, elle allait y monter : son hôtesse l'arrête, en lui représentant que le jeune homme passe pour un aventurier. Elle apprend, en effet, le lendemain, que son gendre était à cent lieues de là. Que voulait donc ce téméraire ? « Ce qu'il y a de *certain*, dit l'auteur, c'est que cette fourberie cachait *certainement* un complot très-noir. » Eh bien! après tant de certitudes, en quoi consistait, suivant elle, ce noir complot? à lui faire signer un abandon de ses ouvrages. O candeur vraiment virginale! ne voir dans un piége aussi artificieux qu'une

spéculation de librairie! Mais Mme la comtesse ne nous dit-elle pas elle-même que le prétendu gendre qui l'attendait elle ne sait où, était censé si fatigué, qu'il avait été obligé de se mettre au lit en arrivant? Nous ne poussons pas plus loin les inductions : mais nous ne saurions trop engager Mme de Genlis à relire l'histoire d'Absalon et de Thamar : elle y mesurera toute l'étendue des dangers qu'elle a courus. « Mais, dira-t-elle encore, j'avais cinquante-cinq ans! » Nous n'acceptons point l'excuse : ne pouvait-il se trouver un second Lombard dans le monde?

Enfin l'ange gardien de l'intéressante voyageuse veilla si bien sur elle, que la voilà, sans encombre, rendue à Paris. Elle s'y promettait de grands contentemens : tout conspirait, au contraire, à lui rendre ce nouveau séjour bien pénible. Mais, au fond, de quoi se plaignait-elle? de voir des parvenus du plus sot orgueil et de la plus grossière impolitesse, des grisettes qui, dans leurs salons dorés, avaient conservé le ton de leurs mansardes. Mme de Genlis ignorait-elle qu'il y avait eu une révolution, et au profit de qui on l'avait faite? Ses oreilles n'étaient cependant pas moins choquées que ses yeux. Qu'une dame qui avait vu la cour trouvât fort étrange d'entendre dire à son cordonnier : « Mon *épouse* est accou-

chée d'une *demoiselle*, » voilà qui se conçoit parfaitement ! Mais que saisissant l'à-propos pour copier ici des pages entières de son *Dictionnaire des étiquettes*, elle défende à la génération nouvelle de dire *les Français* pour la comédie française, et une *glace* simplement au lieu d'une *tasse de glace*, voilà ce que les hommes de l'ancien comme du nouveau régime auront également peine à comprendre !

Comprendront-ils également que si, d'abord, Mme de Genlis éprouva une sensation pénible en passant devant le Palais-Royal, cette impression s'effaça tout à coup, dès que l'on eut doré les pointes des grilles de la cour ? Elle attribue ce changement subit au pouvoir de l'imagination. N'y avait-il donc que l'imagination qui dût lui parler en revoyant le lieu où..... Certes, ses obligations envers le doreur étaient grandes !

Mais quand tout était changé autour d'elle, seule Mme de Genlis ne changeait pas. Mal lui en prit, comme on va le voir : elle va rendre visite à Mme de Montesson, sa tante, qu'elle avait laissée dans les meilleures dispositions à son égard. Quelle est sa surprise ! l'accueil de la tante est glacial. Où était donc le crime de la nièce ? le voici : c'est qu'en dépit des ans, cette trop séduisante nièce n'avait pas voulu vieillir pendant son

absence. Cette obstination à rester jeune n'était-elle pas, à vrai dire, un manque d'égards pour les autres femmes ?

Les hommes, on le pense bien, virent la chose d'un autre œil. La Harpe n'eut besoin que d'un seul regard pour sentir se rallumer des feux mal éteints par les rigueurs de la pénitence ; mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était plus en mondain qu'il laissait parler son cœur. Il délivra à l'édifiant objet de sa tendresse un certificat comme quoi il l'avait adorée, et comme quoi elle avait toujours *résisté à ses instances*. Malheureux La Harpe ! te serais-tu attendu que ton inhumaine trouvât encore quelque chose de fat dans ton humilité même ?

Le souvenir d'une flamme si pure et la tombe même n'ont pas mis le Quintilien français à l'abri des censures de la muse dont, pendant trente ans, il avait à la fois célébré les écrits et les charmes. Son *Cours de littérature* est particulièrement en butte aux observations les plus sévères. Mme de Genlis reproche à l'auteur, par exemple, de n'avoir point connu les poëtes *gaulois* (elle a voulu dire probablement les poëtes du moyen âge), d'avoir osé disserter sur le mérite de Shakspeare, quoiqu'il ne sût pas un mot d'anglais ; et à ce sujet, elle fait observer que la

connaissance des langues vivantes manque totalement à nos littérateurs modernes. Cela peut fort bien être vrai; mais qu'importe, puisque cela n'empêche pas les uns de traduire les auteurs étrangers, et les autres de juger à la fois du mérite de la traduction et de celui de l'original?

Une fois lancée dans la littérature, Mme la comtesse ne s'arrête plus; elle court d'un auteur à l'autre, et sans prendre la peine de chercher des transitions. C'est ainsi, par exemple, qu'elle nous fait sauter de La Harpe à M. Fiévée, avec qui elle forme une liaison intime dont la restauration vit le terme. « A cette époque, dit-elle, M. Fiévée, sans querelle, sans discussion, sans mauvais procédés, cessa de me voir et d'écrire. » Si M. Fiévée publie à son tour des Mémoires, nous saurons sans doute à quoi nous en tenir sur cette rupture soudaine; mais nous n'aurons pas besoin d'attendre les Mémoires de Mme Cottin pour savoir quel motif arme sans cesse Mme de Genlis contre elle. Elle est formellement accusée ici de *plagiat;* sa *Malvina* est dénoncée comme entièrement calquée sur *les Vœux téméraires.* Que Mme de Genlis ne se vengeait-elle en calquant à son tour un de ses romans sur *Mathilde* ou *Elisabeth?* Ses lecteurs y auraient gagné autant qu'elle.

Mais il s'agit bien de romans! Nous voici arrivés à la période la plus glorieuse de la vie politique et littéraire de notre héroïne. Lorsque le feu duc d'Orléans la fit *gouverneur* de ses enfans, il laissa suffisamment pressentir tout ce qu'il avait découvert de parties masculines dans sa personne; mais ce fut Buonaparte qui la fit vraiment homme. Pénétrant d'un coup-d'œil toute la profondeur de son génie et toute l'étendue de ses connaissances, il exigea d'elle plus de besogne que de tous ses ministres ensemble. Il fallait qu'elle lui adressât tous les quinze jours des lettres, ou plutôt des Mémoires, sur *la politique, les finances, la littérature, la morale,* enfin sur *tout ce qui lui passerait par la tête.* Bien des gens se rappelleront ici le fameux Pic de la Mirandole offrant de soutenir thèse *de omni re scibili,* et, comme si ce n'était pas assez, *de quibusdam aliis.* Mais ce dont le prodige de l'Italie ne s'avisa sûrement pas, ce fut de mettre de la gaîté dans ses dissertations. Mme de Genlis en assaisonna toutes les siennes : aussi nous assure-t-elle que sa correspondance charmait le maître d'alors. Eh quoi! la France, l'Europe, la terre habitable n'auraient-elles pas quelque droit à être charmées comme le fut cet homme trop heureux? Puisque Mme la comtesse tenait tant à gratifier

l'an 1825 de huit gros volumes de Mémoires qui ne nous apprennent à peu près que ce que nous savions, que n'employait-elle tout ce papier, toute cette encre à reproduire cette correspondance secrète, si riche sans doute en faits curieux comme en observations profondes? « La calomnie répandit, nous dit-elle, que la conseillère intime de Sa Majesté impériale ne parvenait à dérider son front soucieux qu'*en lui disant du mal de tout le monde.* » La publicité n'était-elle pas le moyen le plus sûr de réduire les calomniateurs au silence? Si *tout ce monde* dont elle parle était là-dessus d'aussi bonne composition que nous, l'auteur vénérable de la correspondance en question serait à l'abri de toute suspicion maligne; mais en tout pays la masse du public est intraitable. Déjà nous entendons crier de toutes parts : « Si votre correspondance est aussi innocente que vous nous le dites, imprimez-la donc, vous qui imprimez tout, jusqu'aux ordonnances de votre médecin et aux mémoires de votre apothicaire! »

Mme la comtesse aurait-elle cru adoucir les regrets de ses lecteurs, en leur donnant quelques fragmens des lettres confidentielles qu'elle adressait à l'homme du destin? Hélas! ils n'en sentiront que mieux tout ce qu'ils ont perdu. Voici,

par exemple, un léger échantillon de la promptitude et de la sûreté de jugement qui éclataient dans toutes les observations de l'impartiale conseillère. Lorsque le trop fameux cardinal Maury vint abjurer aux pieds de l'usurpateur du trône de France ses principes, son honneur et sa foi, Mme de Genlis se hâta d'écrire à Napoléon :

« Le cardinal Maury sera *un bien bon arche-* « *vêque ;* il a beaucoup d'esprit, et un bon es- « prit, vif et sage, ferme et conciliant ; il aurait « été un très-bon ambassadeur. Il m'a dit que rien « ne peut se comparer à l'émotion qu'il a éprouvée « en prêtant serment ; et que l'empereur, dans « les choses qu'il accorde, a tant de grâce et de « majesté, qu'on se trouverait heureux dans ces « momens-là *de se faire tuer pour lui.* Il m'a « conté qu'il tremblait à ne pouvoir pas se sou- « tenir. Ce n'est pas qu'il soit naturellement ti- « mide. Il aurait pu dire à Sa Majesté ce qu'un « vieil officier, intimidé par l'éclat de la royauté, « disait à Louis XIV : « Sire, je ne tremble pas « ainsi devant vos ennemis. »

Comment ne pas s'extasier sur l'à-propos de cette petite citation? et comment ne pas pleurer d'attendrissement sur ce bon archevêque, qui se fût trouvé *heureux* de se faire tuer pour son empereur?

En plus d'un passage de ses Mémoires, Mme de Genlis, parlant de sa correspondance avec ses élèves ou avec Buonaparte, rappelle innocemment celle que Fénélon entretenait avec le duc de Bourgogne. On n'y voit pas cependant que le vertueux prélat excitât dans le cœur du jeune prince l'amour de la guerre et la soif des conquêtes; mais Mme la comtesse a trouvé plus d'ardeur belliqueuse sous sa jupe et son bonnet qu'il n'en existait sous la mitre et le rochet de l'archevêque de Cambrai. Elle exhorte l'Attila moderne à faire écrire sous ses yeux et à *revoir lui-même* l'histoire de ses campagnes. « On verrait, ajoute-« t-elle, dans cet ouvrage une chose unique : c'est « que l'envie et la mauvaise foi des ennemis de la « France ont provoqué, ont nécessité vos expédi-« tions. » Pour n'en citer qu'un seul exemple, n'est-il pas évident que ce fut *la mauvaise foi* de Charles IV qui provoqua, qui *nécessita* le guet-apens de Bayonne et l'invasion de l'Espagne? On ne raisonna jamais d'une manière plus juste et surtout plus humaine que ne le fit ce jour-là Mme la comtesse.

Nous trouvons le même tribut d'éloges à lui payer pour ce qu'elle dit, dans la même lettre, d'un écrit politique de Mallet du Pan, qui avait fait beaucoup de bruit. Elle déclare qu'elle lut

cette brochure *avec horreur*. Sait-on, en effet, tout ce que s'y permettait ce Mallet du Pan? Cet écrivain ne parlait lui-même qu'*avec horreur* du meurtre de Louis XVI et des brigandages dont la France devint le théâtre. Il osait dire ensuite que lorsqu'on aurait relevé le trône, il faudrait anéantir les vestiges de la révolution. De quoi se mêlait-il, lui qui n'était pas Français, tandis que de bons Français et de bonnes Françaises prenaient si philosophiquement les choses en patience?

Mme de Genlis fit plus encore : elle y prit goût. Fait-elle connaissance avec Mme Joseph Buonaparte, l'image des *princesses de l'ancienne cour* se retrace aussitôt dans sa mémoire; dîne-t-elle avec Mme Bernadotte, sœur de Mme Joseph, elle est frappée de *l'harmonie* qui régnait entre son *aimable* visage et son *aimable* esprit. Quant au général Bernadotte, elle lui trouva une ressemblance *étonnante* avec le grand Condé : rien qu'à le voir manger, elle décida qu'il avait des *manières de roi;* et, ajoute-t-elle avec ingénuité : « Je ne croyais pas faire une prophétie. »

Quelqu'enivrée que fût Mme de Genlis de la bonne mine et des galantes manières de tous les princes de la fabrique de Buonaparte, il faut cependant le dire à sa louange, elle n'oublia pas

totalement qu'il en existait d'autres en Europe qui n'étaient pas absolument indignes de son attention. Le roi de Prusse, par exemple, lui avait accordé la permission de séjourner à Berlin, permission d'autant plus précieuse qu'elle avait été expulsée une première fois de cette capitale. La dédicace de la *Vie d'Henri IV* parut être un hommage digne du bienfait, et c'était celui pour lequel l'auteur s'était décidé, lorsque les évènemens de la guerre amenèrent Sa Majesté prussienne à Paris. Mme la comtesse ne dissimule pas qu'elle en eut de l'humeur, et qu'elle renonça aussitôt à sa première idée. Mais comme elle est polie envers tout le monde, et même envers les rois qui ont encouru sa disgrâce, elle fit représenter à Frédéric-Guillaume qu'elle n'avait pas fait réflexion à une chose, c'est qu'elle serait obligée, dans son nouvel ouvrage, de parler des calvinistes d'une manière qui pourrait lui déplaire. La dédicace en resta là; mais le livre parut au moment même où l'échappé de l'île d'Elbe arrivait à Paris. « J'eus le courage, dit Mme la comtesse, de donner cette histoire sans aucun changement. »

Il a déjà été question de cette *Vie d'Henri IV*; mais l'auteur y revient encore, et c'est en quoi, selon nous, consiste le *courage* dont elle se vante ici : nous ne l'imiterons pas.

« Ce fut dans ce temps, dit Mme de Genlis, que J'ÉCRIVIS les *Mémoires de Dangeau.* » Nous lui demanderons la permission de lui faire observer qu'elle se trompe sur la date comme sur l'expression. On *n'écrit* point les *Mémoires* d'un personnage qui les a écrits lui-même, on ne fait que les abréger. Nous pardonnerait-on, par exemple, d'oser dire que nous écrivons ici les *Mémoires de Mme de Genlis ?* nous ne faisons qu'en extraire le suc, la quintessence. Or donc, *l'abrégé* ou *l'extrait* que fit des *Mémoires de Dangeau* Mme de Genlis, fut, à ce qu'elle nous dit elle-même, envoyé à Buonaparte au camp de Boulogne. Ce n'était donc pas assurément à l'époque de la restauration ou pendant les cent-jours. Quoi qu'il en soit, un homme de lettres qui a travaillé depuis sur les Mémoires de ce courtisan de Louis XIV, a cru devoir déclarer qu'il n'avait pas trouvé dans l'extrait de Mme de Genlis « un grand nombre de traits qui concernent la politique du temps, les opinions dominantes, le fond des mœurs, la biographie des personnages célèbres et la fidélité de nos annales (1). » L'extrême imperfection du travail de

(1) *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par M. Lémontey; *Avertissement*, p. 2.

Mme la comtesse est d'autant plus difficile à concevoir, que si l'on s'en fût rapporté à son propre témoignage, *ce prodigieux travail* eût été considéré comme *un important service rendu à la littérature*. Rien ne lui avait manqué, du moins, pour acquérir ce mérite : elle avait obtenu non seulement la faveur de disposer des quarante volumes manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal, mais même la permission inouïe de marquer à la marge, par des barres, les passages qu'elle donnait à copier. Il paraît que *les barres* de Mme la comtesse n'ont pas toujours été tracées d'une main bien sûre : de la marge elles se sont quelquefois prolongées sur le texte. Ce barbouillage ne suffirait-il pas pour justifier la mauvaise humeur dont Mme la comtesse accuse M. Ameilhon, qui était conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal? Et ne frémirait-elle pas elle-même d'avance, si elle prévoyait que, dans l'avenir, un de ses manuscrits dût être ainsi abandonné aux barres et aux pâtés d'une plume indiscrète? Mais quel Français lui garderait long-temps rancune, après avoir pris connaissance de la haute opinion que, d'après ces intéressans Mémoires, elle a conçue du grand roi? Quelques-unes de ses observations sont assez neuves pour mériter d'être répétées.

« On a reproché à Louis XIV, dit Mme de Genlis, des défauts qu'il n'eut jamais, de la morgue, une hauteur arrogante, un orgueil excessif, une basse envie de la vie d'Henri IV. Cette dernière imputation est bien formellement démentie dans les *Mémoires du comte d'Estrade*, où l'on trouve une lettre admirable de ce monarque. Nulle part on ne lit un plus bel éloge d'Henri-le-Grand. Par une noble exagération, son petit-fils y reconnaît que c'est à lui qu'il doit *tout ce que sa couronne et la France ont de grand et de glorieux*.

« Aucun roi n'a été plus véritablement paternel que Louis XIV. Il était si accessible, que des gens même qui n'allaient point à la cour, en obtenaient facilement des audiences particulières, dont l'unique motif était de lui confier des intérêts de famille. Il s'occupait sans cesse du soin touchant de rapprocher des parens divisés, et, dans ces occasions, il ne parlait et n'agissait qu'en arbitre, en conciliateur, et jamais avec l'autorité d'un souverain. Enfin, nul roi de France n'a plus aimé le travail, et ne s'est occupé des affaires avec plus d'assiduité, de constance et de courage; car les souffrances et les maladies n'ont pu lui faire négliger ses devoirs. Il travaillait encore sur son lit de mort...... »

Cette apologie d'un monarque, la gloire éternelle du trône de France, fait honneur, nous aimons à le répéter, aux connaissances historiques et aux sentimens de Mme de Genlis. Nous regrettons néanmoins qu'en parlant des *Mémoires de Dangeau*, elle ait négligé deux traits qui sont d'autant plus frappans qu'ils contrastent avec l'opinion vulgaire. N'entendons-nous pas tous les jours nos petits écrivains libéraux, les plus ignorans des hommes, comparer Louis XIV à un de ces despotes asiatiques qui croient faire assez pour leurs peuples en leur permettant de vivre?

« Le roi a ordonné qu'on ôtât toutes les grilles qui enferment les bosquets de Versailles; il veut que tous les jardins et toutes les fontaines soient *pour le public*.

« Le roi voulait se promener dans les jardins, où il aime à être seul, pour donner ses ordres aux embellissemens qu'il y fait faire; mais il y avait tant de peuple de Paris qui s'y promenait, qu'il aima mieux se contraindre et ne se point promener *que de faire sortir tout le peuple de ses jardins* (1). »

---

(1) *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, par M. Lémontey, extraits des *Mémoires de Dangeau*, p. 159 et 168.

Pourquoi faut-il retomber de si haut dans le détail de toutes les petites tracasseries domestiques de Mme de Genlis? A quoi bon, comme elle nous en prévient (1), supprimer un très-grand nombre de lettres *intéressantes*, de peur de grossir ses volumes, si elle y donne place à des aventures du genre de celles que nous trouvons ici sur notre route? Ici c'est une petite demoiselle Hyacinthe qui écrit de sa province, à Mme la comtesse, des lettres *passionnées* (nous avons déjà remarqué que c'est l'expression consacrée). Bientôt Mlle Hyacinthe n'y tient plus, il faut qu'elle voie l'objet de son adoration; elle prend la diligence, vient se jeter aux pieds de Mme la comtesse, se pâme dans ses bras, remonte en voiture, et meurt en arrivant. « Ce n'était pas une âme commune, s'écrie Mme la comtesse, que celle qui pouvait se *passionner* ainsi. » Et toujours *passion*, comme on voit. Après Mlle Hyacinthe vient Mlle Helmina, qui, au caractère *le plus doux*, joignait la conduite *la plus extravagante*. Mme la comtesse la quitta, et on peut s'en étonner : cette petite personne ne méritait-elle pas d'être conservée pour la rareté du fait?

---

(1) Tome 5, p. 209, première note.

Mlle Stéphanie donna plus de satisfaction à sa noble institutrice; elle fit dans l'orthographe des progrès merveilleux.

Mais était-il écrit que Mme la comtesse ne pourrait goûter de paisibles jouissances? La voilà qui, de son propre aveu, se *passionne* à son tour; et pour qui? pour une inconnue qui lui écrivait des lettres aussi tendres que spirituelles. Mais est-ce contentement que de se borner à s'écrire quand on s'adore? De l'argent est envoyé à l'aimable correspondante, pour qu'elle se jette, sans perdre une minute, dans le coche ou la patache de l'endroit. Elle arrive......... la voici! on court au-devant d'elle les bras tendus........ Juste Ciel! quel objet frappe les yeux de Mme la comtesse? une grande pecque provinciale, avec une longue face blême de cinquante ans, et toutes les grâces de la comtesse d'Escarbagnas. Dès que Mme de Genlis put se dégager des bras de cette virago, elle s'enferma dans son cabinet pour relire les lettres qui avaient allumé sa *passion*, et peu s'en fallut que, dans son dépit, elle ne les trouvât sans esprit et sans orthographe. Mais elle eut beau dire et beau faire, la dame n'était pas venue de si loin pour s'en retourner si vîte. Il y avait douze mois révolus que durait sa visite, lorsque l'esprit malin alluma dans son cœur

semi-séculaire une flamme inextinguible pour un homme que Mme de Genlis déclare le plus laid des mortels. Nous ne voulons pas croire que ce soit par jalousie. Les deux amans se livrèrent à leurs feux avec si peu de réserve, que Mme la comtesse, lasse de les surveiller, regarda comme un beau jour celui où un enlèvement la débarrassa de l'un et de l'autre.

Mais qu'avait-elle besoin de recourir à des moyens étrangers pour répandre du charme sur sa vie, lorsque son heureuse étoile avait fixé dans son intérieur un être capable à lui seul d'embellir tous ses instans? Déjà cent quatre-vingt-quatre fois Mme la comtesse nous a entretenus de sa harpe, de cette harpe l'étonnement et les délices de l'Europe. Eh bien! tout ce qu'elle nous en a dit ne serait rien, si nous voulions nous en rapporter à sa modestie bien connue. Le harpiste par excellence, celui qu'*on n'a jamais égalé et qu'on ne surpassera jamais*, c'est M. Casimir Bæcker, son élève. Serait-ce assez que de lui dresser une statue? Non; il faut qu'à ses pieds tombent en sacrifice tous les harpistes passés, présens et futurs. Leur méthode, à ce que nous affirme Mme la comtesse, est si *défectueuse*, qu'il est impossible d'en espérer aucun résultat avantageux, tandis que celle qu'elle a fait graver a

seule enfanté, *sans maîtres*, des artistes supérieurs à tous les professeurs. Ah! combien M. Casimir doit remercier son bon ange d'avoir envoyé à Berlin, sa patrie, cette muse sans laquelle il s'ignorerait encore! Il a pu lui arriver, et il pourra lui arriver encore d'entendre dire qu'il n'a jamais égalé M. de Marin, et même d'autres harpistes des deux sexes moins célèbres encore. Mais qu'il se garde bien d'en rien croire; il ne saurait renoncer à une portion de sa gloire, sans trahir celle de la noble maîtresse qui a formé son talent.

Nous allons quitter la harpe jusqu'à la première bonne occasion : quelques petites digressions littéraires nous donneront la force d'attendre. Mme la comtesse s'arrange ici de manière à goûter deux plaisirs à la fois : elle fait l'éloge de ses ouvrages, et la satire des écrivains qui ne les ont point admirés. Quelques-uns d'eux vivant encore, nous ne nommerons personne. Mais y aurait-il le moindre inconvénient à répéter, d'après Mme de Genlis, que le *Bélisaire* de Marmontel est l'ouvrage le plus médiocre qu'il ait fait? Cela nous donnera le droit d'avouer qu'on a dit précisément la même chose de celui de Mme la comtesse. Il est très-possible, au reste, que le médiocre de Mme de Genlis soit le sublime de

Marmontel : et d'ailleurs, pourquoi n'a-t-il pas prévu qu'elle devait un jour aussi donner un *Bélisaire?* pourquoi s'est-il placé sur son chemin? Il faut qu'il expie son audace : rien n'est plus juste.

Les plus beaux génies ne vivent pas uniquement de gloire et d'encens : pendant que Mme la comtesse, au milieu de la bibliothèque de l'Arsenal, recevait les hommages du monde littéraire, il lui vint avis que Mme de Montesson, sa tante, semblait se disposer à quitter ce monde. Elle se rappela aussitôt, quoique bien involontairement, qu'elle était l'héritière naturelle de l'opulente douairière, et elle courut s'établir au chevet de son lit. Lorsque la tante demanda les sacremens, la nièce les lui fit administrer ; lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, ce fut encore sa nièce qui fit allumer deux cierges. La bonne tante, pendant ses souffrances, lui avait dit les choses les plus affectueuses : mais, fiez-vous aux paroles des gens qui s'en vont ! On ouvre le testament de Mme de Montesson ; et qu'y trouve-t-on, bon Dieu ! M. de Valence déclaré légataire universel, et Mme de Genlis réduite pour toute hoirie à 20,000 fr., ou plutôt à une rente de 1000 fr. qui lui serait payée par le susdit M. de Valence, sans que Mme de Genlis, sa belle-mère, pût le

contraindre par voies de justice à la satisfaire exactement. Enfin, car il faut tout dire, la veuve d'un prince du sang faisait à un petit-fils de Mme de Genlis, un legs qu'elle qualifie elle-même un legs *de laquais!*

Aussi cruellement désappointée, Mme la comtesse sentit plus vivement que jamais que sa véritable richesse était dans le fond de son écritoire. Ce fut donc avec empressement qu'elle prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites, à cette époque, de coopérer à la rédaction de la *Biographie universelle* de MM. Michaud; mais seulement, à la vérité, pour les articles de femmes célèbres. Au moment de tailler sa plume, il lui prit un scrupule : elle exigea communication de la liste de ses collaborateurs, ne voulant pas, dit-elle, mettre son nom à côté d'un nom qu'elle mépriserait. Beaucoup de gens de lettres infiniment estimables se montrèrent moins difficiles : ils consentirent à travailler avec Mme de Genlis.

Un des plus marquans parmi eux était feu Ginguené. A ce nom, Mme la comtesse pousse un cri d'effroi. Elle déclare nettement que, si elle se sent capable de quelque tolérance envers d'autres écrivains inscrits sur la liste, jamais elle ne l'étendra jusque sur un homme qui, dans des ouvrages *pitoyables*, et notamment dans son cours public de

littérature italienne, à l'Athénée, avait scandalisé tout Paris par son irréligion. La vérité ne permet pas de nier totalement le fait du scandale donné dans le temps par Ginguené ; mais son accusatrice ne nous donne-t-elle pas ici elle-même un autre genre de scandale? Eh quoi! une chrétienne qui, en commençant son livre, prend Dieu lui-même à témoin qu'elle a *pardonné sans restriction*, vient ici poursuivre son prochain jusque dans la paix du tombeau! ne craint-elle pas qu'on ne lui dise :

> Pourquoi venez-vous prendre, avec ce zèle extrême,
> Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même?

Tout lecteur impartial, du moins, s'il abandonne Ginguené philosophe à la vengeance inquisitoriale de Mme de Genlis, se croira en droit de la prier d'exposer au grand jour les titres en vertu desquels Ginguené littérateur se trouve cité à son tribunal. Non contente de l'attaquer dans le cours de son récit, elle le poursuit dans une longue note. Après avoir flétri ses ouvrages en masse de l'épithète de *pitoyables*, après avoir qualifié en particulier l'*Histoire littéraire d'Italie* de *misérable travail*, elle en vient à l'auteur lui-même; et voilà les personnes qui ont connu Ginguené toutes saisies d'apprendre qu'il n'était ni *instruit*

ni *laborieux*. Ce dernier reproche trouve sa réponse dans un fait tout matériel : Ginguené travaillait souvent plus de douze heures par jour. Quant à son instruction, c'est à son grand ouvrage à en témoigner, à ce cour de littérature italienne, devenu classique pour les Italiens eux-mêmes. La matière, il est vrai, n'est pas du ressort de Mme de Genlis, dont l'érudition n'a jamais pu, comme la personne, franchir nos frontières du nord et du midi. Aussi, loin de la croire de force à remplacer Ginguené, dont elle demandait impérieusement l'expulsion, les éditeurs de la *Biographie universelle*, forcés d'opter, ne balancèrent pas un instant. Ginguené fut conservé comme un homme précieux pour l'entreprise, et Mme la comtesse très-humblement remerciée de ses bonnes intentions. On lui avait avancé de l'argent ; elle le rendit.

Tout semblait donc terminé : mais il n'en fut pas ainsi. Nous allons voir s'allumer une guerre qui fit diversion à la campagne de Moscou. Ne voulant pas perdre les articles qu'elle avait préparés, Mme de Genlis en forma un petit volume qu'elle intitula pompeusement *de l'Influence des femmes sur la littérature française* ; ouvrage, dit-elle, qui nous manquait, et, ajouterons-nous, qui nous manque encore. Les colla-

borateurs de la *Biographie* devinrent *furieux*, à ce qu'elle assure, parce qu'ils savaient, *dans leur conscience*, que leurs articles ne vaudraient jamais ceux de la docte compagne qu'ils venaient de perdre. Il est peu de collaborateurs de la *Biographie* que nous n'ayons l'avantage de connaître: nous pouvons affirmer n'avoir surpris aucun d'eux en proie au plus léger accès de *fureur*, lors de l'apparition de l'opuscule de Mme la comtesse. Nous avouerions même, si nous pouvions espérer de ne point la fâcher, que nous avons vu plus d'un de ces littérateurs et de ces savans riant d'assez bon cœur, en feuilletant cette brochure qui devait les exterminer. L'hilarité redoubla, lorsque Mme la comtesse lança un nouveau petit pamphlet, charitablement destiné à relever toutes les erreurs de fait et d'omission qu'avaient pu commettre les membres de l'entreprise. La régente avait fort à faire : la classe soumise à sa verge n'était pas composée de moins de soixante à quatre-vingts écoliers, dont la plupart professaient eux-mêmes les choses que Mme de Genlis se chargeait si bénévolement de leur enseigner. Quelques-uns de ses élèves, il faut en convenir, étaient assez récalcitrans. Mais nul ne l'était plus que l'académicien, première cause de tout ce bruit. La férule toujours levée, l'Aristarque féminin ne le per-

dait pas de vue un seul instant. Elle croit enfin avoir trouvé celui de frapper : Ginguené s'avise, dans une phrase badine, de parler de gens *de même farine*. « De même farine! quelle expression est-ce là? Avec moins de raison la savante Bélise se gendarme contre *sollicitude*. — Madame, répond le coupable, d'origine et d'humeur bretonne, *de même farine*, pour dire de même espèce, est un terme d'école usité de temps immémorial. Pour peu que vous eussiez ouvert nos anciens auteurs, Montaigne, par exemple, vous y auriez trouvé cent fois, tantôt *de même farine*, en français, et tantôt *ejusdem farinæ* en latin. On pourrait même vous citer certain vers de Perse (1)... — Monsieur, il ne s'agit pas plus ici de la Perse que de la Chine; mais, je vous y reprendrai! » Et, en effet, à quelque temps de là, il arrive à Ginguené de faire mention de la rivière de Gênes. « Ah! *la rivière de Gênes!* Vous y voilà donc encore, docte membre de l'Institut! Pourrait-on savoir à quelle époque monsieur a vu couler une rivière à Gênes? C'est apparemment une découverte qu'il a faite dans son voyage d'Italie? — Tout ce que j'ai découvert, réplique Ginguené, en gardant mal son sérieux, c'est que

(1) *Sin tu, cum fueris nostræ paulò antè farinæ.* (Sat. 5.)

madame la comtesse est parvenue jusqu'à ce jour sans savoir que *la rivière de Gênes* est une expression consacrée qui signifie la côte de Gênes. La *corniche*, autre terme de pays, doit probablement être pris par elle pour un ornement du palais des doges. »

La discussion en resta là. Mme de Genlis s'était engagée à publier un cahier d'observations critiques, chaque fois qu'il paraîtrait une nouvelle livraison de la *Biographie universelle* : il en a paru vingt depuis cette époque, et l'univers attend encore les observations de Mme la comtesse. Mais nous l'en tenons quitte : il a suffi de ses premières escarmouches dans la carrière polémique, pour nous apprendre que si la *Biographie* se fût enrichie de tous articles aussi distingués que les siens par le savoir et la critique, l'ouvrage eût pleinement justifié le titre d'*entièrement neuf* qu'elle lui conteste encore.

Qui oserait, au reste, lui reprocher de garder rancune à une entreprise qui lui a donné tant de tintouin ? Qu'était-ce que les coups de griffe donnés et reçus dans la bagarre, auprès de ce qui se passa dans le cabinet du grand inquisiteur de la pensée? C'était alors un certain baron de Pommereul qui remplissait ce doux office, bienfait de la révolution, et l'un des nobles soutiens

du régime impérial. Mme la comtesse trace elle-même le récit de ce qui advint entre elle et le susdit inquisiteur. L'aventure, elle ne le dissimule pas, est d'*un genre fort singulier*. Malgré cette petite précaution oratoire, malgré même la confiance que nous devrions avoir dans la chaste plume d'une matrone qui s'est vouée à l'éducation de la jeunesse, nous éprouvons ici un embarras digne de compassion. Nos lecteurs nous pressent de parler; mais déjà nos lectrices s'effarouchent. Que faire? le livre est là. Que chacun ne consulte ici que sa curiosité ou sa conscience. Quant à nous, notre tâche sera remplie, quand nous aurons dit que, tome v, pages 293 et suivantes, se trouve rapportée la conversation la plus étrange qu'une dame, connue par la pureté angélique de ses mœurs, ait jamais eue avec un philosophe de la secte de Diogène.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,

a dit Boileau; mais Mme de Genlis a écrit en français.

Le Ciel lui devait un dédommagement de tout ce qu'elle avait eu à souffrir chez le cynique directeur de la librairie; et il ne tarda pas à l'en faire jouir. Le hasard conduisit ses pas chez Mme la duchesse de Courlande. Le docteur Gall, dans

ce moment même, y donnait une séance de cranologie. Mme de Genlis l'entend qui avance que la plus belle et la plus rare de toutes les protubérances se trouve sur le sommet de la tête; elle comprend à elle seule trois vertus : la religion, l'élévation de l'âme et la persévérance. A ces paroles du maître, Mme la comtesse tressaille d'une joie secrète. La nature, qui ne fait jamais rien en vain, lui a donné cette bosse à un point de grosseur *véritablement extraordinaire*. Elle s'approche du docteur, ôte son chapeau, lui présente son occiput; et le voilà qui s'écrie avec enthousiasme: « Ah! que cela est beau! » Et voilà M. le prince de Talleyrand, que l'on n'accusera pas d'être compère, qui s'écrie à son tour : « Vous voyez, mesdames, qu'elle n'est pas une hypocrite! » Qui s'avisa jamais de dire que Mme de Genlis fût une hypocrite? Nous serions tentés d'en vouloir au prince de son exclamation.

Mais, puisque nous voici au chapitre des bosses, pourquoi Mme la comtesse, qui parle si bien de la sienne, ne dit-elle rien de celle d'un de ses amis, qui, vers la même époque, prouva qu'il n'avait rien à envier aux plus belles bosses de la terre? M. Fiévée, et c'est sa noble amie qui le rapporte elle-même, M. Fiévée découvrit, un jour, que Buonaparte avait réellement un fond

de *bonhomie*. Certes, si quelque mortel peut se vanter d'avoir reçu du Ciel la bosse de la pénétration, c'est bien l'auteur de cette merveilleuse découverte! Mme la comtesse termine trop brusquement l'article de son ami, en disant que si sa correspondance avec Napoléon était imprimée, elle lui ferait beaucoup d'honneur. Nous n'en doutons pas; et nous aimons à croire que M. Fiévée parle aussi favorablement de la correspondance de Mme de Genlis elle-même. Ce n'est leur faute ni à l'un ni à l'autre, si leur élève n'a pas mieux profité de leurs leçons.

Un petit paragraphe est ici consacré à la mémoire d'un homme qui, quelquefois aussi, se mêla de donner d'assez bonnes leçons à l'homme du destin, non dans des lettres qu'il n'aurait probablement pas lues, mais dans des discours publics qu'il était forcé d'entendre. Mieux eût valu pour M. de Fontanes un silence absolu que ce perfide *memento*. « Jamais homme d'esprit, dit notre historienne, n'en montra moins dans la conversation. Il avait une prétention au ton léger qui me paraissait manquer de grâce. Comme poëte, il a été au-dessous de sa réputation. »

Mme la comtesse reçut, vers le même temps, la visite d'un jeune particulier qu'elle traite infiniment mieux que le défunt grand-maître de

l'Université. C'était M. Jérôme Buonaparte, que l'aveugle fortune n'avait pas encore lancé sur le petit trône de Westphalie. Mme de Genlis lui trouva les manières *les plus agréables*, et une *très-aimable* conversation. Où M. Jérôme avait-il pris tout cela ?

Si l'expression n'était pas trop cavalière, nous demanderions à Mme la comtesse, à son tour, où elle a pris que notre illustre Delille, qu'elle fait arriver là on ne sait trop comment, manque, dans tous ses ouvrages, de *pureté de style*, qu'il est rempli de *faux brillans*, de *pensées fausses* et de *tours bizarres*; que son poëme de *la Pitié* est *sans intérêt*, et que c'est à peu près ce que l'on peut dire aussi de son *Paradis perdu*; qu'il y a quelque chose de froid dans son *Énéide*...? De ces deux derniers poëmes, l'un a été composé en anglais, l'autre en latin : comment peut-on juger une traduction quand on ne connaît pas l'original ? C'est, à coup sûr, ce que ne se permettrait pas une femme aussi discrète que Mme de Genlis, elle qui sait à peine quelques mots de la langue de Milton, et qui n'en sait pas un de celle de Virgile. Non, cette page de critique injuste et même indécente, ne lui appartient pas: elle a été glissée là à son insu.

Que ne nous est-il donné de faire la même

supposition à l'égard des pages suivantes! Nous n'en comptons pas moins de dix, toutes consacrées à la censure la plus amère d'une femme dont il ne devrait jamais être permis à une autre femme de médire, parce qu'elle fut la gloire de leur sexe. Or, écoutez, lecteur, si vous en avez la force, écoutez l'oraison funèbre de Mme de Staël, prononcée par Mme de Genlis :

« Mme de Staël a attaqué *ouvertement*, dans ses ouvrages, *la morale et la religion.*

« Ils sont remplis de *phrases ridicules;* son style a pour caractère *l'incorrection et l'obscurité.*

« Elle avait fort peu d'instruction réelle; jamais elle n'avait étudié la langue française, *dont elle a toujours ignoré les règles les plus connues.*

« Il lui arrivait *fréquemment* de féminiser des mots masculins.

« Son premier roman, *Delphine*, n'eut aucune espèce de succès, *et ne pouvait en avoir à aucun égard.*

« *Corinne* n'en eut pas davantage. Indépendamment de *tous les défauts du style*, cet ouvrage manque *d'invention et d'intérêt.*

« On trouve dans *Corinne*, outre *un manque de goût continuel*, les idées *les plus étranges*,

« Les improvisations de *Corinne* demandaient surtout un beau style, *ce qu'elles n'ont jamais; l'éloquence et les idées y manquent également.* »

A la lecture de cette virulente diatribe, l'indignation éclate de toutes parts; on entend murmurer les mots de *basse jalousie*, de *haine cruelle*........... Ecoutons la suite, et nous allons pleurer de tendresse :

« Mme de Staël m'a inspiré mille fois un sentiment et une idée qu'elle n'a jamais soupçonnés. Souvent, en pensant à elle, j'ai regretté sincèrement qu'elle n'eût pas été *ma fille* ou *mon élève.* Je lui aurais donné de bons principes littéraires et des idées justes : avec une telle éducation, *elle eût été la femme auteur la plus justement célèbre de notre temps.* »

Elle eût été! Elle ne l'est donc pas? Mme de Genlis voudra-t-elle bien nous dire alors quelle est cette femme auteur *la plus justement célèbre* de l'âge actuel? Une modeste rougeur, un pudique sourire sont sa seule réponse. A quoi pensait-il donc ce Rivarol, qui disait que Mme de Staël était la seule femme dont les écrits lui eussent fait illusion sur son sexe?

Toujours conter à la fin lasse.

L'auteur fait donc trève à ses récits, pour ouvrir son sixième volume par une dissertation en macédoine, où l'esprit du lecteur trouve à se promener sur l'éducation, les soirées, les proverbes, les charades, l'amour platonique, les bracelets de cheveux, les femmes pédantes et les vieilles sorcières. C'est par cette transition toute naturelle que l'on arrive à la campagne de Moscou, et que de Moscou on passe à Pékin. Mme de Genlis incline fortement à croire que la conquête de la Russie ne devait être que le prologue de celle de la Chine, et voici son raisonnement : « Napoléon, avant de se mettre en guerre, avait fait une commande immense de bésicles, et ces quatre ou cinq cent mille paires de bésicles furent livrées : donc, il était clair que leur destination était de conserver la vue des soldats dans le passage des déserts sablonneux; donc, la Chine était le but réel de l'expédition. » Pourquoi l'invincible empereur s'arrêta-t-il en si beau chemin ? Il n'avait plus que seize ou dix-sept cents lieues à faire par journées d'étape.

De la Chine, Mme de Genlis revient en France, et rentrée chez elle, nous allons l'entendre raisonner tout à son aise sur la chute du colosse qui commençait à *étouffer dans la vieille Europe*. Tout ce qu'elle dit à ce sujet a droit de surpren-

dre de sa part, et c'est pour cela même que nous trouvons un vrai plaisir à lui en faire honneur :

« On pouvait s'attendre, depuis dix-huit mois, que le règne de Buonaparte finirait par une grande catastrophe, mais personne ne pouvait prévoir que le chef audacieux et brillant de l'empire terminerait sa carrière politique par d'inconcevables irrésolutions. En réfléchissant à tous ces évènemens, on y voit partout la main de la Providence.

« Napoléon avait abusé de tout, de la renommée, de la victoire, de la puissance. Le meurtre du duc d'Enghien fut le premier crime de son règne : il fallait un retour sincère à la religion pour en obtenir le pardon de la Divinité, et rien ne pouvait l'effacer aux yeux des hommes. Au lieu d'expier et de réparer, il accumule fautes sur fautes..... Corrompu par l'orgueil, il parut perdre successivement toute prévoyance et toute habileté. La guerre déclarée à l'Espagne fut à la fois une injustice et une faute politique. La trahison par laquelle il la commença révolta contre lui tous ceux qui avaient dans le caractère quelque sentiment de droiture. Enfin, la Providence renversa tout à coup cette puissance formidable qui avait tout vaincu et tout humilié. »

Que l'on vienne nous dire maintenant que

Mme la comtesse de Genlis est buonapartiste dans le fond du cœur! que l'on ose même l'accuser de conserver *in petto* quelque reste du levain révolutionnaire! Pour la laver de ce reproche, nous n'aurions qu'à citer encore les lignes suivantes, qui appartiennent au même endroit de ses Mémoires (1) :

« Sans l'appui et le secours de la France, les Anglo-Américains n'auraient jamais acquis l'indépendance. Leur succès assura le triomphe de toutes les idées républicaines répandues depuis soixante ans par les philosophes modernes; et Louis XVI, qui avait protégé ces idées en Amérique, en fut la déplorable victime. Après les secousses les plus violentes et des crimes inouïs, la Providence conduisit à l'échafaud tous les chefs de partis qui l'avaient fait dresser. »

S'il était quelque lecteur d'esprit mal fait qui s'avisât de trouver ces petites digressions politiques hors de propos, nous le prierions de vouloir bien considérer que l'auteur avertit elle-même qu'elle écrit *sans aucun ordre et sans aucune suite méthodique.* Elle était bien aise, d'ailleurs, de mettre au grand jour les opinions

---

(1) Tome 6, p. 57 et suiv.

royalistes qu'elle a *toujours* professées, ainsi que le prouvent *tous ses ouvrages*, et de faire éclater de nouveau la joie *inexprimable* que lui causa la rentrée de l'auguste famille de nos princes légitimes.

On se figure donc toute la douleur dont la pénétra le retour imprévu de l'usurpateur, au 20 mars de sinistre mémoire : mais ce que l'on ne conçoit pas aussi facilement, c'est le cri d'admiration qui échappe ici à Mme la comtesse, pour *le courage* que montra l'échappé de l'île d'Elbe. Quel *courage* lui fallait-il donc pour se présenter devant des troupes officieusement *échelonnées* sur sa route, ainsi que l'a déclaré solennellement un de ses généraux devant le conseil de guerre? Et où ce courage a-t-il éclaté? est-ce en entrant à Paris, non triomphalement et en plein jour, mais à la nuit close, *tanquàm fur?* « C'est ainsi, dit l'Ecriture, que la mort se glisse dans la demeure de l'homme. » Mais les ténèbres ne suffirent pas pour rassurer le ravisseur de la couronne de saint Louis : les prolétaires et les prostituées qui formaient son cortége, et qui le transportèrent dans leurs bras jusqu'au sein du palais de nos rois, sentirent avec une sorte de honte le plastron dont sa poitrine était recouverte.

Mais si Mme de Genlis admira dans Buonaparte

une fausse apparence de courage, c'est à nous aujourd'hui à admirer la force de celui qu'elle possède. Un autre dissimulerait; elle dit tout. « Pour cette fois, s'écrie-t-elle, Buonaparte était véritablement un usurpateur. Cette idée aurait dû me préserver de l'admiration; elle n'en eut pas le pouvoir, et c'est un tort que j'avoue. » O candeur trop rare!

Mme la comtesse va poursuivre sa confession : elle avait rendu hommage à Louis XVIII; et dès que Buonaparte se fut établi dans son cabinet, elle lui écrivit une belle lettre. Mais le prétexte de renouer sa correspondance avec lui, cachait le véritable but de cette épître. La fidèle royaliste ne voulait que protéger le départ de son souverain, en invitant Buonaparte à ne point le troubler, en lui déclarant enfin que tout le monde s'attendait à lui voir *toute la clémence de Henri IV*. Le compliment était joli, sans doute, et le père des Bourbons placé là bien à propos! Voyez pourtant quelle est l'ingénuité de Mme la comtesse! Elle s'accuse nettement elle-même de s'être rendue coupable de flatterie; mais avec cette petite observation, que ce fut la seule fois de sa vie, ce dont personne ne s'avisera de douter. Mais qu'elle fut bien payée de cette galanterie! Offensé probablement d'être comparé à Henri IV,

qu'il appelait *le roi de la canaille*, Buonaparte supprima la pension de sa correspondante. Elle s'en vengea bien ; elle cessa de lui écrire.

Mais il ne faut pas cesser d'intéresser le lecteur ; et, pour cela, qu'imagine l'aimable auteur des Mémoires ? Les faits ne se présentant pas assez tôt à son souvenir, elle imagine de charmer l'ennui d'une halte forcée par une belle allégorie en vers, intitulée *le Palais de l'Amour*. Il faut que ce genre de poésie porte bonheur : qui ne sait combien J.-B. Rousseau est ingénieux et piquant dans ses *Allégories?* En vérité, Mme de Genlis l'est presque autant que lui. Nous avons cependant des gens capables de préférer à cette pièce de cent-quarante vers, une énigme qui vient après, et qui n'en a que douze. Mais que de choses dans un petit cadre! C'est de cette énigme que Boileau eût pu dire ce qu'il a dit trop complaisamment du sonnet :

Elle vaut seule un long poëme.

Mais que nous font énigmes, charades et logogriphes, lorsque l'auteur vient nous parler de sa propre personne, lorsqu'un accident désastreux vient glacer tous nos sens ? Mme de Genlis était un soir dans sa chambre, rue de Vaugirard ; près d'elle se trouvait le jeune Alfred Lemaire, son

élève favori, qu'elle se plaisait à faire jouer de la harpe dans une totale obscurité. Tout en écoutant ses accords harmonieux, elle veut aller, à tâtons, prendre un petit meuble au fond de la chambre; mais, ô disgrâce! elle rencontre une grosse malle, fait la culbute, s'écorche la jambe du haut en bas, se casse deux dents, se poche un œil, se fait une bosse au front et une meurtrissure à la joue. C'est beaucoup, certes; mais, dira-t-on, il y a remède à tout. Non, il n'y en a pas dans cette catastrophe; non, les vestiges en dureront autant que la personne même de Mme la comtesse, autant que sa renommée, qui plus est, puisqu'elle a légué ce douloureux souvenir à la postérité. Ecoutez! races présentes et races futures, écoutez et frémissez! C'est la victime elle-même qui va vous décrire son infortune :

« Cet accident changea tout à fait ma physionomie. J'avais le nez légèrement retroussé, et, comme tous les nez de ce genre, il avait une petite bosse et ces petites facettes que les peintres appellent des *méplats*. Je puis dire à présent que ce nez était fort délicat, fort joli; il a été très-célébré en vers et en prose, et je l'avais parfaitement conservé dans toute sa délicatesse. Il n'est, depuis cet accident, ni grossi, ni le moins du monde de travers; mais la petite bosse est en-

foncée, et les *méplats* ont disparu. » Hélas! qui ne change dans l'univers? Nous avons des étoiles dont l'éclat s'est affaibli; il y en a même qui ont totalement disparu. Mme de Genlis trouva bientôt d'ailleurs à se consoler de l'accident arrivé à son nez, en observant que tout le reste de sa personne n'avait pas moins de succès dans le monde.

Ce fut à cette époque même, par exemple, qu'une femme à qui Voltaire avait fait une sorte de célébrité, voulut à toute force lier connaissance avec l'auteur de ces Mémoires. C'était *Belle et Bonne*, en un mot la marquise de Villette. Mettre en tête à tête, et peut-être aux prises la nièce, l'élève du patriarche de l'incrédulité, avec la mère des croyans, sembla chose fort scabreuse à Mme la comtesse. Elle opposa cent défaites aux sollicitations de la marquise, qui enfin se le tint pour dit, et tout commerce entre ces dames en finit là. « Probablement, dit la note, *Belle et Bonne* ne voulait m'attirer chez elle que pour m'immoler sur l'autel de Voltaire. »

Ici se rencontre une autre femme qui n'exige pas les mêmes ménagemens que *Belle et Bonne*, précisément parce que ces deux épithètes forment antithèse parfaite avec celles qui lui conviendraient. Quelques romans assez intéressans, et quelques voyages ridicules, auxquels le scandale

donna un instant de vogue, ont tiré de l'obscurité le nom d'une certaine miss Owenson (1), fille d'un pauvre comédien irlandais. L'orgueil, qu'elle a très-mal déguisé sous toutes les phrases à l'usage des radicaux et des libéraux, lui mit un jour en tête d'aspirer au titre de *lady*. Cette distinction est beaucoup moins difficile à obtenir qu'on ne l'imagine en France : car, de ce qu'une Anglaise se fait appeler *milady*, il ne faut pas conclure que son mari soit nécessairement *milord*. Il suffit que cet époux ait obtenu, comme récompense d'un service ou même d'un talent quelconque, la qualification de *chevalier*, qui entraîne celle de *sir* devant le nom de baptême. C'est donc ce qui arriva dans cette circonstance : la petite miss Owenson, avec une figure très-irrégulière, une tournure burlesque et un très-mauvais ton, dut se trouver d'abord fort honorée de la main d'un médecin, d'autres disent d'un apothicaire, appelé *Charles Morgan*. Mais quand elle vit la renommée emboucher pour elle une de ses trompettes, elle imagina de troquer le bonnet fourré de son Esculape contre un cimier à lambrequins, de sorte qu'un matin le cher docteur se réveille *sir Charles Morgan*, et sa petite femme tout

---

(1) L'éditeur l'appelle improprement *Owen*.

aussi bien *lady*, sur ses cartes de visites et le titre de ses romans, que celles dont les maris remontent à Guillaume-le-Conquérant. Voilà ce qu'il n'est pas absolument hors de propos de remarquer ici, ne fût-ce que pour la consolation de plus d'une de nos belles dames françaises, qui se sont épuisées en politesses de tout genre envers *milady*, et qui n'en ont été payées que par un souvenir impertinent, quelquefois même par la diffamation la plus audacieuse.

La querelle de Mme de Genlis avec la romancière irlandaise ne compromet pas tout à fait l'honneur de l'une et de l'autre. Mme Morgan prétend que Mme la comtesse lui a fait des avances ; Mme la comtesse affirme que ce fut la voyageuse d'outre-mer qui les lui fit. Mme Morgan s'est permis un trait malin sur *l'élégance de la couche* de Mme de Genlis ; Mme de Genlis répond que cette couche ne consistait qu'en une humble paillasse et un matelas de crin, le tout sans draperies, et même sans rideaux. Qui pourrait balancer encore entre le dire de la petite bourgeoise de Dublin et celui de notre noble compatriote ? Ce ne sera pas nous ; Mme Morgan a visiblement calomnié la couche comme la personne de Mme la comtesse de Genlis.

Loin d'avoir un pareil tort envers elle, nous

éprouvons un vrai plaisir à faire connaître les bons et loyaux sentimens qu'elle manifeste dans cet endroit de ses Mémoires. Il se rapporte à l'époque très-courte où les ministres de Louis XVIII, à sa seconde restauration, crurent devoir prendre des mesures pour qu'une troisième ne devînt pas nécessaire. Ecoutons comment Mme de Genlis définit cette année 1815 : « C'est celle que certains libéraux ont nommée *le temps de la terreur*, quoiqu'il n'y ait eu que la punition d'un très-petit nombre d'hommes *qui avaient trahi leurs sermens.* » Cet hommage à la vérité est d'autant plus méritoire de la part de l'auteur, qu'elle même avait été mandée chez le prévôt de Paris, comme prévenue d'entretenir des opinions peu monarchiques.

Pourquoi d'un hommage aussi sincère à la droiture de Mme la comtesse, faut-il que nous passions à un reproche tout contraire ? Mais tel est le fâcheux effet que produit le simple nom d'une femme dont l'immense célébrité l'importune. « Voici, s'écrie-t-elle tout à coup, sans transition, sans préparation aucune, voici des détails curieux sur la vie que l'on menait au château de Coppet, chez Mme de Staël ! » Et ces détails *curieux* se bornent à nous apprendre que dans les longues soirées, on s'assemblait autour

d'une table ronde, sur laquelle se trouvaient du papier et des plumes, et que l'on s'écrivait au-lieu de se parler. « On peut croire, ajoute l'historienne, *sans jugemens téméraires*, que cette table mystérieuse a été le théâtre d'une *innombrable* quantité de déclarations d'amour. » Mais, Dieu vous pardonne, madame la comtesse! Vos jugemens sont téméraires, excessivement téméraires, et fort peu conformes à la charité chrétienne, dont vous avez promis au ciel et à la terre de ne pas vous écarter dans le cours de cet ouvrage. Ce jeu, que vous nous dénoncez ici comme un scandale, est connu d'un bout de la France à l'autre sous le nom du *secrétaire*. Il est presqu'aussi innocent que le jeu de l'oie. Vous y voyez d'*innombrables* infractions au sixième commandement du Décalogue : n'est-ce pas vous qui prêchez ici contre le huitième, qui défend de médire du prochain?

Si les amis de Mme de Staël (et elle en eut beaucoup parce qu'elle fut bonne) voulaient user du plus juste de tous les droits, celui de représailles, la matière leur manquerait-elle? Autour de cette table ronde du château de Coppet, qui porte un si profond scandale à Mme de Genlis, se fût-il trouvé personne, par exemple, qui eût osé raconter l'anecdote qui se trouve ici avec

les mots techniques (1)? L'historienne a beau se retrancher derrière les précautions oratoires qu'elle a prises ou cru prendre, nous doutons fort que le dialogue qu'elle établit entre deux dames de cour puisse trouver plus de grâce auprès des oreilles pudibondes, que celui dont Mme la comtesse elle-même fut l'interlocutrice avec M. de Pommereul (2). On ne la soupçonnera point d'être de l'école de Jean-Jacques; mais n'aurait-elle pas lu quelque part que ce philosophe prétendait qu'il y avait tel cas dans la vie où l'on pouvait être *chastement obscène?* Au reste, hâtons-nous de le dire, Mme la comtesse ne tarde pas à faire amende honorable de ses petits contes badins. Dès la page suivante elle fait la guerre

A ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales.

Elle se plaît à rappeler, par exemple, qu'à la cour de Louis XIV, le *trou-madame* se nommait le jeu du *portique*.

Mme de Genlis avertit ses lecteurs, qui la croiront sans peine, qu'elle était *très à la mode* l'hiver dernier. Elle sut, à n'en pouvoir douter, que des princes et des princesses brûlaient du désir de la

---

(1) Tome 6, p. 195.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 310.

voir. Mais avait-elle le loisir de leur donner audience? La surveillance des presses qu'elle faisait gémir eût absorbé tout le temps de *dix littérateurs ordinaires*. Ce ne fut qu'un jeu pour elle; et, le croirait-on? dans les entr'actes, la muse infatigable composait encore plus vîte que les typographes n'imprimaient. Quelque bel esprit aurait cru la flatter sans doute, en disant d'elle ce que Gresset dit de *Ver-Vert* :

> Tel autrefois César, en même temps,
> Dictait à quatre en styles différens.

Eh bien, ce compliment n'eût été qu'une injure; Mme de Genlis dictait à cinq. « C'était, dit-elle, un tour de force dont je veux me vanter ici. » Ce n'est que justice; pourquoi Mme la comtesse se vante-t-elle si rarement?

D'ailleurs, quelle fausse réserve la condamnerait à se taire? Le moment n'approche-t-il pas où le bien comme le mal sera révélé à l'univers, en présence de tous lés êtres qui l'ont habité, comme de ceux qui l'habitent? Nous ne sommes peut-être pas compris : au risque de jeter l'épouvante parmi nos lecteurs, il faut donc leur parler sans détour, ou plutôt, il faut laisser parler Mme de Genlis elle-même :

« La fin du monde n'est pas éloignée! Voici

là-dessus mon idée. Ce monde finira lorsque tout le globe sera connu, lorsque toutes les substances végétales et minérales auront été employées. Or, nous avons fait, depuis cent ans, d'immenses découvertes; nous avons acquis un nombre prodigieux de plantes nouvelles, de métaux et de demi-métaux. Dans un siècle et demi, ou deux siècles, au plus, tout sera connu, tout sera su.

« Les vices et les passions ont produit une corruption générale : un désordre universel sera le résultat du philosophisme. L'anarchie, les révolutions, les guerres civiles et extérieures bouleverseront l'Europe. Mais enfin le bien naîtra du mal; on verra renaître l'âge d'or; le monde, assez vieux pour se convertir, sera ainsi préparé à rendre le compte universel; et c'est alors que le temps finira, et se perdra dans l'éternité. »

Mais respirons! Mme de Genlis, dans le cours de la prédiction que l'on vient de lire, ne nous donne plus que cent cinquante ou deux cents ans, *au plus*. En se résumant, elle nous en accorde cinq ou six cents. Ce procédé n'est pas sans générosité. Qu'aurait, toutefois, d'effrayant pour nous la dissolution du petit globe sur lequel nous végétons, faibles mortels, si chacun de nous était prêt, comme la vénérable prophétesse, à paraître devant le souverain Juge, sa confession générale

à la main, si, surtout, on n'y lisait pas de plus gros péchés que ceux qu'elle avoue :

« La plupart de mes actions ont été d'une imprudence peu commune. Si j'eusse mieux calculé ma vie, je me serais épargné de cruels chagrins ! » Et tout de suite cet acte de contrition : « Que Dieu me fasse la grâce de bien employer le temps qui me reste ! Je ne désire vivre encore quelques années, que pour achever de réparer et d'expier mes fautes ! »

Amen ! répondrons-nous avec toutes les âmes charitables. Parmi les fautes que voudrait expier Mme la comtesse, il en est peut-être qui ne sont pas de notre ressort ; mais il y en a d'autres que nous pouvons l'aider à réparer, comme elle en exprime le désir, et c'est un grand bonheur pour nous. Elle rapporte, par exemple, que lorsqu'elle demeurait aux bains de Tivoli, sa cheminée fumait. C'est, sans doute, une particularité fort intéressante pour le public ; mais c'est, en même temps, une révélation qui peut nuire à l'établissement. Un peu plus loin, elle raconte qu'elle fut obligée de renvoyer une femme de chambre incorrigible. Elle ne dit pas, il est vrai, si cette soubrette avait nom *Marton* ou *Lisette ;* mais quelqu'un pourrait la reconnaître, et voilà une fille exposée à ne plus trouver de condition ! Ce

n'est pas de tout cela, néanmoins, que nous prendrons la liberté de nous mêler. Mais, un peu plus loin, Mme la comtesse, avec son ingénuité ordinaire, avance un fait sur lequel elle nous saura gré, nous n'en faisons nul doute, de rectifier une petite erreur de sa mémoire. M. de Valence, son gendre, avait l'habitude de lui lire les discours qu'il voulait prononcer à la Chambre des pairs, et de lui demander quelques conseils sur le style. Il n'y a rien là que l'on ne puisse croire; mais, un jour, ajoute l'historienne, M. de Valence se mit en tête de monter à la tribune, pour demander la réhabilitation de l'infortuné Lesurques, qui avait subi la mort pour un crime dont il fut reconnu innocent. Sentant l'insuffisance de ses forces, le noble pair, dit Mme sa belle-mère, la conjura de faire ce morceau, en lui déclarant qu'il ne cacherait pas le nom du *véritable auteur*. Mme de Genlis affirme qu'elle lui remit le discours *tout entier*, qu'il le lut à la Chambre des pairs, et que le succès en fut complet.

Or, voici ce que nous tenons, à ce sujet, d'une autorité irrécusable : militaire dès sa plus tendre jeunesse, le comte de Valence ne pouvait posséder les profondes connaissances qu'exigeait l'examen d'une des questions les plus compliquées et les plus délicates que pût offrir la juris-

prudence criminelle. Il fit donc ce que sa conscience lui prescrivait : non content de puiser des lumières dans le sein de la commission dont il était rapporteur, il réclama l'assistance d'un magistrat aussi distingué par la place éminente qu'il occupait que par son rare savoir. Ce fut de cet ami dont nous taisons le nom, malgré nous, qu'il reçut le discours qu'il prononça devant la Chambre des pairs, et qui fit une impression si générale et si vive. C'est à regret que nous relevons ici l'erreur bien involontaire, sans doute, où est tombée Mme de Genlis. Il ne lui manquait que la science du droit pour être une femme universelle : mais ne lui reste-t-il pas assez d'autres talens pour consoler la France ?

Et maintenant, écoutons Mme la comtesse s'écrier dans la même page : « Avec quelle effronterie on me *pille* de tous côtés ! Toutes les femmes, sans exception, qui, *depuis vingt ans*, composent des romans, ont mis dans leurs ouvrages tous les miens à contribution. » Admirons l'art avec lequel, grâce aux mots soulignés, trois femmes que la malice du siècle met au-dessus de Mme de Genlis, se trouvent comprises parmi les plagiaires qui l'ont *pillée avec effronterie !* La voix publique a déjà nommé MM^es^ de Staël, Cottin, et de Flahaut-Souza.

Au total, et nous en faisons la remarque avec douleur, Mme la comtesse laisse rarement échapper l'occasion de lancer des traits acérés contre des personnes, et quelquefois même contre des classes entières de son sexe. Les dames du faubourg Saint-Germain sont dans cette catégorie. Un journal l'avait accusée d'avoir dit que ces dames étaient toutes fausses. « Nont point *toutes*, » répond-elle. La réparation n'est-elle pas édifiante? « Il est singulier, ajoute-t-elle, que ces dames soient si disposées à s'irriter contre moi, elles dont les mères et les grand'mères ont supporté avec tant de douceur et de bonhomie les peintures scandaleuses que Crébillon fils, Marmontel et Duclos ont faites des gens du monde, de la cour et de la société. » Si les aïeules et bisaïeules des dames du faubourg Saint-Germain furent trop indulgentes envers les productions scandaleuses de leur temps, comment Mme de Genlis peut-elle trouver mauvais que la génération actuelle ne veuille pas encourir le même reproche? Cédant au petit accès d'humeur vindicative qui la possède, elle voudrait nous induire à penser qu'il n'existe pas dans tout le noble faubourg une seule dame qui sache l'orthographe. Mettant encore en jugement les mères pour les filles, elle raconte avec un sourire malin qu'une dame de la cour de

Louis XV, qui voyageait en Suisse, manda qu'elle avait vu dans les environs de Schaffhouse une très-belle *chute de reins*. D'après cette manière d'argumenter, on serait donc bien venu à taxer les petites-filles de Mme de Genlis d'une ignorance totale en géographie, parce que madame leur grand'mère a pris, comme nous l'avons vu plus haut, la *rivière* ou côte de Gênes pour un fleuve!

Si Mme la comtesse rend guerre pour guerre au faubourg Saint-Germain, il ne faut pas croire qu'elle soit plus favorable aux personnes du nouveau régime. Un trait qui peint les mœurs modernes lui est resté sur le cœur. Elle dînait, un jour, avec douze hommes élevés en dignités. Il n'y avait point d'autre dame qu'elle : ne devait-elle pas se flatter d'être le but commun de tous les hommages, de toutes les attentions? Or, voici comme les choses se passèrent : après un long dîner, où le vin de Champagne fit à peine diversion à la politique, on rentre dans le salon. Là, du moins, Mme la comtesse devait s'attendre à voir les douze convives masculins reprendre envers elle le ton français. Loin de là; qu'arrive-t-il? Voilà ces généraux, ces ducs, qui forment avec leurs fauteuils un rond parfait, en tournant très-incivilement le dos à Mme la comtesse. Elle

croit, d'abord, que ces graves personnages vont jouer à de petits jeux innocens. Point du tout! il s'engage bientôt une discussion politique plus sérieuse et plus animée encore que celle du dîner. Cela dura près de deux grandes heures, sans qu'il fût proféré un seul mot d'excuse à la respectable dame si impoliment délaissée. « Enfin, dit-elle, je quittai le salon, charmée d'avoir reçu cette leçon des nouveaux usages du monde, et de la nouvelle galanterie française. » Il est incontestable que Mme de Genlis eût été traitée plus galamment il y a soixante ans.

Mais que bientôt elle fut amplement vengée de cette injurieuse négligence! Il éclata tout à coup *un si singulier empressement de la voir*, qu'elle ne savait plus auquel entendre. L'entraînement était si général, que M. Fiévée, qui depuis long-temps ne se montrait plus chez sa noble amie, sollicita l'honneur d'y reparaître. Elle passa généreusement une éponge sur le passé, et l'on causa comme si l'on s'était vu la veille. « Que pensez-vous de notre avenir? lui dit Mme la comtesse. (C'était en 1821.) —Je pense, madame, répondit M. Fiévée, que l'Angleterre exigera incessamment de la France qu'elle s'unisse avec elle *pour soutenir* la cause des gouvernemens représentatifs à Naples, en Espagne, etc.; que si

la France y consent, l'Angleterre emploiera toute sa puissance à maintenir sur le trône la maison de Bourbon ; mais que si elle refuse, le cabinet britannique *fera passer le sceptre français en d'autres mains.* » Est-il croyable qu'un homme qui a mis tant de finesse dans ses romans, en mette si peu dans sa politique? Non, il est cent fois plus facile de penser que Mme de Genlis a pu manquer de mémoire, que M. Fiévée d'esprit et de bon sens!

Notre historienne vient de compromettre un royaliste; nous allons la voir compromettant les libéraux. « Je me trouvais, dit-elle, dans le salon de M. de Valence, mon gendre, au milieu d'un cercle de libéraux qui parlaient avec le plus grand mépris des dernières classes de la société. Je pris le parti de ces classes, et je parodiai sur le champ ces vers d'Athalie :

Eh quoi! des *libéraux* est-ce là le langage?
Moi, vivant dans les cours, au sein de l'esclavage,
C'est moi qui prête ici ma voix aux plébéiens!...

Les orgueilleux apôtres de l'*égalité* et de la *fraternité* furent foudroyés de l'apostrophe.

Mais, au souvenir de sa victoire, Mme la comtesse sent son ardeur se rallumer; et se remettant aussitôt en campagne, elle ajoute:

« Les libéraux, outrés de la coalition formée par les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse, pour empêcher le renversement des trônes et des autels, ont répété à l'envi que ces souverains ne voulaient que se partager l'Europe. Et ces mêmes libéraux servirent Napoléon avec zèle, dans son entreprise contre l'Espagne, et après qu'il eut fait tomber le roi et les princes dans le piége. Voilà une inconséquence assez remarquable ! »

Mme la comtesse était en train de discourir : des libéraux, elle passe à des extraits de La Harpe, à des vers de Mme de Choiseul, aux Méditations de M. de La Martine, aux sermons d'un évêque anglican, au canal de l'Ourcq, etc., etc. ; c'est une véritable macédoine. On se rappelle involontairement ici certain personnage des satires de Regnier :

Il vint à reparler dessus le bruit qui court
De la royne, du roi, des princes, de la court ;
Que Paris est bien grand, que le Pont-Neuf s'achève ;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'élève,
Il vint à définir que c'estoit qu'amitié,
Et tant d'autres vertus que c'en estoit pitié.

Mais, voici un peu de scandale pour réveiller le lecteur assoupi ! Aimables désœuvrés des deux

sexes, à qui les mauvaises traductions des romans historiques attribués (1) à un grave magistrat écossais ont fait passer tant de douces heures, frémissez d'avance de ce que vous allez entendre! « Non, dit la noble romancière française, je ne trouve dans les ouvrages de mon confrère d'outre-mer, ni véritable intérêt ni morceaux éloquens; enfin j'avoue que ces romans me paraissent ennuyeux! » *Ennuyeux!* les romans de Walter Scott *ennuyeux!* A ce blasphême, des millions de voix demandent vengeance: mais Mme de Genlis est-elle si coupable? Ses *Battuécas* et ses *Parvenus* l'amusent, il faut bien que *Waverley* et *Quentin-Durward* l'ennuient: la conséquence est naturelle. Walter Scott, d'ailleurs, tourne-t-il dans sa langue des vers comme Mme de Genlis en tourne dans la sienne? Ses lecteurs ont ici sous la main de très-jolis échantillons de son talent poétique. Craignant qu'ils ne finissent par dire de la prose de ses Mémoires ce que Voltaire a dit de celle de Télémaque, qu'elle est *un peu traînante*, elle leur jette çà et là de petits paquets de vers de toute mesure. La matière en est tou-

---

(1) Nous disons *attribués*, parce qu'il n'est pas encore démontré que sir Walter Scott en soit l'auteur, et parce que lui-même ne les avoue pas.

jours céleste et divine; l'exécution l'est souvent aussi, témoin ce couplet sur Saint-Genès, le comédien converti, que l'on voit d'abord

Pour soutenir l'idolâtrie,
Aux yeux d'un empereur impie,
Insulter la religion,
Et tourner en dérision
Le baptême chrétien, auguste et saint mystère
De clémence et d'amour, et par lequel s'opère
Notre régénération.
Mais, ô prodige! ô bonté qui surpasse
Toute conception de notre entendement! etc.

Que ne pouvons-nous transcrire en entier le *Cantique sur Jérusalem*, que Mme la comtesse improvisa, en une nuit, paroles et musique, dans le temps où elle projetait le pélerinage de la Terre-Sainte? Mais nous ne voulons pas faire tort au libraire qui vient de donner une nouvelle édition des poésies sacrées de Rousseau.

Nous n'avons pas le même scrupule à l'égard de MMmes Cottin et de Staël. Pourquoi se sont-elles avisées d'écrire en même temps que Mme de Genlis écrivait? Elle les a déjà dûment châtiées de leur audace en maint endroit de ses ouvrages; et les voilà, ces deux dames, qui reviennent pour la trentième fois dans ses Mémoires! D'abord, c'est Mme Cottin, nettement accusée de

volerie, pour avoir *entièrement, et d'un bout à l'autre*, calqué sa *Malvina* sur les *Vœux téméraires* de Mme la comtesse. Mme de Staël comparaît ensuite devant son inflexible juge : on ne peut, il est vrai, la convaincre de *volerie* comme Mme Cottin; mais, en écrivant, elle se transformait *en homme* (1) (ce que les hommes ne manqueront pas de prendre pour le plus bel éloge possible); enfin, ce qui constitue aux yeux de Mme de Genlis tous les genres de torts, Mme de Staël a eu l'audace d'appeler en toutes lettres *persécutions barbares* l'exil et les poursuites acharnées de pays en pays et de ville en ville, qui la forcèrent à passer par l'Autriche, la Pologne, la Russie et la Suède, pour se rendre en Angleterre. N'est-ce pas méconnaître étrangement la mansuétude du gracieux empereur avec lequel, à la même époque, Mme deGenlis était en correspondance secrète? Et d'ailleurs, malgré cette toute puissante protection, Mme la comtesse n'était-elle pas elle-même en proie aux persécutions les plus effroyables? Tantôt c'est un philosophe qui, pour la punir d'avoir manqué au corps dans ses *dîners*

---

(1) Aussi Rivarol disait-il, comme nous l'avons déjà rapporté, que Mme de Staël était la seule femme auteur qui lui fît *illusion sur son sexe.*

du baron d'Holbach, lui écrit que si elle ose encore aller à la messe, il lui sera fait un mauvais parti; tantôt c'est un grand vilain homme qui entre dans sa chambre sans se faire annoncer, et qui, les poings sur les côtés et les yeux hors de la tête, lui crie d'une voix menaçante : *Il ne s'agit pas de ça!* Depuis ce spectre connu sous le nom de *grand-veneur*, qui apparut à François Ier et à Henri IV dans la forêt de Fontainebleau, avait-on jamais rien vu de pareil?

Après des scènes aussi épouvantables, une âme commune eût pris le genre humain en horreur; tout le contraire en advint dans celle de Mme de Genlis. Les hommes la persécutaient; elle ne rêva plus que leur bonheur. Dans ce but philantropique, elle enfante projet sur projet. Fort heureusement pour les races futures, si ce n'est pour la génération actuelle, il n'y a pas un de ces glorieux projets dont l'auteur n'ait gardé la minute : nous courons à celui de tous qui lui fera le plus d'honneur, mais aussi le plus d'envieux.

« Après tant d'égaremens, tant de crimes, dit Mme la comtesse, il faudrait *purifier* la nation française par l'enthousiasme pour les grandes choses, et par des bains *gratis*. » Cela rappelle un peu la phrase du *ci-devant jeune homme* : « Ma

maîtresse mourut d'amour... et d'une fluxion de poitrine. » Mais, ne nous arrêtons pas aux formes. Dès que les journaux auront flatté le bon peuple de Paris de l'espérance d'être *purifié* de sa crasse baptismale, les quais et les boulevards seront tapissés d'estampes bariolées de toutes couleurs, représentant des bains publics qui feront pâlir les thermes de Titus et de Dioclétien :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

On verra briller sur ces enluminures les coraux, les perles, la nacre, les madrépores, les coquillages, etc.; mais c'est tout ce que l'on verra. Pourvu que l'annonce soit *bien faite*, et que les architectes appelés à concourir fassent grand bruit de leurs idées et se battent bien dans les journaux, l'objet principal est atteint. Si les corps restent sales, les esprits seront purifiés par l'enthousiasme; et tout cela n'aura coûté qu'un peu de papier et de couleur rouge, verte et bleue.

Les beaux plans que Mme la comtesse formait à bon marché, il est vrai, pour la propreté et la félicité publiques, ne pouvaient rester sans récompense. Elle s'était retirée à Mantes, pour se purifier du mauvais air de Paris : mais il n'y a point de refuge contre la renommée. Un jeune graveur est expédié à Mantes. Il supplie Mme la

comtesse de lui accorder quelques séances pour procéder à l'exécution de sa médaille en bronze. Elle refuse; il insiste, elle persiste; vainement il parle au nom du siècle et de l'univers; il voit qu'il ne triomphera pas d'une modestie reconnue pour invincible. Dans son désespoir, il imagine de faire agir le docteur Maigne, si fameux par le beau livre qu'il a publié sur Mme Campan. Rien ne résiste à ce fils d'Esculape : les séances sont accordées. Mais quel trouble égare ta main, jeune et timide artiste? Entends ton modèle s'écrier aujourd'hui encore : « Ciel! pourquoi ce visage long et ce nez aquilin? Est-ce là ce visage rond, ce petit nez retroussé, enfin ce visage qu'on a tant de fois comparé à celui de Roxelane? » Reprochez donc encore à notre heroïne, frondeurs impitoyables, d'avoir publié ces fidèles Mémoires! Reprochez-lui d'avoir si minutieusement dépeint sa personne *intùs et extrà!* Mais permettez que nous nous réjouissions avec elle, comme elle le fait ici pour la trentième fois, de ce qu'elle a eu le courage de présider elle-même à une publication que le pauvre Rousseau ne permit qu'après sa mort. Que de vagues conjectures, que de pénibles incertitudes épargnées à la postérité! Les archives de toutes les académies de l'Europe sont encombrées de dissertations à perte de vue sur le

teint de Sapho et le nez de Cléopâtre; et nous ne savons pas encore si l'une était blanche ou basanée, si l'autre avait un nez aquilin ou un nez retroussé! Quel érudit se chargera seulement de nous apprendre si la mère des Gracques ou la compagne de Germanicus étaient d'un tempérament bilieux ou sanguin, si elles avaient l'estomac robuste ou la digestion laborieuse? Eh bien! grâce aux Mémoires de Mme la comtesse de Genlis, il n'y aura pas de nos derniers neveux qui ne sache sur le bout du doigt que tous les alimens n'étaient pas également bons à cette femme célèbre: elle a eu un grand soin de noter, page 361 de son septième volume, que pendant plusieurs jours elle eut la colique pour avoir croqué deux nonnettes de Reims, qu'un de ses anciens élèves lui avait rapportées du sacre.

Peut-on s'étonner qu'avec un respect religieux pour la vérité, Mme la comtesse s'élève avec une chaleureuse indignation contre toutes les faussetés qui déshonorent l'âge de fer où nous vivons? Elle a eu la patience d'en dresser une liste qui ne forme pas moins de trois pages. Combien nous regrettons de ne pouvoir citer que les plus saillantes! L'auteur admettrait peut-être les faux cheveux en soie, parce que, dit-elle, ces cheveux sont plus agréables à porter que ceux d'un scé-

lérat, mort sur la place de Grève; mais elle se montre impitoyable sur l'article des *faux beaux bras*. « Ah! s'écrie-t-elle, combien en ai-je vus qui m'ont cruellement trompée : ils étaient couverts d'une mitaine à jour, à travers laquelle on croyait voir un bras bien rond, bien potelé, de la plus belle carnation, et tout était faux! » A quoi ont pensé nos législateurs! Leurs lois punissent de mort le malheureux qui fabrique une pièce de deux sous, et elles permettent à l'imposteur qui attire nos hommages sur des objets de dégoût, de vivre, de s'enrichir, et de se moquer de nous!

Le lecteur qui se délecte en parcourant cet ouvrage aussi piquant qu'instructif, se doute-t-il que l'auteur fut sur le point de l'interrompre tout net? M. de Valence, son gendre, conçut un jour, à ce qu'elle nous assure, l'idée toute nouvelle de finir sa carrière à l'hôpital. Sainte-Périne, de Chaillot, avait fixé son choix : Mme de Genlis devait l'y suivre. Sa personne, son talent, tout eût été comme mort pour le monde. Que le Ciel la bénisse d'avoir résisté! Le médecin en chef de cet hospice lui en faisait pourtant une peinture séduisante. « Nous n'avons pas de sujets au-dessous de soixante ans, lui disait-il, et beaucoup en ont quatre-vingts et plus. Mais imaginez-vous,

madame, que cela n'empêche pas que *chacun n'ait sa chacune.* » Par une autre singularité plus extraordinaire encore, on ne voit point de mauvais choix à Sainte-Périne. Il faut absolument que le chacun et la chacune aient même dose de sentiment, d'esprit et d'amabilité. Mme la comtesse de Genlis était donc dans l'impossibilité de trouver jamais un soupirant digne d'elle.

Italiam! Italiam! Nous voici arrivés au huitième et dernier volume des Mémoires dont nous avons entrepris l'extrait fidèle. Notre tâche va devenir de plus en plus facile : si nous poursuivions avec la même exactitude, bientôt nous n'aurions plus à présenter à nos lecteurs que des extraits d'extraits. Plus notre héroïne s'est avancée dans la vie, plus les faits sont devenus rares et clair-semés dans son histoire. N'ayant plus beaucoup à nous occuper de sa personne, elle a l'attention, pour nous aider à passer le temps, de nous faire assister à ses lectures. Voici, pour entrer en matière, seize pages avec guillemets tirées mot à mot des *Études morales, politiques et littéraires;* et ce qui prouve l'inépuisable obligeance de Mme la comtesse, c'est qu'après avoir transcrit ces seize pages, elle assure que c'est avec regret qu'elle n'en copie pas davantage. Son libraire pouvait lui rendre ce service; et il n'y

avait pas de raison pour que toujours copiant, toujours citant, nous n'eussions quelques centaines de volumes sous le titre de *Mémoires de Mme de Genlis*. Qui se serait jamais plaint de cette surabondance de plaisir?

Mais que parlons-nous de plaisir, lorsque nos réflexions se trouvent ramenées tout à coup sur un sujet qui commande un grand sérieux? Il n'est pas tout à fait neuf pour les lecteurs de Mme de Genlis. Déjà, elle leur a fait part de ses conjectures sur la fin prochaine du monde que nous habitons : la voilà qui revient à la charge. Ce n'est pas légèrement qu'elle hasarde ses sinistres prédictions : elle vient de lire dans son journal que l'on a récemment découvert quelques îles, et que dans ces îles on n'a trouvé que des plantes sans propriété et des animaux insignifians. « Raison de plus, s'écrie la nouvelle prophétesse, pour croire que le plus grand et le dernier des évènemens, la fin du monde, n'est pas fort éloignée! » Ne semble-t-il pas que déjà retentit la trompette qui nous appelle dans la vallée de Josaphat? Qu'importe, au reste, pourvu que l'édition des OEuvres complètes de Mme la comtesse ait le temps de s'écouler?

Nous prendrons, à ce sujet, la liberté de l'engager à ne pas attendre la fin du monde pour cor-

riger certaines fautes qui déparent ses derniers volumes. Est-ce bien Mme de Genlis, par exemple, elle qui ose reprocher à Mme de Staël d'avoir manqué d'instruction, qui vient nous dire gravement aujourd'hui que le fameux astronome Herschell était Anglais? On l'avait tenu jusqu'ici pour Allemand, puisqu'il était né à Hanovre. Mme la comtesse, à ce qu'il semble, ferait au besoin des Anglais de Keppler et de Copernic. Au reste, si elle s'égare un peu dans les hauteurs de l'astronomie, elle reprend bien vîte ses avantages en redescendant sur la terre. Les journaux avaient annoncé un peu témérairement, selon leur coutume, que l'incendie de Salins avait commencé par une poële de friture : notre auteur déclare que cette catastrophe ne peut être attribuée qu'à une lessive faite dans une cheminée lésardée. Nous tiendrons désormais, en conséquence, pour la cheminée lésardée; mais si quelqu'indiscret s'avise de nous demander quel rapport peut exister entre la susdite cheminée et la vie publique ou privée de Mme de Genlis, c'est à quoi nous nous dispenserons de répondre.

Mme la comtesse a su, d'ailleurs, donner à ses Mémoires une forme toute particulière, et c'est le moins qu'elle pouvait faire dans un moment où la fureur de ces biographies autographes est

devenue si générale, qu'il n'y a pas de garde-magasin ou de femme de chambre de bonne maison qui ne soit en traité avec le libraire de son quartier, pour la publication de ses Mémoires, avec portrait et *fac simile*. Nos anciens romanciers, et Lesage spécialement, interrompent par intervalle le récit des aventures du héros principal, pour raconter l'histoire de quelque personnage secondaire. Qui n'a lu avec délice dans Gil-Blas, par exemple, l'histoire de *Blanche et don Enrique*, de *don Alphonse et la belle Séraphine?* Eh bien! avec plus de charme et de piquant encore, Mme de Genlis offre à ses lecteurs l'épisode du docteur Canuet. Le docteur Canuet tient ou tenait à Chaillot une maison de santé; il avait le bonheur d'y posséder Mme la comtesse au nombre de ses pensionnaires. Trop fortuné docteur! se doutait-il, quand il traitait avec son son illustre malade d'un prix convenu, qu'elle paierait ses soins de cinquante écus par mois et de l'immortalité? N'est-on pas immortel, en effet, quand on a passé sous la plume de Mme de Genlis?

C'est ce que doit éprouver déjà par anticipation, une dame à qui bien en a pris de ne pas faire des romans comme *Corinne* ou comme *Mathilde*. Elle eût été roulée aux pieds de l'Héli-

con avec Mme de Staël et Mme Cottin : mais elle a traduit Cicéron, et elle est portée au troisième ciel. Cette traduction, dit nettement Mme de Genlis, surpasse infiniment, en mérite de tout genre, toutes celles qui l'ont précédée. Nous en demandons bien humblement pardon à l'auteur de ce jugement en dernier ressort : mais qu'en sait-elle ?

Nous n'imaginons pas que ce soit la profondeur de son érudition latine qui lui ait attiré, par la petite poste, pour 83 francs de complimens de toutes couleurs. Ils abondèrent tellement en certains jours, qu'elle était obligée d'aller se coucher avant d'avoir pu achever la lecture de toutes ces jolies choses. Au nombre de ces lettres anonymes d'un nouveau genre, puisqu'elles étaient tout sucre et tout miel, s'en trouvait une signée simplement *Adèle*, où on faisait espérer à Mme la comtesse qu'elle irait un jour retrouver Mme de Staël dans l'Elysée. Il faut que Mlle Adèle n'ait jamais lu le mot de ce malheureux Péruvien, que l'on voulait convertir en lui vantant les douceurs du Paradis : « Y aura-t-il des Espagnols ? demanda-t-il. — Sans doute, lui répondit-on. — Eh bien! reprit-il, je n'y veux point aller! »

Si Mme de Genlis recevait de jolis complimens, elle n'était point en reste avec ses admirateurs.

Un d'eux, par exemple, était un jeune militaire qui faisait des vers et jouait du piano. Qu'imagine sa vénérable amie? Elle parodie en son honneur le couplet populaire sur Henri IV, et elle lui chante :

Ce diable à quatre
A le triple talent
De *peindre* et de battre
En rimant, en chantant.

Sapho fit-elle jamais de plus jolies choses pour Phaon ?

De tout temps Mme de Genlis aima la jeunesse : au moment de laisser échapper sa plume, elle s'occupe encore de cette aimable portion du genre humain. Voici l'idée *utile* que lui inspire, en ce moment même, sa bienveillance innée pour les jeunes messieurs. Elle veut que le jour où ils entrent dans le monde, ils se mettent à écrire leur *Vie* ou leurs *Mémoires*. Ecrire sa Vie, s'écrie-t-on déjà, avant d'avoir vécu, et ses Mémoires avant d'avoir rien fait ! Un mot d'explication va rendre très-compréhensible le projet de Mme la comtesse.

Oui, sans doute, elle veut qu'un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans emploie ses momens de loisir à écrire ses Mémoires. Mais quels Mé-

moires? des Mémoires *imaginaires* : voilà le mot de l'énigme. Vient ensuite le plan de l'ouvrage : il sera divisé par chapitres. Le premier traitera *de la civilité puérile et honnête;* le deuxième, *des séductions auxquelles un adolescent est exposé dans le monde;* le troisième, *des différentes manières de voyager;* le quatrième, *du choix d'une femme;* et ainsi de suite, pour toutes les circonstances et vicissitudes de la vie d'ici bas.

Mais, hélas! c'est au moment même où Mme la comtesse donne d'aussi beaux conseils à nos jeunes gens pour la composition de leurs Mémoires, qu'elle termine brusquement les siens, en disant avec l'apôtre : *J'ai bien combattu, j'ai gardé la foi, et j'ai fini ma course.* Le lecteur pourrait gémir de voir que tous ses plaisirs finissent aussi avec la course de l'auteur; mais il ne reste pas sans consolation. S'il quitte Mme de Genlis dans ses Mémoires, c'est pour la retrouver dans d'autres ouvrages qui déjà sont sous presse. Elle ne se contente même plus de charmer les salons, elle veut divertir jusqu'aux antichambres. Heyduques, chasseurs, valets de pied, petits jockeis, réjouissez-vous! le *La Bruyère des antichambres* va vous faire trouver bien courtes les longues heures que vous passez à attendre vos maîtres. Vous serez

instruits de tout ce qu'un bon serviteur doit savoir, et en même temps vous rirez, car Mme la comtesse le dit formellement : « Cet ouvrage moral sera traité d'une manière *comique.* »

L'auteur des Mémoires que nous venons de parcourir avait fini sa course page 110 ; mais le libraire n'avait pas fini son volume, et voici ce qu'il a imaginé pour le grossir des deux cents pages qui lui manquaient : 1° il donne un *dialogue critique* sur ces Mémoires, entre l'auteur et une comtesse de ses amies. Si l'on eût mis *apologétique* au lieu de *critique,* il n'y aurait rien à dire ; 2° un petit *cours de littérature* à l'usage des jeunes demoiselles, et des jeunes messieurs qui n'en savent pas plus que les demoiselles ; 3° enfin, un *cours de botanique* en madrigaux.

Nous ne citerons qu'une phrase du dialogue entre les deux comtesses, parce qu'elle fait disparate avec tout le reste : « Savez-vous, dit l'amie à Mme de Genlis, que, dans le grand monde, on critique beaucoup d'articles de vos Mémoires *sous les rapports moraux ?* » Il paraît que tout Paris, toute la France se sont piqués d'être du grand monde.

Le cours de littérature contient çà et là plus d'une assertion hasardée : dans la chaleur du

saint zèle qui l'anime contre Voltaire, l'auteur ne veut pas même lui laisser le triste honneur de ses impiétés : « Non, s'écrie-t-elle, ces impiétés et ces blasphêmes ne lui appartiennent même pas : ils les a pillés dans le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet. » Mais ce dictionnaire ne parut, pour la première fois, qu'en 1762 : Voltaire était alors dans sa soixante-neuvième année ; il avait déjà pris son pli, à ce qu'il nous semble. Pourquoi donc Mme de Genlis ne veut-elle pas permettre à l'auteur de *la Pucelle* d'avoir été impie pour son propre compte, et à ses risques et périls ?

Nous venons de voir que l'amie de Mme la comtesse ne lui a pas laissé ignorer que beaucoup d'articles de ses Mémoires étaient critiqués sous le rapport moral : nous craignons bien qu'il n'en soit de même de quelques passages de sa poétique. Pour mieux faire sentir toute l'horreur dont elle est pénétrée pour le *Dictionnaire philosophique*, était-il absolument nécessaire d'indiquer les articles qui contiennent le plus d'obscénités et de turpitudes ? Plus d'un adolescent aura des grâces à rendre à l'obligeante attention qui lui épargnera la peine de chercher.

Mais le lecteur s'impatiente de ce que nous ne lui avons pas encore parlé du morceau le plus

curieux de ce supplément aux Mémoires. Le *cours de botanique en vers*, autrement dit le *cantique des fleurs*, se compose de cent cinq madrigaux ou quatrains, qui ont l'avantage de pouvoir se chanter sur des airs connus, avec ou sans accompagnement. La tâche était difficile : presque toutes les fleurs ont été chantées par les poëtes; il fallait donner du neuf et du mieux. Tout le monde, par exemple, sait par cœur ce charmant quatrain que Desmaretz composa pour la *guirlande de Julie :*

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Mme de Genlis a refait ces vers de la manière suivante :

Violette odoriférante,
Que j'aime ta simplicité !
Toute âme pieuse et fervente
Doit admirer l'humilité.

Les gens de goût peuvent choisir. Nous leur proposons les quatrains suivans comme des modèles de précision. Dans seize petits vers, Mme la comtesse a trouvé le moyen de célébrer vingt-quatre plantes d'espèces et de propriétés diverses.

Bénissons la main souveraine
Qui pour nos maux multiplia
Le bouillon-blanc, la marjolaine,
Le tilleul et le quinquina.

Nommons encore le capillaire,
La chicorée et le safran,
Le raifort et la fumeterre,
L'ail, le cerfeuil et l'origan.

Rappelons aussi le pas-d'âne,
La véronique, le cresson,
La calmante valériane,
Et l'utile dent-de-lion.

N'omettons pas la primevère,
Le thym, l'euphraise, le barbeau,
Et la béchique scorsonère,
La camomille et le sureau.

Virgile nous dépeint Vénus se trahissant par l'odeur d'ambroisie qu'exhale sa chevelure; de même, à ce parfum poétique, on sent que Mme de Genlis a passé par-là, et c'est dans cette douce ivresse qu'elle abandonne ses trop heureux lecteurs (1).

---

(1) C'est ici que se terminent les huit volumes des *Mémoires de Mme la comtesse de Genlis*. Tel était le nombre annoncé par le Prospectus de l'éditeur. On voit même que l'auteur n'a pu le compléter qu'en livrant à l'impression

plusieurs morceaux totalement étrangers à l'histoire de sa vie.

Il a cependant été publié deux autres volumes, qui semblent former les tomes 9 et 10 des Mémoires. Mais comme on n'y trouve à peu près que le *Dictionnaire des Etiquettes* et les *Souvenirs de Félicie*, nous avons cru devoir nous conformer à la déclaration de Mme de Genlis elle-même, qui, dans son 8e volume, dit formellement : *J'ai fini*.

FIN.

